



# La maison rifaine

Essai de caractérisation et d'interprétation avec des  
illustrations de l'auteur

EMILIO BLANCO DE IZAGA



# La maison rifaine

Essai de caractérisation et d'interprétation avec des  
illustrations de l'auteur

Emilio Blanco De Izaga

## AVANT-PROPOS DE LA DEUXIÈME ÉDITION

La réédition d'un joyau ethnographique comme *La maison rifaine* est une bonne nouvelle pour le lecteur en général, et surtout pour le chercheur en sciences sociales. Depuis son apparition initiale sous les presses de Ceuta en 1930, ce petit ouvrage d'à peine soixante pages n'a été réédité qu'en l'an 2000. Au tournant du millénaire, les villes de Ceuta et Melilla se sont associées pour publier une édition en fac-similé, accompagnée de deux études sur la figure de l'auteur, le contrôleur militaire Emilio Blanco de Izaga, et sur la reconstitution du contexte de l'œuvre.

Depuis lors, la réputation de Blanco de Izaga comme ethnographe de premier plan durant la période coloniale espagnole au Maroc n'a fait que se renforcer. Cette affirmation a déjà été confirmée en 1995 par la traduction espagnole du livre de l'anthropologue américain David Montgomery Hart (Philadelphie, États-Unis, 1927 - Garrucha, Almería, Espagne, 2001) : *Emilio Blanco de Izaga : coronel en el Rif*. Une sélection de ses travaux publiés et inédits sur la structure sociopolitique des Rifains du nord du Maroc, publiés par La Bibliothèque de Melilla, quelques-uns des textes ethnographiques et sociologiques fondamentaux de Blanco de Izaga.

À propos de ce splendide ouvrage, Hart souligne les apports d'Emilio Blanco de Izaga à la connaissance de la structure sociale traditionnelle du Rif, ainsi que la recreation d'une image originale, dotée d'une approche unique dans le panorama des études coloniales de la période du Protectorat (1912-1956).

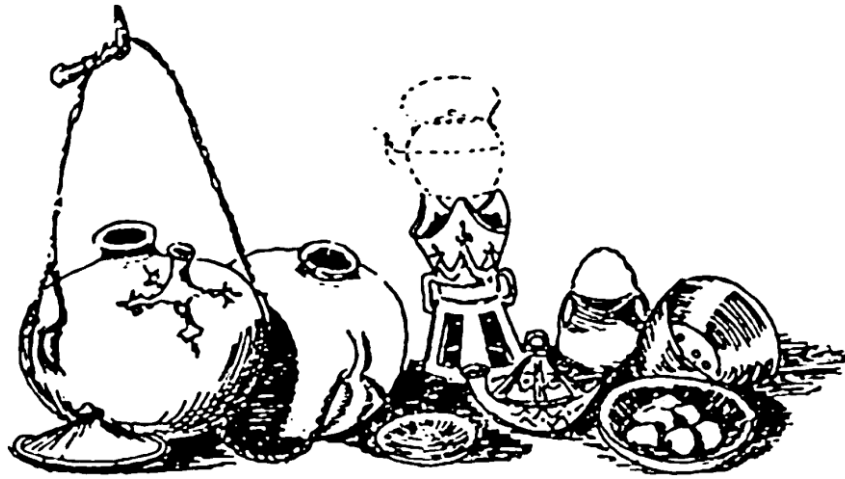
Bien que *La maison rifaine* soit un ouvrage mineur par rapport au précédent, il contient toutes les coordonnées qui permettent d'identifier le travail de recherche de Blanco de Izaga. Cela a été récemment mis en évidence dans un ouvrage signé par l'auteur de ce prologue où, sous le titre *El Rif de Emilio Blanco de Izaga. Trayectoria militar, arquitectónica y etnográfica en el Protectorado de España en Marruecos* (Barcelona ; Melilla : Edicions Bellaterra; Centro-UNED, 2009) montre dans toute sa splendeur le travail extraordinaire d'un militaire qui a fait preuve d'une empathie envers le Rif comme peu d'Espagnols ont pu le faire.

L'identification d'Emilio Blanco de Izaga avec la société rifaine est au centre de son œuvre et lui donne tout son sens. C'est pourquoi la réédition de *La maison rifaine* est une nouvelle occasion d'approcher les débuts de la recherche d'un ethnographe très particulier. Cela vaut la peine de profiter de cette opportunité.

Vicente Moga Romero, Al Hoceima, 28 février 2010

# QUELQUES INFORMATIONS SUR L'AUTEUR, SON ÉPOQUE ET SON ŒUVRE

Agustín Blanco Moro



Il est très difficile de revenir soixante-dix ans en arrière, même pour ceux d'entre nous qui ont plus de soixante-dix ans. Il est d'autant plus difficile de détourner le regard des misères d'aujourd'hui pour se plonger dans celles du passé.

Le livret *La maison rifaine* (Ceuta, 1930), qui est aujourd'hui réédité grâce à l'excellent travail du Servicio de Publicaciones de la Consejería de Cultura de la Ciudad Autónoma de Melilla et de son infatigable directeur, le professeur Moga Romero, peut être analysé dans le contexte social de ce qu'était le Rif il y a soixante-dix ans, ainsi qu'en termes comparatifs avec les modèles actuels de construction rurale sur ce territoire. Je suis conscient que des études universitaires sont en cours pour analyser cette évolution. N'étant pas qualifié pour me prononcer sur l'un ou l'autre de ces aspects, je me contenterai de rapporter les avis d'autres personnes qui sont unanimes à saluer la personnalité polyvalente de l'auteur. Je suis bien sûr d'accord avec eux, ne serait-ce que par fierté et amour filial.

Les états de service d'Emilio Blanco de Izaga (supposément au service de l'État) commencent en 1910 avec son entrée comme élève à l'Académie d'infanterie de Tolède et se terminent en 1949 avec sa mort à Madrid avec le grade de colonel.

En 1995, j'ai fait une lecture personnelle de ce document mal fichu, conservé dans les archives militaires de Ségovie, et qui a été publié dans le premier numéro de la revue de

Melilla *El Vigía de Tierra*, sous le titre « Une autre lecture des états de service de mon père, le colonel Blanco de Izaga ». A travers cette lecture révisée, j'ai relevé un tournant dans la biographie de Blanco, à savoir l'année 1927.

J'ai donc écrit qu'à cette époque, le capitaine Blanco est passé du rôle de conducteur d'hommes, comme on le lui avait enseigné à l'académie d'infanterie, à celui qui étudie les hommes pour essayer de les comprendre. Il analysait leur mode de vie, leurs relations sociales et les manifestations culturelles que la vie apporte avec elle.

Pour les besoins de sa mission, il a dû « intervenir » dans la vie de fiers montagnards, jaloux de leur liberté et qui n'avaient jamais obéi qu'à leurs propres pairs, circonstancielllement et démocratiquement élus par eux et parmi eux. Et il l'a fait avec une telle honnêteté, avec un respect si scrupuleux de la culture « locale », qu'au fil des années, tout le Rifain lui a témoigné du respect comme s'il était des siens.

Cette heureuse circonstance de pouvoir échanger une activité destructrice contre une autre constructive n'était pas l'apanage du capitaine Blanco, mais de quelques dizaines d'officiers choisis pour le Service d'Intervention. Celui-ci a été créé dans le but de rendre efficace et décentement présentable un protectorat pour lequel le gouvernement espagnol menait des guerres inutiles depuis de nombreuses années. Officiellement depuis la signature de l'accord de 1912 conjointement avec la France, mais en réalité bien avant cela ; depuis la perte de Cuba. Comme si les deux choses étaient interchangeable dans la mentalité prédatrice de l'oligarchie espagnole.

J'ai comparé ces officiers d'intervention aux coquelicots qui poussent dans les champs de blé verts, parce que leurs casquettes étaient précisément de ces couleurs : la bande rouge et la plaque verte. Ils sont arrivés, jeunes capitaines ou lieutenants déjà mûrs, avec une humble valise à peine remplie de vêtements usagés et un énorme coffre rempli d'illusions. Ils sont arrivés mieux préparés, au point de vue académique et humaniste, que leurs prédécesseurs de la police indigène et se sont installés au cœur des tribus qui nous avaient combattus. Ils ont vécu heureux, dans des conditions plus que spartiates. Bien sûr, sans électricité ni eau courante, un lit de camp et une chaise à ciseaux pour tout bagage. Ils vivaient heureux le quotidien de ces gens, encore plus pauvres qu'eux, qui, comme l'a écrit le Dr Chatinières, éprouvaient à leur contact une sensation de fraîcheur, de naturel et de spontanéité qui ressemblait à une caresse.

Ils vivaient heureux, loin de la routine castratrice et la grossièreté prétentieuse de la société espagnole de l'époque dans les villes de garnison. Et ils travaillaient dur pour accomplir la tâche qui leur était confiée. Ce sont des hommes à l'esprit précurseur, capables de se passionner pour la vie d'une communauté dont ils se considèrent comme

les forces motrices et les gardiens. Des réalisations modestes (et moins modestes si l'on considère les moyens qu'ils ont pu mettre en œuvre) leur procuraient de grandes satisfactions : un bâtiment, une piste forestière, un simple système d'irrigation ou de drainage, une pépinière, un potager, etc. Ils ont fait de tout, enseigné des choses et appris des tas d'autres. Les outils qu'ils ont dû le plus utiliser se trouvaient dans la réserve inépuisable d'illusions qu'ils avaient apportée avec eux.

La tâche confiée à ces officiers d'Intervention militaire était complexe et quelque peu utopique : amener ces gens, vaillants et fiers de leur idiosyncrasie, de leurs coutumes et de leur organisation sociale et politique, à devenir des amis soumis de l'Espagne. Amis d'une chose aussi inconstante dans sa matérialisation et imprévisible dans son action que l'Espagne l'était pour eux et pour beaucoup d'entre nous. Ils n'y sont évidemment pas parvenus, mais à titre personnel, beaucoup d'entre eux ont réussi à être respectés, appréciés et même « aimés ».

Ces officiers ont essayé d'enseigner quelque chose, mais il faut dire qu'ils ont surtout beaucoup appris et qu'ils n'ont pas été suffisamment valorisés. Ils ont essayé de raconter l'histoire et ils l'ont fait sur du papier recyclé, à dos de cheval, mais ces papiers, aujourd'hui perdus ou difficiles à retrouver dans d'étranges archives, sont d'une grande valeur pour la connaissance de la culture d'un peuple que l'Espagne s'obstine à ignorer avec la même détermination que celle qu'elle met à oublier une partie de sa propre histoire.

Mais revenons à notre sujet. En 1930, date de la publication de *La maison rifaine*, le capitaine Blanco est contrôleur en chef de la tribu rifaine d'Aït-Aammart. Il avait déjà appris à connaître le Maroc et plus particulièrement les Amazighs du Rif central. Et celui qui apprend à observer le Maroc tombe vite amoureux de ce pays.

Parmi les nombreux sujets d'étude que l'on peut prendre en compte pour aborder l'anthropologie culturelle d'une communauté, il y a le logement et l'habillement. En effet, tous deux expriment la solution qu'une communauté trouve et adopte pour couvrir un besoin primaire, presque aussi primaire que la nourriture ou le sexe. Tous deux - le logement et l'habillement - sont l'expression d'une défense contre les intempéries ou l'impertinence d'autrui. C'était du moins le cas avant la mondialisation.

Peut-être, à mon avis, a-t-il choisi le thème de la maison rifaine parce qu'il n'avait pas lui-même de chambre ou d'abri où vivre. Peut-être - écrit Blanco - parce que la maison est l'un des éléments qui définissent le mieux une époque. Quoi qu'il en soit, c'est de cette manière - en étudiant les caractéristiques de la construction dans le milieu rural rifain - que Blanco s'est engagé sur la voie de la recherche ethnographique et, d'une

certaine manière, l'a achevée près de vingt ans plus tard avec la création de ce que nous, Espagnols, avons appelé la forteresse d'Arba'a Taourit, qui est en réalité un transfert des tighremts de la géographie du sud marocain vers le paysage rifain. C'est, ou c'était, comme une bannière architecturale surplombant la rivière Nekour, proclamant la foi de Blanco dans l'identité culturelle des Amazighs (qu'ils soient du sud ou du nord) au sein de la réalité socioculturelle du Maroc. C'est comme une synthèse de ce qui aurait dû être l'histoire d'un peuple et qui ne l'a pas été, à cause de l'intervention malencontreuse d'éléments perturbateurs et étrangers (les Protectorats) aux besoins de survie de ce peuple.

Dans cet inlassable parcours ethnographique du Rif, Blanco étudie d'autres manifestations de la vie humaine. L'abondante documentation de première main qu'il a recueillie a été en partie publiée et en partie restée inédite et dispersée dans des archives difficiles d'accès. Lui seul aurait pu la léguer dans toute son originalité à l'histoire de la culture. Parmi les autres sujets traités par Emilio Blanco, citons le droit coutumier, les danses, les arts décoratifs, les singularités socio-politiques des conseils traditionnels des Jma'aths, et bien d'autres encore.

Pour en revenir à *La maison rifaine*, il s'agit d'une étude inédite, comme toute son œuvre. Vingt ans plus tard seulement, le magnifique ouvrage du capitaine Francisco del Pino Oliva, « *La construcción en el Rif* », publié dans la Selección de conferencias pronunciadas en la Academia de Interventores pendant l'année académique 1950-1951, est venu la compléter.

Dans ce court texte, aujourd'hui réédité conjointement par les villes de Ceuta et Melilla, l'auteur analyse non seulement le logement en tant que tel, mais aussi l'habitat, c'est-à-dire l'ensemble des facteurs géographiques qui entourent et conditionnent le logement, ainsi que les facteurs économiques et sociaux qui conditionnent l'homme qui doit le construire et l'homme qui doit l'habiter. Blanco étudie, avec acuité et humour, les motivations du constructeur et celles du propriétaire, presque toujours opposées.

Je ne peux rien ajouter, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de le faire. Je pense qu'on n'aurait pas pu dire plus et mieux, et avec moins de mots que ceux utilisés par Blanco pour dépeindre ces constructions « encastées dans le sol », qui ont su se montrer sans fausse pudeur ni complexe d'infériorité à ses yeux d'artiste. Là, à cette époque et en ce lieu, elles se présentaient telles qu'elles étaient : avec toute la splendeur du dénuement car elles savaient être dignes et parées d'une âme forte et libre, parce que les maisons d'hier, et peut-être mêmes celles d'aujourd'hui, ont des âmes.



Nous qui, n'ayant pas la sensibilité artistique de Blanco, n'avons pas su les voir ainsi, il nous semble aujourd'hui, en nous souvenant de ces maisons du Rif, que le Contrôleur avait raison. A l'époque, les habitations du Rif étaient des creux assez peu géométriques et convenaient parfaitement pour abriter des hommes qui savaient s'identifier à elles et à eux-mêmes. Aujourd'hui, les hommes sont tombés dans la plus grande des vulgarités: la prétention ridicule d'être tous pareils et de vouloir ressembler aux autres, dans la mesure où nous connaissons « les autres » à travers les feuilletons télévisés.

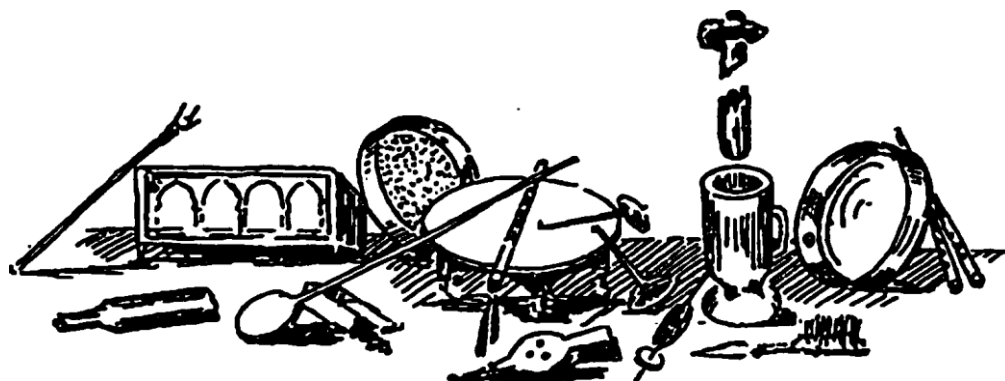
Quant à l'ensemble de l'œuvre d'Emilio Blanco, je voudrais recommander aux lecteurs qui s'y intéressent de consulter les publications de quelques auteurs que je cite de mémoire : Alfonso de Sierra Ochoa ; David Montgomery Hart ; Antonio Bravo Nieto et Vicente Moga Romero. Et je ne peux m'empêcher, pour conclure, de reproduire quelques considérations faites en 1958, dans la revue tétouanaise 'Tamuda, par l'anthropologue D. M. Hart :

- Il pense que la raison pour laquelle Blanco a publié certains de ses travaux était motivée par la priorité et à l'urgence de son travail en tant que contrôleur. Il admet également avoir entendu d'autres contrôleurs qui le connaissaient bien dire qu'il n'était pas certain que la publication de ses documents - qui étaient presque tous basés sur ses propres recherches- serait d'une quelconque utilité pour les Rifains qu'il connaissait et aimait tant.
- La deuxième considération du professeur Hart fait référence à la précision remarquable et à la perspicacité intuitive avec lesquelles Blanco a abordé les sujets ethnographiques.
- La troisième et dernière considération concerne la richesse expressive de ses dessins. En quelques traits, il traduit extraordinairement bien l'idée de mouvement dans ses figures humaines. L'importance de ces dessins est encore plus frappante pour nous qui « connaissons la personnalité des gens du Rif ».

Agustín Blanco Moro, Madrid, février 2000

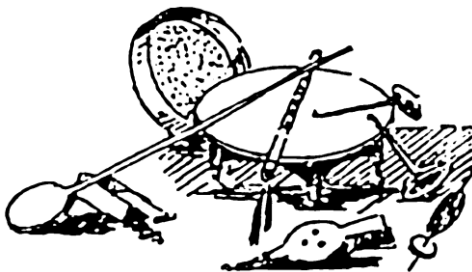
# LA CÉLÉBRATION DU MYSTÈRE RIFAIN, EMILIO BLANCO DE IZAGA CHEZ LES AIT AAMMART (1930)

Vicente Moga Romero



« Vivre, c'est vivre ensemble et l'autre qui vit avec nous, c'est le monde qui nous entoure. Chaque être possède son propre environnement par rapport auquel il se comporte ».

José Ortega y Gasset (1924), *Las Atlántidas*



## 1) PRÉAMBULE

L'auteure marocaine Fatima Mernissi (1999 : 16) attire l'attention au début de son livre - qui traite des relations que le prophète Mohammed entretenait avec les femmes - sur l'imprévisibilité de la recherche, la difficulté supplémentaire de retourner aux sources, non pas précisément pour s'y abreuver, mais pour célébrer le rite mystérieux de la mémoire. Comme l'exprime la belle formule de Jean Genet, citée par l'écrivaine marocaine: « toute fête est un mystère, elle est dangereuse, elle est interdite, mais quand elle a lieu, c'est une fête ».

D'une certaine manière, le texte qui suit fait également partie d'un rituel qui affecte profondément la mémoire collective des Espagnols et des Marocains. Il est vrai qu'il s'agit d'une mémoire peu partagée, comme si une nouvelle frontière (à bien des égards infranchissable) avait été tracée à ce niveau de la pensée également. C'est peut-être pour cette raison que la dédicace (si d'actualité en l'an 2000, et si ignorée) du philosophe espagnol Ortega y Gasset a été choisie comme frontispice de cette étude introductive à *La maison rifaine*.

*La maison rifaine* n'est qu'une petite partie de l'héritage documentaire, ethnographique et artistique du contrôleur Emilio Blanco de Izaga. Imprimée pour la première fois à Ceuta en 1930, elle est aujourd'hui rééditée, au tournant du millénaire, dans les deux villes coloniales espagnoles d'Afrique du Nord, soixante-dix ans après sa première apparition publique. Cet ouvrage peut être perçu comme un texte mineur, plein de contradictions, offrant une vision partielle et biaisée, un fragment de mémoire coloniale, sur une petite parcelle de l'histoire oubliée des relations entre l'Espagne et le Maroc. Tout cela est peut-être vrai. Mais il est vrai aussi qu'il s'agit d'une œuvre ethnographique qui garde des traces, qui donne une vision d'un monde en grande partie disparu, et qui participe tellement de l'« autre » qu'elle finit par absorber son paysage, pour en faire son propre monde (rêvé ou réel).

Pour situer le personnage et son époque, nous avons choisi de montrer la vie du contrôleur militaire pendant l'année où il a écrit *La Maison rifaine*. Nous avons essayé de le faire à partir du personnage (tantôt protagoniste, tantôt antagoniste), qui prête sa voix depuis le décor d'une lointaine montagne du Rif, vivant dans une petite tribu (Ait Aammart). À travers ses écrits et ses dessins<sup>1</sup>, il sera également possible de rappeler

---

<sup>1</sup> Agustín Blanco Moro, que l'auteur de cette étude introductive tient à remercier pour sa généreuse confiance et son inestimable amitié. De même, sous ce bref chapitre de remerciements, nous ne pouvons manquer de mentionner l'aide précieuse apportée par un autre grand ami et chercheur, Antonio Bravo Nieto. Enfin, la réédition de ce livre n'aurait pas été possible sans la contribution des services centraux des archives et des publications des départements de la culture des villes de Ceuta et Melilla, en particulier Isabel Migallón Aguilar, Teresa Cobraros Rico, Ma. Pilar Quintana Díaz, Rocío Valriberas Acevedo et José Luis Gómez Barceló.

quelques lointains échos d'une société transformée par les circonstances historiques du Protectorat. Comme l'a fait remarquer Germain Ayache, c'est peut-être là la plus grande valeur de ce livret, sa contribution à refléter des aspects inédits d'un groupe social pour lequel il n'existe pratiquement pas de données originales.

## 2) LE RIF DES CONTROLEURS MILITAIRES

Il y avait (et il y a toujours) le Rif des géographes, le Rif des historiens, et aussi le Rif des Rifains, qui est le seul qui soit réel et qui délimite le mieux ses coordonnées changeantes. Pour certains géographes, le Rif se définirait dans sa propre variabilité spatiale, où cohabitent des tribus de paysans avec d'autres tribus nomades d'éleveurs et de guerriers. Lorsque l'Espagne formalise son Protectorat, avec la fin de la résistance rifaine obtenue en 1927, elle définit aussi son Rif officiel, qui devient le principal champ d'action des contrôleurs militaires. Mais à côté de ce Rif, un territoire parallèle a également survécu, entretenu dans l'imaginaire des officiers contrôleurs eux-mêmes, parfois séduits par le paysage rifain. De cette mosaïque contradictoire hispano-rifaine, peu d'officiers militaires espagnols (et peu d'Espagnols en général) ont pu léguer une image ayant une telle capacité documentaire et évocatrice que celle laissée par l'œuvre d'Emilio Blanco de Izaga (qui pourrait se résumer à l'existence d'un autre Rif : celui de Blanco de Izaga).

Lors du cours de perfectionnement des officiers du Service d'intervention qui s'est tenu à Tétouan en 1930, où Emilio Blanco de Izaga a présenté sa conférence sur « *la maison rifaine* », un autre contrôleur militaire, le major Jesús Jiménez Ortoneda, adjoint au lieutenant-colonel responsable du Service d'intervention à Melilla, a présenté un mémoire intitulé « *Étude sur la région du Rif* ». Il y suit à la lettre le texte du Français Mouliéras pour tenter d'expliquer le sens d'un mot qui désignait (et désigne encore) le socle géographique abritant la communauté ethnique « amazighe »<sup>2</sup> du nord du Maroc, mais qui, selon ces deux auteurs, n'avait pas de sens pour ses habitants. Ainsi, Mouliéras (1895 : 35) citera :

*Er-Rif* est un mot arabe qui signifie « pays cultivé et fertile, généralement sur les rives d'un fleuve et à la lisière d'un désert ». En kabyle, « rif » signifie <frontière, rive>. Les Rifains appliquent ce nom à leur pays sans en comprendre le sens.

Jiménez Ortoneda (1930 : 15), pour sa part, fera écho à Auguste Mouliéras :

En tamazight, le mot Rif n'a pas de sens. En arabe, le dictionnaire dit : Rif, pays cultivé et fertile situé au bord d'une mer ou d'un fleuve puissant ; bord ou limite de la mer ou d'un fleuve. Il est

---

<sup>2</sup> Dans ce texte, le terme « amazigh » (pluriel : « amazighs ») sera utilisé à la place de berbère pour désigner la langue et l'ethnie de ceux qui parlent une variété de la langue tamazight, répondant ainsi à la proposition faite d'utiliser une forme standardisée en langue française, qui désigne de manière historiquement contextualisée les habitants actuels de « Tamazgha », et les protagonistes de son passé plus récent. Cf. *La lengua rifeña ...* (1998 : 25-28).

dérivé du verbe concave<sup>3</sup> *raf* (pâître dans un pays fertile ; aller dans un pays fertile) ; le pluriel du nom est *ariaf* ou *ronafa*.

### Tableau reprenant les tribus du Protectorat et les langues qui y sont parlées

**Guelaia** – le rifain. Les femmes ne comprennent pas l'arabe, tout comme la plupart des hommes. À Mazouja, beaucoup comprennent l'espagnol et mélangent des mots de cette langue dans leurs conversations en langue rifaine.

**Quebdana** – Le rifain Lorsqu'un Quebdani épouse une femme d'Oulad Setout, celle-ci apprend le rifain.

**Oulad Setout** – l'arabe. Ils comprennent un peu le rifain.

**Beni Bou yahyi** – Le rifain. A l'exception des jema'ath de Beni-Oukil, qui parlent l'arabe, et des familles maraboutiques d'Ain Zoura.

**Aith Said** –

**Aith Oulichek** –

**Temsamane** –

**Tafersit** – Le rifain. A l'exception des familles Maraboutiques qui connaissent l'arabe, mais qui se sont amazighisées et parlent aussi le rifain.

**Aith Touzine** –

**Aith Waryaghar** –

**Beqqouia** –

**Beni Itteft** - la faction de Toufist, le rifain ; la faction de Souahel, l'arabe

**Beni Bufrah** - L'arabe, bien qu'ils parlent le rifain, mais ils l'ont perdu et aujourd'hui seuls les anciens le parlent.

**Beni Guemil** –

**Beni Ammart** – le rifain. Les riverains de l'Ouargha connaissent l'arabe.

**Targuist** - l'arabe ; mais ils connaissent bien le rifain.

**Beni Mezdoui** – le rifain. Ils connaissent un peu l'arabe.

<sup>3</sup> Les verbes creux ou verbes concaves en arabe sont ceux dont la deuxième lettre radicale est une lettre faible, *ya* ou *waw*. Ces lettres peuvent représenter des consonnes, et sont dans ce cas fixes, ou peuvent correspondre à des prolongations de voyelles, auquel cas elles doivent s'accorder avec cette voyelle.

**Zarqat** – le rifain. Les villages d'Ifelifen, Kaitoun et Siamassen parlent l'arabe, le rifain de cette tribu est quelque peu différent dans ses tours et détours.

**Beni khennous** – le rifain. Les hommes et quelques femmes connaissent l'arabe.

**Beni Bounsar** – le rifain et l'arabe

**Beni Hamed** – le rifain, et un peu d'arabe dans la partie orientale de la tribu.

**Beni Bechir** – l'arabe, sauf dans le village de Taizirt, où l'on parle le rifain. Ce village est originaire de Guezennaia.

**Taghzout** – le rifain, qui est appelé le Taghzouti parce qu'il est très différent de celui parlé dans les autres tribus. Presque tous les hommes comprennent l'arabe.

**Beni Bouchibet** - L'arabe

**Beni Seddat** – le rifain, mais les hommes et les femmes connaissent l'arabe.

**Ketama** - l'arabe, à l'exception des villages de Beni-Aissi, Beni-Hamed, Makhzen et Talgoum, qui parlent le rifain.

Source : Jiménez Ortoneda (1930 : 22).

Contrairement à Jiménez Ortoneda, Mouliéras inclut le sens sémantique du mot Rif, bien que limité aux habitants de la région algérienne de Kabylie, où l'on parle le « kabyile », ou *Taqbaylit*, l'une des branches dérivées du tronc commun de la langue amazighe, qui dans leur propre langue s'appelle Tamazight. Ce sur quoi les deux auteurs s'accordent une fois de plus, c'est l'affirmation que dans la langue rifaine elle-même, *Tarifit*<sup>4</sup>, la dénomination spatiale du territoire qu'ils occupent n'a pas de sens.

Les deux auteurs cités précédemment s'accordent également à considérer le Rif comme un territoire séculièrement insoumis à l'autorité du Sultan et, par conséquent, non soumis à la pression (fiscale) de son Makhzen, c'est-à-dire de son gouvernement. Pour Mouliéras (1895 : 35), qui est peut-être l'inventeur officiel dans l'historiographie coloniale de la dénomination du Rif comme territoire appartenant à *bled-es-siba*<sup>5</sup>, et, par

---

<sup>4</sup> « Dans le Rif, on parle le <rifain>, une des variantes de la langue amazighe qui est la langue des Amazighs, appartenant au groupe des langues hamitiques comme l'égyptien ancien, le somalien et d'autres langues dites protosémitiques ». (Jiménez Ortoneda 1930 : 21). Voir également Ibáñez (1944).

<sup>5</sup> La distinction établie par Mouliéras considère le Rif comme un territoire insoumis, Bled-es-Siba, par opposition à l'espace soumis au sultan, appelé Bled-al-Makhzen. La littérature coloniale - de l'histoire aux romans d'aventure pour enfants - se fera l'écho de ce cloisonnement de l'espace marocain. Tel est le cas de l'écrivain italien Emilio Salgari (1992 : 105) qui écrit en 1911, deux ans après la « campagne de 1909 », à propos d'hommes auxquels il prête « des instincts sanguinaires [bien que] dotés d'un cœur à l'épreuve du temps » : « I Barbari dei Riff non somigliano ai Mori. Sono uomini biondi, di camagione

conséquent, de tout ce qui découle de cette situation comme l'anarchie rifaine, la barbarie, etc, le Rif prendrait le qualificatif de « terre classiquement indépendante » :

La plus petite des dix provinces du Maroc, le Rif a préservé son indépendance depuis la préhistoire. Il n'a jamais été soumis au trône marocain et a toujours servi de refuge à tous les rebelles et prétendants au pouvoir.

Ainsi, la littérature coloniale espagnole s'attachera à réitérer les caractéristiques d'une géographie rifaine encadrée dans les coordonnées d'un territoire continuellement qualifié d'inconnu, d'hostile et d'anarchique :

Le gouvernement central [du Maroc] n'a jamais pu soumettre le pays ; ce n'est que dans les plaines, peu amazighophones, où les tribus Guich<sup>6</sup> pouvaient se donner à cœur-joie et où se situaient les villes arabophones, que l'on pouvait parler d'une nation marocaine ; c'était le pays du Bled el Makhzen. Les montagnes du Rif, de l'Atlas, des Jebala, les régions limitrophes du désert et de l'Algérie n'avaient rien à voir avec le Maroc et vivaient une vie anarchique sous le pouvoir des leaders et des saints personnages. Ce pays rebelle était le Bled-es-Siba. Rappelons que leurs tribus, les Amazighs, appartenaient à des groupes différents : ceux de la zone espagnole étaient des « Ibères », de souche andalouse (Ortega 1930 : 49).

Le commandant Jiménez Ortoneda (1930 : 17) donnera une nouvelle tournure à l'affirmation précédente, en proclamant non seulement l'insoumission historique «classique » déjà stipulée du Rif vis-à-vis de l'Empire marocain, mais aussi l'arabisation et l'islamisation nulles des Rifains, exprimant ainsi un concept largement accepté par l'ensemble des contrôleurs militaires :

Ces dernières années, le mot Rifain a pris le sens de rebelle, et il n'est donc pas surprenant qu'à partir de la campagne de 1909, ceux qui ont participé à la lutte et à la guerre aient été appelés Rifains par les autochtones qui étaient dans notre camp, terme qu'ils ont perdu lorsqu'ils se sont soumis. Aujourd'hui, en général, le mot Rifain a pris un sens péjoratif : ils sont considérés comme incultes et sans connaissances religieuses.

---

quasi bianca, che non conoscono né sultano, né kaid, e che non hanno altre legge all'infuori di quella del loro fucile". L'historiographie marocaine, animée par Germain Ayache (1981), a réfuté cette subtile distinction, actualisée par David M. Hart (1954 ; 1976), si propice à la justification de l'appétit colonial au cours des siècles, à laquelle, selon Ayache (1981 : 114), l'œuvre ethnographique de Blanco de Izaga n'était pas étrangère, et qui semble encore valable chez certains historiens actuels du Protectorat.

<sup>6</sup> "Guich : Contingent fourni par les tribus militaires appelées tribus Guich pour former l'armée permanente du sultan. En échange de ce service, elles jouissent de certains privilèges et sont exemptées du paiement de certaines taxes. Pl. a. : Juiuch". Inspection générale des forces d'intervention et des forces khalifiennes (1928 : 229-230). Cf, également, pour les tribus Guich : Cordero Torres (1943, vol. 2 : 79-80, et, 153-156) « Les terres Makhzen ou des plaines comportaient en leur sein deux autres classifications, l'une d'elles étant les terres <Guich>, que les Sultans concédaient depuis les temps les plus anciens, en usufruit à leurs soldats, moyennant un apport de sang ou un service militaire et les terres <Naiba>, cédées aux tribus en usage et en usufruit moyennant le paiement d'un impôt en nature, qui s'appelait <Naiba>, ce qui leur a donné leur nom. » González Jiménez (1950 : 185). Cf. également : Llord O'Lawlor (1935).



Jiménez Ortoneda introduit également dans ce texte - connu de première main par Blanco de Izaga, qui se trouvait également à Tétouan lors du cours destiné aux contrôleurs militaires<sup>7</sup> - la distinction entre ce qui est considéré comme rifain -stricto sensu- et les territoires de la périphérie rifaine. Cette dernière comprendrait les habitants de la région de Melilla - où s'est déroulée la campagne de 1909, également connue sous le nom de « guerre du Rif » - qui ferait partie des limites orientales du Rif proprement dit, tandis que les limites occidentales incluraient la région des Jebala.

La région de Melilla, connue sous le nom de « Guelaia », *qal'aya* (en arabe), et *Iqer'ayen*, en amazigh, faisait partie d'une confédération historique de cinq tribus (Jamous 1981), qui parlaient (et parlent encore) une variante dialectale du rifain, connue sous le nom de *taqer'acht* (*La lengua rifeña...* 1998 : 30).

Dans ce contexte, Jiménez Ortoneda (1930 : 19) énumère les tribus (ou parties de tribus) qu'il considère comme faisant partie de ce qu'il appelle « la moelle épinière ou le cœur du Rif »<sup>8</sup>, puis définit la dimension spatiale du Rif :

Le Rif proprement dit comprend toutes les tribus situées entre la rivière Kert, Ait Boufrah et la mer Méditerranée et la ligne de montagnes qui forme la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique, depuis la source du Kert à Azro Aqachar jusqu'à Iguermalet à Ait-Aammart.<sup>9</sup>

Lorsque l'Espagne a pris possession du territoire de son Protectorat, les soixante-dix tribus qui le composaient ont été réparties en quatre branches de la famille amazighe, chacune étant installée dans un secteur de l'ensemble rifain. C'est ce qu'affirme Germain Ayache (1981 : 95) en précisant que deux de ces groupes occupaient le versant atlantique - les « Senhaja » à l'est et les « Jebala » à l'ouest - tandis que les deux autres groupes étaient établis sur le versant méditerranéen : les « Ghomara », installés sur la moitié occidentale du versant méditerranéen, et les Rifains, qui occupaient l'autre moitié de ce versant. Cette sous-région constituait le Rif proprement dit, « le pays des Rifains ».<sup>10</sup>

Officiellement, le Protectorat a été structuré en 1930 en cinq régions, appelées, dans le sens est-ouest : Jebala occidentale ; Jebala orientale ; Ghomara-Chaouen ; Rif ; Région orientale. Le Rif comprenait nominalement dix tribus - « Mestassa ; Aith Waryaghar ;

---

<sup>7</sup> Le premier cours pour contrôleurs auquel Blanco a participé s'est tenu à Tétouan en 1928.

<sup>8</sup> C'est-à-dire : « Beqouia, Aith Waryaghar, une partie d'Ait Itteft, Ait Aammart et Guezennaia, Aith Touzine, Themssaman et une partie d'Aith Ourichek et Aith Saïd ». (Jiménez Ortoneda 1930 : 19).

<sup>9</sup> Pour Mouliéras (1895 : 35) : « Le Rif est limité : au nord par la Méditerranée ; à l'est par la province d'Oran ; à l'ouest par la province de Jebala ; au sud par cette dernière province ; et au sud-est, sur une faible étendue, par la province de Dhahra ».

<sup>10</sup> Germain Ayache (1981 : 95, et n. 1) dénombre dix-huit tribus dans le Rif, pour une population d'environ trois cent mille âmes. Ce chiffre est tiré d'un recensement effectué pendant la guerre du Rif (1921-1926) par le gouvernement de Mohammed ben Abdelkrim.

Boqouia ; Ait Aammart ; Ait Iteft ; Ait Boufrah ; Beni G'mil ; Senhaja »<sup>11</sup> ; Beni Seddat ; et Ketama » - avec une superficie de 3.400 kilomètres carrés, et une population de 111.739 habitants.

C'est dans cette région marocaine, marquée par son imposante orographie, tournée vers la Méditerranée, et son isolement historique - cul de sac de l'Empire marocain, selon l'expression de G. Ayache (1981 : 107) - qu'Emilio Blanco de Izaga va mener son œuvre de contrôleur pendant près de vingt ans, entre 1927 et 1948. Depuis ses débuts comme lieutenant contrôleur à Puerto Capaz (El Jebha, dans la tribu de Metioua), jusqu'à sa nomination à la *Délégation des Affaires Indigènes* à Tétouan en tant que lieutenant-colonel, son parcours colonial comprendra les Bureaux d'Intervention des tribus de Ghomara (1927), Senhaja Srair (1927-1928), Ait Aammart (1929-1932), Boqouia (1932-1934), et Aith Waryaghar (1934-1942).<sup>12</sup>

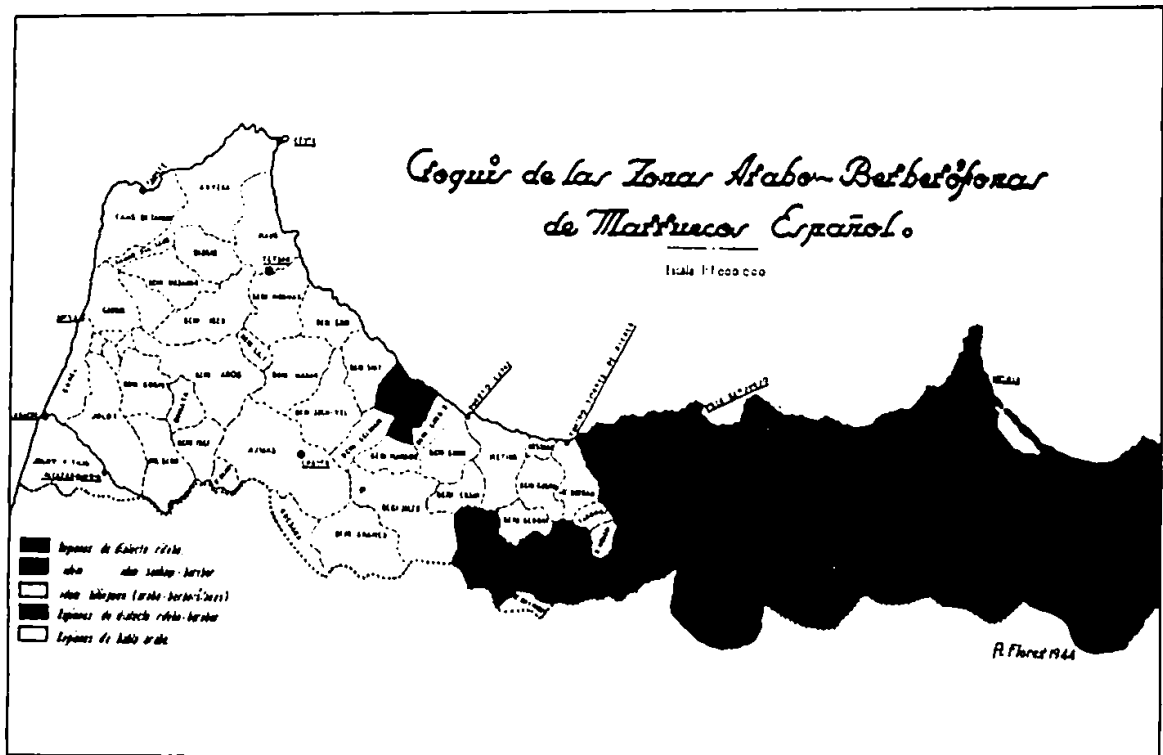
La tribu d'Ait Aammart allait donc accueillir le séjour du contrôleur lorsqu'il publia son livre *La Maison rifaine* en 1930, trois ans seulement après son arrivée dans le Rif. Comme l'écrit son fils, Agustín Blanco Moro, dans le prologue de la réédition de cet ouvrage, c'est le début d'une « marche inlassable sur la voie ethnographique du Rif », qui a permis à Emilio Blanco d'étudier « d'autres manifestations de la vie humaine ».

Dans son étude désormais classique sur la guerre du Rif, l'historien marocain Germain Ayache (1981 : 98, n. 10) a souligné la valeur documentaire de l'œuvre de Blanco de Izaga, capable de refléter des données inédites sur les conditions de la vie économique dans le Rif avant l'établissement du Protectorat et, en même temps, sur les transformations provoquées par l'occupation coloniale.

---

<sup>11</sup> La confédération Senhaja comprenait les tribus de : Zarkat ; Beni Bechir ; Beni Bounsar ; Beni Khennous ; Beni Bouchibet ; Tagzout et Beni Hamed. A ces sept tribus s'ajoutent celles de Targuist et Beni Mezdoui. Cela donne un total de douze tribus pour le Rif à cette époque. Cf. intervention et forces khalifiennes (1930), dont les données sont tirées du vade-mecum.

<sup>12</sup> Blanco de Izaga est également resté près de dix mois en Guinée, entre février et novembre 1942. Après son séjour en Guinée, il devient subdélégué aux affaires indigènes à Tétouan (1942-1944), chef de la zone centrale du Protectorat (1943) et délégué aux affaires indigènes (1944-1945). À sa mort, en mars 1949, il avait obtenu une affectation dans le gouvernement militaire de Ceuta, datée de juillet 1948.



Fuente: Ibáñez (1944)



### 3) UN CONTRÔLEUR MILITAIRE EN MARGE DE LA « CIVILISATION ».

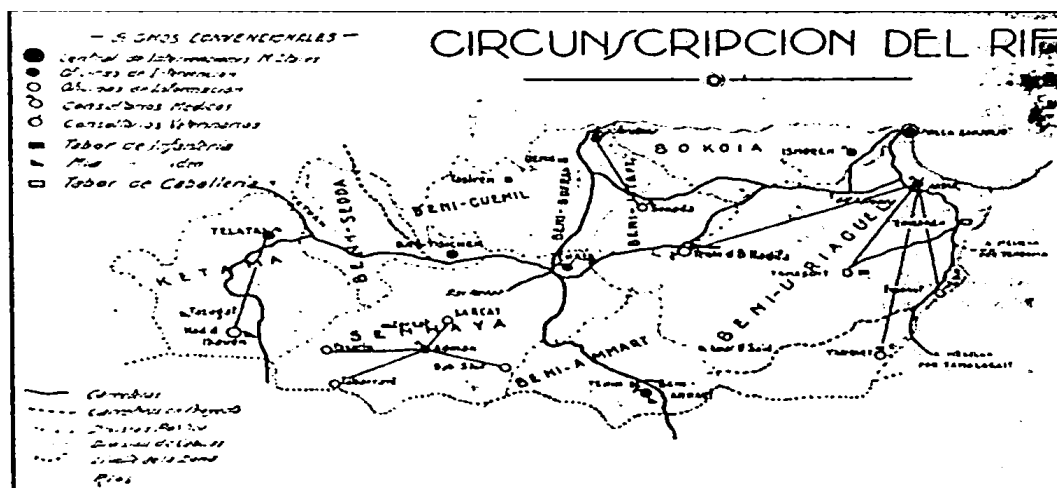
Rathnayn d'Aith Aammart est le nom de la localité qui abritait le bureau d'intervention où Blanco de Izaga était en poste en 1930. Située à la périphérie sud du Protectorat espagnol au Maroc, sa position géographique était enclavée au milieu des montagnes rifaines peu connues, et définie à la fois par sa condition de frontière (avec le Protectorat français) et par le fait d'être mal communiquée et isolée des centres névralgiques de commandement.

Emilio Blanco de Izaga (Orduña 1889 - Madrid 1949) a passé plus de trois années intenses et complexes à Ait Aammart entre 1929 et 1932, au cours desquelles il a eu l'occasion de mettre à l'épreuve sa formation militaire dans des domaines aussi ardues que le contrôle des autorités tribales, le désarmement et l'occupation qui s'ensuit, les rapports avec les tribus limitrophes de la zone française, etc. En même temps, il sera obligé de faire face à des questions qui se poseront de temps en temps dans le cadre de son travail. Parmi ces dernières, trois questions cruciales se démarquent : la promulgation du Dahir berbère dans le Protectorat français en 1930 ; la proclamation de la Seconde République espagnole en 1931 ; et les discussions sur l'opportunité de relancer *l'Amalat du Rif*<sup>13</sup> en 1932, dix ans après sa première et frustrée mise en œuvre.

Ce contexte a permis au contrôleur de vivre des expériences uniques qu'il a commencé à consigner dans des notes, des dessins et des travaux ethnographiques, dont l'un des premiers est *La maison rifaine* (1930), qui faisait partie d'un ambitieux projet d'étude du Rif qu'Emilio Blanco n'a pas eu le temps de mener à bien.

---

<sup>13</sup> Si le terme *amalat*, de *amel*, a d'autres significations, celle « de l'individu qui en un lieu quelconque est chargé de la gouverner », il désigne ici *l'Amalat du Rif*, organisme créé en 1922 dans le cadre de la lutte contre Abdelkrim, Driss-el-Riffi étant finalement désigné comme l'unique *amel*. Intégrée par un délégué du Haut-Commissaire, elle fonctionnait avec deux khalifas - un civil et un militaire - aidés des caïds des tribus : « *L'Amalat* organisée de façon rudimentaire par le dahir du 5 mai 1922 n'a pas été couronnée de succès, et sans qu'aucune disposition légale ne l'ait directement supprimée, elle a disparu naturellement ». *Manual para el servicio del Oficial de intervención en Marruecos*, p. 225; Cordero Torres, José María, *Organización del Protectorado español en Marruecos*, vol. 1. p. 148.



Source: Intervenciones Militares del Rif. Statistiques (1929)

Entre janvier 1929 et mai 1932, le capitaine Emilio Blanco de Izaga est donc lié administrativement à la tribu d'Ait Aammart, jusqu'alors totalement inconnue de lui, en sa qualité de contrôleur principal, dépendant des Interventions Militaires du Rif. A cette époque, ses principales préoccupations sont axées sur la connaissance - et le contrôle - du territoire qui lui est attribué, ce qui, dans le langage officiel du Protectorat, s'appelle analyser le tissu de la « vie sociale et politique ». Il est frappant de constater que l'un des premiers diagnostics qu'il fait de la tribu sera presque une constante dans son discours ultérieur sur le Rif : « les deux grands obstacles à l'action espagnole sont d'ordre matériel et religieux ».<sup>14</sup>

En ce sens, les formes de contrôle exercées sur les autorités « locales » - gouvernementales, administratives et judiciaires - de la tribu sont au centre de ses préoccupations, car de leur attitude favorable dépend la canalisation optimale de tout le reste : perception des impôts, colonisation, construction, inventaires, lotissement, désarmement, contrebande, etc. Pour ce faire, le Haut-Commissariat tente de développer un programme basé « sur le désarmement constant et [la] surveillance de la contrebande d'armes et de munitions, pour assurer la colonisation et éviter la reprise de la résistance » (González Jiménez 1930 : 111). (González Jiménez 1930 : 111). En outre, il s'agissait de promouvoir ce que l'on appelait à l'époque « l'œuvre civilisatrice »,<sup>15</sup> en agissant simultanément sur plusieurs fronts :

<sup>14</sup> Intervenciones militares dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour le mois de novembre 1929.

<sup>15</sup> Ce travail en 1929 et 1930 est attribué à la « capacité de travail considérable du général Conde de Jordana », haut-commissaire d'Espagne au Maroc. Les instructions, les règlements et les dahirs publiés dans le Journal officiel de la zone

1°) Sur la propriété foncière (sol et sous-sol) : il s'agit d'établir de nouveaux impôts, d'administrer et d'aménager le territoire. Pour ce faire, il fallait répertorier et délimiter les propriétés (makhzen, habous, communales, terres mortes, terres privées, etc.), afin de tenter d'activer un programme de colonisation (création de fermes agricoles, périmètres de colonisation, échanges de propriétés, assèchement des marais, mise aux enchères des terres rurales en parcelles, reboisements, etc.) Cette colonisation devait avoir deux de ses meilleurs représentants dans la région de Larache - la société agricole Lucus - et dans la plaine d'Al Hoceima, et était directement liée à l'introduction et au développement progressif du commerce local et régional. L'exploitation du sous-sol est liée aux gisements miniers qui, dans de nombreux cas, sont considérés comme de véritables filons de richesses à découvrir, alors que d'autres, comme ceux de *la Compañía Española de Minas del Rif*, étaient exploités depuis plus de vingt ans.

2°) Des mesures ont également été prises pour créer de nouveaux impôts : « tertib (impôt sur la propriété foncière et urbaine et sur le bétail) »<sup>16</sup> ; impôts sur les patentes, sur la consommation, sur les cartes d'identité, etc.

3°) Enfin, sur l'administration et l'organisation du territoire et de ses flux de circulation : pour cela, la consolidation de ce que l'on appelle le « Maroc espagnol » a été préconisée. C'est-à-dire l'organisation administrative du Makhzen et sa supervision « politique » à travers le système des contrôleurs militaires ; l'urbanisation : avec la construction du Tétouan espagnol<sup>17</sup>, ainsi que l'établissement de nouvelles villes comme Villa Sanjurjo<sup>18</sup> et Nador, et le

---

de protectorat espagnol au Maroc en étaient la corrélation législative, particulièrement intense au cours du premier semestre de 1929 (González Jiménez 1950 : 374-380).

<sup>16</sup> « Par le Dahir du 12 janvier 1927, l'impôt Terrib fut établi et commença immédiatement à être perçu dans toutes les tribus soumises, le Commandement ayant compris que le désarmement et l'impôt constituaient les signes d'une véritable soumission au Makhzen ». Cf. Goded (1932: 359-360).

<sup>17</sup> Tétouan, la capitale du Protectorat, était en train de devenir une ville nouvelle et moderne, construite autour de la place d'Espagne et de son extension, située à l'ouest de la médina fondée par Al-Mandari. Une ville où résident le Khalifa et son alter ego, le Haut-Commissaire. C'est la ville où prédomine le décor officiel du Protectorat, oscillant entre l'architecture espagnole et néo-arabe, et où les styles architecturaux qui influenceront le plus l'œuvre de Blanco de Izaga - l'Art déco et le rationalisme - n'en sont encore qu'à leurs balbutiements. C'est à cette époque que sont achevés des bâtiments aussi emblématiques que ceux des Interventions militaires. C'est la ville située entre Gorges et Darsa que Paul de Laget a photographiée en 1930. Cf. Malo de Molina; Dominguez 1994.

<sup>18</sup> Appelée à l'origine Cala Quemado, ainsi que Camp et colonie du Mont Malmusi, elle fut rebaptisée Villa Sanjurjo en 1927, à l'époque où parut le premier numéro du *Diario Español de Albucemas*, où fut inauguré le Théâtre espagnol et où commencèrent les travaux du Port. Divisée en parcelles par le génie militaire en 1925, elle dispose quatre ans plus tard d'une commission de services municipaux et sa population tripla. Le recensement de 1929 donne les chiffres suivants : «148 musulmans, 12 Israélites, 34 de diverses nationalités et le reste jusqu'à 2 800 civils espagnols ». Cf. Rubio Alfaro ; Lacalle Alfaro (1999 : 303). Le développement rapide de Villa - comme on l'appelait familièrement - laissait espérer qu'elle deviendrait une grande ville (Ortega 1930 : 1097-1098), « la base de la colonisation du Rif central... [pour laquelle il est] prévu de construire une ville indigène, le Fondak étant presque achevé, dans l'enceinte duquel se déroule le concours



développement des villes nord-africaines espagnoles de Ceuta et Melilla (qui devinrent de facto les véritables capitales du Protectorat) ; la conception d'un réseau de communications : L'axe principal du Protectorat commence à être tracé, la route Tétouan-Melilla, « véritable colonne vertébrale de près de 500 kilomètres qui articulera stratégiquement, politiquement, administrativement et économiquement notre Protectorat, est déjà entièrement planifiée et en cours de réalisation. 150 kilomètres peuvent déjà être considérés comme achevés... »<sup>19</sup> ; des actions dans le domaine du tourisme : la construction du Parador de Ketama et la publication de la revue touristique *Marruecos Ilustrado*, en envisageant même le “ Grand Circuit Touristique d'Afrique du Nord ” ; l'unification du système des poids et mesures et l'introduction du système métrique décimal ; en plus de la tentative de mise en œuvre et de la généralisation de l'éducation, de la santé et de l'assistance<sup>20</sup>, etc.

Compte tenu de tout ce contexte historique, le 30 janvier 1929, le capitaine Blanco de Izaga fut affecté aux nouvelles interventions militaires du Rif, qui avaient été créées au début de l'année en tant qu'intervention indépendante de celle de Melilla. En effet, le décret du 1er janvier 1929, pris par le Haut-Commissaire, le Comte de Jordana,<sup>21</sup> qui modifiait celui du 31 décembre 1927, faisait du bureau du Secteur d'Intervention du Rif un Bureau Central, et donc, à partir de ce moment, il fonctionnait indépendamment de celui de Melilla. Le même décret a également fait du bureau du secteur d'intervention de Ghomara-Chaouen un autre bureau central.<sup>22</sup>

---

agricole et industriel ». C'est à cette époque que débute la construction du quartier ouvrier, sur les pentes du Morro Nuevo, où vient d'être construit le siège de la circonscription du Rif. Emilio Blanco, comme d'autres contrôleurs militaires, voyait dans la ville une certaine luminosité civilisatrice, dont ils voulaient faire bénéficier le Rif. Cf. Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Octobre.

<sup>19</sup> Données statistiques relatives à la zone de protectorat espagnol... (1931 : XIII).

<sup>20</sup> « On construit des hospices et des asiles d'aliénés pour les autochtones, ce qui entraînera la disparition des indigents qui formaient dans les villes un tableau d'horreur et de misère sous les yeux du touriste ou du visiteur ». González Jiménez (1930: 115)

<sup>21</sup> Francisco Gómez-Jordana Souza, haut-commissaire entre octobre 1928 et avril 1931, sacré comte de Jordana en 1926 pour ses actions au sein du Directoire militaire de Primo de Rivera. Fils du général du même nom, haut-commissaire entre 1915 et 1918, date de sa mort, et qui fut le concepteur, en tant que commandant général de Melilla, en 1913, du projet original de débarquement à Al Hoceima, qui aurait vraisemblablement permis « d'entreprendre l'occupation du territoire du Rif, *bled es siba* par antonomase (Morales Lezcano 1984 : 204) », ainsi que d'avoir vraisemblablement évité de nombreux morts et dépenses (Gómez-Jordana Souza 1976 : 99 et suiv.). En son honneur, une localité (aujourd'hui Torres) située à 65 kilomètres à l'ouest de Villa Sanjurjo (aujourd'hui Al-Hoceima) a été baptisée Villa Jordana.

<sup>22</sup> En 1929, les centres de Tétouan et de Chaouen furent également regroupés, subdivisés en deux secteurs, pour être à nouveau séparés en deux bureaux en 1930. Le premier responsable des interventions militaires Ghomara-Chaouen fut le lieutenant-colonel d'infanterie Fernando Capaz y Montes, nommé responsable politique de la région par le Dahir du 20 juin 1929. Le premier titulaire des interventions militaires dans le Rif fut le lieutenant-colonel d'infanterie Saturnino González Badía. L'*Anuario Militar de España* (Annuaire militaire de l'Espagne, 1930 : 934) mentionne, parmi les principaux faits militaires : « De création récente, il manque de références militaires, mais son travail a été extrêmement utile, tant dans son action politique que dans le désarmement des tribus, la colonisation et les campagnes sanitaires ». Les interventions

Trois mois après avoir rejoint les Interventions Militaires dans le Rif, Blanco reçoit sa première citation pour sa participation au désarmement des tribus. C'est ce qu'indique la feuille de service (Hoja de Servicios) :

Cet officier et à l'occasion du travail qu'il a accompli dans le désarmement de la tribu sous son autorité, a été félicité par un télégramme du Haut-Commissaire daté du 1er mai, ce qui est acté au bénéfice de l'intéressé.

Le 9 septembre, la Hoja de Servicios (feuille de service) contient à nouveau une note de félicitations<sup>23</sup> qui marque le début de ce que Sierra Ochoa (1951) appellera la « politique architecturale » de Blanco. C'est-à-dire la construction de toutes sortes d'édifices civils et militaires à une période « chronologiquement étalée entre 1930 et le milieu des années 1940, et très dispersée dans sa localisation à travers la région du Rif » (Bravo Nieto 1991: 256).

En 1930, Blanco de Izaga continua à servir comme contrôleur en chef d'Ait Aammart, au sein des Interventions militaires du Rif, sous le commandement du lieutenant-colonel Juan Bautista Sánchez, où, le 21 mars 1930, il acheva onze ans de service au grade de capitaine. Emilio Blanco poursuit ainsi son séjour dans le Rif, qui sera le plus étendu, le plus intense et le plus impressionnant de sa présence dans le Protectorat, selon ce qu'il écrit lui-même en 1948, un an avant sa mort, dans une lettre adressée à un autre vétéran des interventions et éminent africaniste, Tomás García Figueras, de Jerez. Il y décrit son expérience marocaine comme : « ...une vie perdue, passionnée, étrange et bizarre, en marge de la civilisation... ».<sup>24</sup>

## Une tribu au cœur de la chaîne montagneuse du Rif

Le capitaine Blanco s'installera dans le village de Rathnayan d'Ait Aammart, situé au cœur de la chaîne montagneuse rifaine<sup>25</sup>, géologiquement appelée « Mesorifaine », au nord de la stratégique rivière Ouergha<sup>26</sup>, et à 121 kilomètres du quartier général de Villa Sanjurjo. Il s'agit d'un Bureau excentrique et isolé - Blanco va jusqu'à qualifier sa

---

militaires de Melilla trouvent leur origine dans la création, le 31 décembre 1909, des troupes de police indigène de Melilla, dont le fondateur et premier responsable était le colonel Francisco de Larrea y Liso, colonel de l'état-major général.

<sup>23</sup> "Cet officier est à nouveau félicité par S.E. l'Inspecteur Général des Interventions et des Forces Khalifiennes pour l'intérêt porté aux travaux réalisés dans le secteur du Rif.

<sup>24</sup> Archives Emilio Blanco de Izaga (AEBI). Fichier. «Cuadernos de arte berberisco». Exp. 10, Dto. 1. Lettre d'E. Blanco à Tomás García Figueras.

<sup>25</sup> Les « Alpes insociables avec lesquelles les géographes ont distingué ce type de formations alpines », où coule le principal affluent rifain du Sebu, l'Ouergha : « Cet affluent prend sa source dans la zone espagnole, recueillant les eaux de l'amphithéâtre étendu et brisé des Ait Aammart, en face de la source du Ghis, et sa vallée fertile et pittoresque est soumise au protectorat français, la ligne de frontière brisant l'unité de certaines tribus qui y ont leur siège ». Commission historique des campagnes du Maroc (1935, vol. 1 : 46 ; 62).

<sup>26</sup> La Grande Encyclopédie du Maroc. Géographie physique et Géologie (1987, vol. 3: 150).



situation de « compartiment étanche »<sup>27</sup> - limitrophe de deux tribus de la zone française, Marnissa (au sud) et Gueznaia (à l'est et au sud), et mitoyen de quatre tribus de la zone espagnole, qui l'entourent en demi-cercle, du nord-est au nord-ouest, en passant par Senhaja, Beni Mezdouy, Targuist et Aith Waryaghar.

Mal desservi, le bureau était relié à Villa Sanjurjo en direction Nord par une piste militaire, traversant les villages de Chaib, Targuist, Ait Qamra et Izzemouren. Une autre liaison, une piste militaire non asphaltée, pouvait être suivie vers le nord-est via Arbaa de Taourirt, jusqu'à la jonction de la route qui relie Villa Sanjurjo à Melilla via Talamghait.<sup>28</sup>

Sa juridiction couvrait l'ensemble du territoire d'Ait Aammart, structuré en quatre fractions (Oulad Hsain ; Oulad Said Ikhlef ; Oulad Aabbou ; Ja'ouna)<sup>29</sup>. D'une superficie de 400 kilomètres carrés, avec une population d'environ 8 000 habitants, elle fait partie des neuf tribus intégrées en 1929 dans la région soumise aux Interventions Militaires du Rif (Région Est du Protectorat).<sup>30</sup>

---

<sup>27</sup> « C'est une bonne idée d'envoyer les fiches journalières du Bureau central, ce qui nous fait sortir de notre compartiment étanche ». Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches récapitulatives mensuelles pour l'année 1931. Mars et avril. La méconnaissance de la tribu d'Ait Aammart était remarquable, comme le montrent certains documents cartographiques de l'époque. Ainsi, Felipe de Vega et Alfonso Rey, dans leur carte de la zone nord du Maroc, datée de 1923, n'indiquent pratiquement aucun établissement dans la région rifaine et pas un seul à Ait Aammart. En revanche, les zones côtières du nord et de l'ouest du Maroc sont mieux délimitées.

<sup>28</sup> Talamghait, dans la tribu d'Aith Touzine, qui disposait d'un Bureau d'Information et d'une *Mia* d'Infanterie, était un nœud de communication important entre les zones ouest et est séparées par le bassin du fleuve Nekour. En décembre 1929, les pistes reliant Talamghait à Villa Sanjurjo (par le pont du Nekour) et à Targuist avaient été achevées.

<sup>29</sup> Blanco de Izaga utilisera les désignations : Oulad Hsain ; Oulad Said Ikhlef ; Oulad Aabbou et Ja'ouna, comme l'indique le Vade-mecum des interventions militaires du Rif (1929 :57).

<sup>30</sup> En 1930, les tribus de Targuist, Beni Mezdouy et Mestassa sont ajoutées, portant la région du Rif à douze tribus. Cf. intervention et forces khalifiennes. Inspection. Vade-mecum de 1930 (1930 : 13).



C'est un territoire où tout reste à faire, ce à quoi Blanco commence à s'habituer puisqu'il a vécu la situation de la même manière lors de ses deux précédentes affectations<sup>31</sup>. C'est pourquoi le mot « nouveau » apparaît fréquemment dans les listes de « l'état général des travaux réalisés par les Interventions » au cours des années qui ont suivi l'occupation de la Zone. À Ait Aammart, le Vade-mecum des Interventions militaires dans le Rif (1930: 11 8-129) énumère les constructions de cette année-là dans le souk de Rathnayn: un pavillon pour le Contrôleur ; l'agrandissement d'un autre pavillon ; un dispensaire pour les autochtones, avec son jardin d'entrée ; des bâtiments dans le souk : une guérite pour l'amin ; deux salles pour les autorités judiciaires et les mekhaznias ; et la construction d'un abattoir. Les travaux sont classés sous différentes rubriques : pour le service d'intervention ; pour le cantonnement des forces des Mehalla ; pour les services publics (abattoirs ; écoles ; mosquées et sanctuaires ; fontaines, puits et abreuvoirs) ; les routes (pistes et ponts) ; les relais routiers et les postes de garde ; les travaux divers ; etc. Ils comprennent également les « murs et balises de direction », ce qui n'est pas sans importance compte tenu de la méconnaissance généralisée de la géographie et de la langue rifaines. C'est à Ait Aammart, où l'on parlait (et parle toujours) le « dialecte rifain » (Ibáñez 1944), que Blanco a vécu ce processus de nomenclature du Rif.

La connaissance du terrain se reflète officiellement dans les données statistiques recueillies par les contrôleurs militaires. Ces hommes d'action effectuaient autant de déplacements qu'ils pouvaient - d'abord à cheval, comme le rappelle Blanco dans *La maison rifaine*, puis, plus tard, en voiture -, recueillant des informations et des impressions qu'ils ajoutaient aux données fournies - dans certains cas « arrachées » - par les autorités tribales elles-mêmes. Celles-ci constituaient la base du travail des contrôleurs, le support de base des rapports qui étaient périodiquement envoyés au Bureau central de Villa Sanjurjo, en utilisant les formulaires établis (fiches journalières et mensuelles). Et, bien qu'il soit normal que le contrôleur se plaignît de passer trop de temps au bureau (comme l'évoque le dessin de « La Fossina », de *La maison rifaine*) à remplir des formulaires, pratiquement sans assistance, c'est peut-être à cette époque qu'il trouve le meilleur moyen d'établir un corpus théorique des dimensions réelles de la tribu sous tous ses

---

<sup>31</sup> Comme dans le cas de la tribu de Metioua, première affectation de Blanco en tant que contrôleur, c'est en 1930 que les travaux d'infrastructure minimaux nécessaires pour mener à bien l'intervention et la colonisation ont été achevés. Ainsi, le Vade-mecum des Interventions Militaires du Rif (1930 : 117-129), mentionne, entre autres, les travaux à Puerto Capaz concernant: La caserne d'intervention ; le dispensaire pour les autochtones ; une cuisine pour les Européens ; les logements des mekhaznias ; la maison hébergeant la garde sur l'Ouringa ; l'écurie pour les Mehalla ; une école hispano-arabe ; des pistes vers l'Ouringa et Tagsa ; le pont sur le ravin de l'Avenue du Ghomara ; le pavage en béton de la Place d'Espagne et de diverses rues ; etc. Il en sera de même à Senhaja qui, en 1929, a pour contrôleur le capitaine d'artillerie Eduardo Maldonado Vázquez, où seront achevés les bureaux des contrôleurs de Chaib, Zarkat et Tagzout et le bureau d'information de Talarrouak, après avoir terminé, l'année précédente, le bureau de Tabarrant. Mais les grandes réalisations de l'année sont sans conteste les nouveaux bâtiments des Offices centraux d'intervention de Tétouan et du Rif (à Villa Sanjurjo, inaugurée en juin 1930) et de Ghomara (Bureau de Chaouen). Cf. Bureau Central d'Intervention et Troupes khalifiennes du Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois de mai et juin 1930.

aspects (géographique, économique, social, religieux, etc.), comme étape préliminaire à l'œuvre de colonisation envisagée dans le cadre du Protectorat.

Pour Ait Aammart, un tableau statistique peut être présenté sur la base des données fournies par les Interventions Militaires (voir p. 40-41). Pour compléter ce tableau, le capitaine Blanco a travaillé sur le terrain pendant trois ans et demi. A la fin de cette période, au printemps 1932, il résume ses activités dans un rapport visant à délimiter et organiser les propriétés des Ait Aammart, curieusement en se référant aux données fournies au cours de l'année 1929.

Il le fait en répondant à un formulaire envoyé par le Bureau central du Rif, sous la forme d'un « rapport réservé [...], relatif aux données concernant toutes sortes de biens »<sup>32</sup> Ce rapport rend compte d'un territoire extrêmement pauvre, dépourvu de ressources de toutes sortes et difficilement exploitable. Ainsi, Blanco parle de la pauvreté de la terre, où il n'y a pas de grandes propriétés privées, ni de propriétés du Makhzen, et où les propriétés habous<sup>33</sup> occupent un peu moins de 200 hectares (environ 0,5 % du nombre total d'hectares de la tribu). Blanco a établi (en 1929) les plans parcellaires reflétant les propriétés habous, mais il a reconnu qu'il ne pouvait pas le faire pour toutes les fractions de la tribu, et même pour l'une d'entre elles, il a dû se contenter des données fournies par le Nadir des Habous de la Région<sup>34</sup>.

En tout état de cause, il précisera que les terres ne sont aptes qu'à la culture sèche, pour la plupart d'entre elles. Cette pauvreté empêcherait l'installation de colons et les raisons en sont bien expliquées par le contrôleur, qui soulignera en outre les tentatives infructueuses de promotion du colonat :

Quant à la possibilité d'établir des colons dans cette tribu, ce Bureau comprend qu'elle n'est pas envisageable [...], il n'y a pas de terres convenables, [...] la

---

<sup>32</sup> Interventions militaires du Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches récapitulatives pour l'année 1932. Les données extraites ici proviennent de la rubrique « Biens tribaux », datée du 15 mai 1932,

<sup>33</sup> Une propriété typique « selon le régime foncier musulman marocain », telle que décrite par Cordero Torres (1943, vol. 2: 154), « liée à l'institution des habous : fondation pieuse sui generis, pour l'accomplissement de laquelle est affecté à perpétuité un bien, généralement immobilier, immobilisé et mis à l'écart du commerce, au moins en nue-propriété [...] Beaucoup de propriétés habous étaient destinées au culte, mais il y en avait d'autres affectées à des services culturels, caritatifs et même publics. En général, on distinguait ceux destinés au culte, à l'éducation et à la charité, dits publics, ceux des zaouïas et ceux privés et familiaux ». Voir aussi Trujillo Machacón (1935). Nadir (pl. arabe : noddar), littéralement traduit par inspecteur. Il s'applique aux fonctionnaires des fondations pieuses, comme l'administrateur des biens habous. Cf. Inspection des forces d'intervention et des forces khalifiennes (1928 : 233).

<sup>34</sup> En novembre 1929, « la délimitation, le croquis et l'enregistrement des biens Habous dans la fraction Oulad Said Ikhelef, dont les travaux d'organisation sont effectués par ce Bureau » ont été achevés. Cela n'a pas empêché le Bureau de percevoir les sommes correspondantes suite à la location - après la vente aux enchères - des biens habous qui, en novembre 1929, atteignaient la somme de 1.060 pesetas. Cf. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Récapitulatif mensuel pour le mois de novembre 1929. Le Nadir des biens habous du Rif fut en 1929, Sidi el Haj Mohamed Ben el Meki el Hassani, Cf. Vademecum (1929 : 48)

production totale de la tribu n'est pas suffisante pour couvrir les besoins de celle-ci étant [la] cause [de] l'émigration périodique vers l'Algérie [...] Ainsi sur le plan politique il ne semble pas très approprié de retirer à ces gens le peu de terres favorables qu'ils possèdent.

[Trois tentatives ont été faites pour installer des colons qui ont reçu des terres, des outils agricoles, des semences et du bétail, mais qui, bien qu'ayant d'autres moyens de subsistance, ont été contraints d'abandonner l'entreprise sans avoir rempli aucun de leurs engagements.<sup>35</sup>

---

<sup>35</sup> Le nombre maximum de colons établis a été de onze, parmi lesquels Francisco Fernández Gámez, Ramón García Izquierdo et des parents à eux, qui sont arrivés dans la tribu en novembre 1929, C'est le premier groupe de colons que le Bureau a essayé de « fixer » en formalisant un contrat de location de terres. En réalité une sous-location, puisque la terre appartient à la Jema'th, qui l'a louée au caïd et au khalifa, qui à leur tour ont eu l'intention de la sous-louer aux colons espagnols. Interventions militaires du Rif, tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches récapitulatives pour l'année 1932, « biens de la tribu », 15 mai 1932).

Tableau statistique (1929)

AÑO 1929	BENI AAMMART	INTERVENCIONES RIF	PORCENTAJES
Nº DE KABILAS	1	9 <sup>1</sup>	
EXTENSIÓN (km <sup>2</sup> )	400	3.246 <sup>2</sup>	12,32
DEMOGRAFÍA	7.885 <sup>3</sup>	100.852	7,81
DENSIDAD	19	28,77	
HECTÁREAS SEMBRADAS	1.220	44.839	2,72
TRIGO SEMBRADO (Ha)	79	3.784	2,08
TRIGO RECOLECTADO (Hl)	365	17.864	2,04
CEBADA SEMBRADA (Ha)	1.075	36.353	2,95
CEBADA RECOLECTADA (Hl)	12.500	153.755	8,12
CABEZAS DE GANADO <sup>4</sup>	22.479	168.274	13,35
G. VACUNO	1.896	23.837	7,95
G. CABALLAR	27	454	5,94
G. OVINO	5.945	38.302	15,52
C. CAPRINO	14.637	99.671	14,68
CONSULTORIO MEDICOS (ENFERMOS, ASISTENCIAS)	1 (1.737; 2.152)	6 (11.424; 26.456)	16,66 (15,20; 8,13)
BOTIQUINES VETERINARIOS	0	5	
ZOCOS (RECAUDACIÓN MEDIA POR DÍA)	1 (112 pta.)	25 (124,04 pta)	4 (90,29)
ESCUELA CORÁNICAS (MAESTROS; ALUMNOS) <sup>5</sup>	3 (33; 238)	495 (495; 4.657)	6,66 (6,66; 5,11)
ARMAMENTO RECOGIDO <sup>6</sup>	497	11.284	4,40
OFICINAS DE INFORMACIÓN	0	11	
OFICINAS DE INTERVENCIÓN <sup>7</sup>	1	9	

Annotations au tableau statistique (1929)

- En 1929, le Rif est divisé en neuf tribus : Confédération Senhaja ; Boquouia ; Ketama; Ait Boufrah ; Ait Iteft ; Beni Guemil ; Aith Waryaghar ; Beni Seddat ; Ait Aammart. Cf. Interventions militaires du Rif. Vade-mecum... (1929 : 57). En 1930, leur nombre est porté à douze avec l'ajout de trois tribus de la Confédération Senhaja : Targuist, Beni Mezdouy et Mestassa. Cette année-là, le Protectorat est divisé en cinq régions :
  - Jebala occidentale (Bureau principal à Larache ; 10 tribus - y compris les 5 tribus du caïdat d'Assilah ; 3.332 km<sup>2</sup>) ;
  - Jebala orientale (siège à Tétouan ; 10 tribus ; 2 857 km<sup>2</sup>) ;

- Ghomara-Chaouen (siège à Chaouen ; 15 tribus ; 5 422 km<sup>2</sup>) ;
- Région orientale (Bureau central à Melilla ; 14 tribus ; 5 935 km<sup>2</sup>) ;
- Rif (siège à Villa Sanjurjo ; 12 tribus ; 3 400 km<sup>2</sup>).

Chaque région avait sa mehalla, portant son propre nom (« Mehalla du Rif », « Mehalla du Ghomara », etc.). Les cinq mehallas disposaient de 24 tabors d'infanterie et de 4 tabors de cavalerie. Cf. intervention et forces khalifiennes. Inspection de Tétouan.

En 1932, quatre nouvelles tribus rejoignent le Rif : Ait 'Touzine, 'Themsaman, Ait Ourichek et Tafersit. Cf. Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes. Première section. Politique. Résumés pour les mois de janvier, février et mars 1932.

2. Les Interventions militaires calculent l'extension du Protectorat espagnol à 20 947 616 km<sup>2</sup>, soit un peu plus de 5 % du territoire attribué à la France, qui est de 398 627 km<sup>2</sup> (Intervention et forces khalifiennes. Inspection. Tétouan 1930 : 13). La région orientale du Protectorat, qui comprenait les Interventions du Rif et de Melilla, s'étendait sur 9 107 km<sup>2</sup>, avec 278 677 habitants, selon les chiffres compilés par Maria Rosa de Madariaga (1999 : 204-206), à partir des données fournies par les Interventions militaires et reproduites dans les ouvrages de Ruíz Albéniz (1930) et Jiménez Ortoneda (1930). Cordero Torres (1943, vol. 1 : 16-17) relève à cet égard la difficulté de donner des chiffres exacts :  
La superficie du Maghreb n'a pas été déterminée de manière univoque. Le général Aranda, en 1928, estimait la superficie des cinq royaumes traditionnels (Fès, Mekinez, Marrakech, Tafilalt et Tlemcen) à près d'un million de kilomètres carrés, dont une partie du Sahara. Les Français attribuent à leur zone (après les <rectifications> frontalières du XIXe siècle en faveur de l'Algérie) 398.627 kilomètres carrés, auxquels il faut ajouter les 20.842,94 de la zone nord espagnole (y compris les 380 de l'ancien Tanger) et les 1.394 d'Ifni et des présides espagnols, qui sont géographiquement marocains. En revanche, l'inclusion de la zone dite «sud » du protectorat espagnol (environ 23 000 kilomètres carrés) est - géographiquement parlant - très douteuse.
3. Au sein de la population d'Ait Aammart, les hommes de plus de 14 ans étaient au nombre de 1 961 (24,87 % de la population totale de la tribu), contre 2 367 femmes, qui représentaient 30,01 % des habitants de la tribu.
4. La seule tribu ayant recensé des porcs est Aith Waryaghar, avec 15 porcs. Cf. Interventions militaires dans le Rif. Vade-mecum... (1929 : 15).
5. Les écoles coraniques sont regroupées en première et deuxième classes. A côté d'elles se trouvent les écoles hispano-arabes, fréquentées par les enfants locaux. A titre de comparaison, dans la région orientale du Protectorat, les écoles des



Interventions militaires de Melilla, en 1929, comptaient un total de 5 282 élèves : 1er enseignement : 554 écoles (4 955 élèves) ; 2ème enseignement : 40 écoles (222 élèves) ; hispano-arabe : 105 élèves. Cf. Interventions militaires à Melilla. Vademecum...1929.

6. Les chiffres se réfèrent aux armes récupérées à la fin de l'année 1929. Entre août 1921 et décembre 1929, 20 996 armes ont été collectées par les interventions à Melilla. L'armement total collecté entre les deux années mentionnées est de 66 269 fusils, dont 23 134 fusils à répétition et 43 135 fusils à un coup, sans compter les armes légères, les spingardes, les armes blanches et les munitions ». Cf. Gómez-Jordana Souza (1976 : 219).

Le 17 septembre 1926, une réunion se tient dans la ville d'Ouazzane pour mettre au point l'accord franco-espagnol sur le désarmement des tribus. Gómez-Jordana Souza (1976 : 222), qui critique les Français pour avoir quitté certaines régions sans les désarmer, en raison du danger que cela représentait pour la stabilité de la zone espagnole, prétend être le responsable du « désarmement total de la zone », qu'il léguera à ses successeurs du Haut-Commissariat, comme une « garantie absolue de l'occupation ».

Les données statistiques réelles de la zone de protectorat espagnol... (1931 : III) considèrent officiellement que l'année 1930 marque la fin des opérations de désarmement.

7. En 1929, le Protectorat compte 45 bureaux d'information et 36 bureaux d'intervention.



## Mosquées et terres habous du Rif

KABILAS		Número de Mezquitas	Número de Parcelas
BENI URIAGUEL .....		141	1.158
BOKOIA .....		32	812
BENI ITEFT .....		26	734
BENI BUFRAH .....		15	201
BENI GUEMIL .....		36	835
MESTASA .....		8	174
TARGUIST .....		6	450
BENI MESDUI .....		9	309
SENHAYA	TAGSUT .....	12	444
	BENI BUCHIBET .....	17	325
	BENI AHMED .....	18	538
	BENI BECHIR .....	14	466
	BENI BUNSAR .....	6	208
	BENI JANNUS .....	10	66
SARKAT .....		15	441
BENI AAMMART .....		23	219
BENI SEDDAT .....		17	235
QUETAMA .....		66	897

Source : Trujillo Machacón (1935 : 44)

La précarité de sa connaissance de la tribu est exprimée par Blanco dans ce rapport, lorsqu'il admet qu'il ne connaissait même pas le statut de leur propriété communale. Il dit seulement connaître ce que le Mokaddem lui a transmis le 1er mars 1929, l'informant qu'ils occupent 48 hectares (0,12% du territoire de la tribu) et que ses terres sont utilisées pour le pâturage et le bois de chauffage. Les considérations du Bureau central d'Intervention du Rif sur le « régime foncier » coïncident avec celles de Blanco :

Le recensement des biens du Makhzen et des biens communaux ou de jema'th a été effectué depuis longtemps par ces Interventions, mais il y a une telle confusion dans la délimitation des uns et des autres que ces recensements n'expriment pas vraiment une exactitude même approximative. Cette confusion est due au fait que les tribus revendiquent la propriété de toutes

les terres en vertu du droit acquis pendant de nombreuses années lorsque le Makhzen n'était pas présent sur ces terres.

Ce serait une tâche de propagande très compliquée que de faire la lumière sur une question très complexe.<sup>36</sup>

Une question s'impose. Si le contrôleur militaire, dont la mission principale est de connaître et de contrôler « toute » la tribu, avoue après trois ans et demi ne pas connaître des aspects essentiels de la structure de la propriété et du régime foncier, quelles étaient alors ses véritables occupations ? Il semble presque évident de répondre que la question principale était encore de nature « politique », c'est-à-dire le désarmement - ainsi que le contrôle des autorités locales et la surveillance de la frontière avec la zone française - particulièrement accentué à cette époque par les répercussions de la chute de la Monarchie et de l'arrivée de la Seconde République Espagnole. Pour de nombreux contrôleurs, la « pacification économique » de la zone devra donc attendre (González Jiménez 1950 : 35).

Bien sûr, il faut aussi tenir compte des difficultés de la vie quotidienne dans un territoire comme Ait Aammart, où le capitaine Blanco a vécu les deux premières années de son séjour loin de sa famille, qui n'a pas pu l'accompagner en raison de l'absence de bâtiments adéquats, d'écoles, etc. et de l'instabilité qui est encore évidente. En revanche, son attachement au territoire et son intérêt porté à la vie de la tribu, un intérêt non seulement militaire mais aussi culturel, semblent probable. Il ne faut pas oublier qu'en 1930, il a publié le livre *La maison rifaine*, son premier travail ethnographique sur le Rif<sup>37</sup>.

## Le cycle agricole à Ait Aammart

L'année 1930 a commencé - et s'est terminée - par un froid intense et des tempêtes de vent, de pluie et de neige, qui ont considérablement gêné les communications, déjà très difficiles en temps normal. Les rigueurs de l'hiver obligent également à suspendre les travaux en cours, comme la piste d'Arbaa de Taourirt. Mais l'activité ne pouvait pas s'arrêter indéfiniment, et après les pluies et les chutes de neige, les semailles trouveront un terrain bien préparé. Le Bureau du Contrôleur a profité de l'occasion pour

---

<sup>36</sup> Cf. Bureau central d'intervention et troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois d'octobre, novembre et décembre 1931.

<sup>37</sup> Cet opuscule a été rédigé à l'origine par Blanco pour une conférence qu'il a donnée à Ceuta en 1930 dans le cadre du «Curso de perfeccionamiento de Oficiales del Servicio de Intervención». Ce texte s'inscrit dans le cadre d'un projet ambitieux de Blanco, qui entendait réaliser une étude globale de la société rifaine. À cette fin, il commence à rédiger en 1927 une série de courts essais qu'il encadre sous les rubriques « Thèmes rifains » et « Impressions sur le Rif », et qu'il développera au cours des vingt années suivantes, dans le cadre de deux grandes sections inachevées : « Thèmes rifains » et « Carnets d'art berbère ».

transplanter quelques amandiers provenant de pépinières construites à cet effet en 1929. En même temps, il a commandé des arbres fruitiers à Villa Sanjurjo : 2.000 oliviers, 2.000 amandiers, 450 pommiers, 450 pruniers, 50 orangers et 50 grenadiers, dans la continuité d'une campagne commencée l'année précédente, et désormais combinée avec une période de démonstrations agricoles<sup>38</sup>. En février, les semailles dans la tribu ont été achevées et le bureau du contrôleur a terminé le remplissage des feuilles déclaratives du tertib, tout en cherchant à encourager les tentatives successives d'introduction d'outils agricoles permettant une plus grande productivité. A cet effet, « la charrue "Alondra" avec un versoir rotatif fabriquée par la société espagnole Ajuria » a été prêtée à la fraction Jaouna pendant quelques jours en février.<sup>39</sup>

Les bonnes prévisions concernant les récoltes sont arrivées en même temps que les «nuées de sauterelles », entre fin mars et avril. Les méthodes traditionnelles de lutte contre le fléau - frapper sur des bidons, crier et agiter des chiffons - s'étant révélées inefficaces, les criquets s'en donneront à cœur joie, surtout le long de la frontière<sup>40</sup> et, bien que la moisson, qui a normalement lieu en juin, ait pu être avancée, la récolte sera inférieure à celle de l'année précédente, car cette invasion de criquets est apparue juste au moment où les céréales étaient moissonnées et certains arbres fruitiers étaient plantés repiqués.

Le Bureau d'intervention poursuit ses tentatives de modernisation des procédés agricoles, avec désormais des démonstrations faites avec des faux et des batteuses, qui ne convainquent pas les paysans rifains. Au début de la récolte, le Bureau a fait l'acquisition de deux faux et d'une batteuse. Avec la première, une démonstration est organisée dans le village de Tainast, où « l'agent du Bureau, muni d'une faux avec un mauvais manche bricolé sur place, disposant d'une compétence plus que moyenne et sans formation préalable... » fauche un champ prématuré, et trop à ras du sol, que le feraient « deux bons moissonneurs rifains munis d'une faucille locale ».

---

<sup>38</sup> Celles-ci ont été réalisées, en principe, avec « les outils du Bureau, avec l'aide des Mehalla et [des] paysans espagnols établis ici ». Cf. Interventions militaires du Rif, Tribu d'Ait Aammart, Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles pour l'année 1930. Janvier. Février.

<sup>39</sup> Ceci face à l'opposition des paysans rifains qui craignaient d'être obligés d'acheter la charrue s'ils l'utilisaient, et qui soutenaient également qu'elle n'était pas adaptée à leur environnement physique, avec ses pentes abruptes et l'abondance de pierres. Il en va de même pour le reboisement avec des espèces étrangères à la région, comme l'eucalyptus, cultivé dans les pépinières du Bureau, que Blanco critique, compte tenu de l'échec des premières plantations, en affirmant que le reboisement doit se faire avec les espèces déjà présentes sur le terrain, comme les chênes verts et les chênes-lièges. Ibid. Février.

<sup>40</sup> Deux experts agricoles ont participé à la lutte contre le nuisible. En mai, ils ont apporté « deux lance-flammes, cent kilos d'appâts empoisonnés... », ce qui n'a pas fonctionné, car les extincteurs Biska sont restés en panne plus longtemps qu'ils ont été opérationnels. Ibid. Mai. juin.

Le même agent a réalisé une autre performance, cette fois avec une faucille et une corde au poignet gauche, afin de :

leur apprendre également à lier les gerbes, ce qui n'est pas d'usage chez les Rifains et que seules les femmes utilisent la corde avec laquelle elles attachent leur chargement de minuscules fagots pour le transport.

Une deuxième démonstration avec une faux, dans un champ près du Bureau, a échoué à cause du manche en bois improvisé. Une autre, réalisée avec une charrue reçue par la Mehalla, a également échoué en raison de la dureté du sol choisi. Il en a été de même pour la batteuse qui :

« acquise sous la pression du caïd, n'a pas encore été utilisée, car la moisson n'est pas encore terminée et une aire de battage doit être aménagée, car elle ne convient pas aux petites aires de battage qu'ils possèdent déjà ».

L'été passera par son cycle agricole traditionnel, avec de nouvelles démonstrations d'outils agricoles, la collecte du tertib et la lutte contre la déforestation causée par les besoins en bois de chauffage des garnisons militaires et les demandes de nouveaux défrichements.<sup>41</sup>

Au milieu de l'été, Blanco encouragea l'organisation de concours concernant le bétail. Le premier a lieu le 8 août 1930, avec du bétail fourni par tous les villages, sélectionné par les Jema'th, et stimulé par les prix qui seront décernés par un jury composé des autorités locales et du lieutenant vétérinaire de l'Intervention, Valeriano Martín.<sup>42</sup>

Entre la fin des récoltes et la prochaine saison des semailles, Blanco assiste à la fin de l'été et à la « saison des mariages ». Il écrit, peut-être avec une certaine nostalgie familiale, que « rare est le jour où l'on n'a pas vu un ou plusieurs cortèges nuptiaux traverser le plateau sur lequel est situé le Bureau ».<sup>43</sup> L'année clôturera son cycle naturel avec

---

<sup>41</sup> Les forces militaires campées dans les zones montagneuses utilisaient les forêts pour la construction, le chauffage, et même pour renforcer le revêtement des routes. Blanco le dénonce : « l'utilisation de rondins est visible, comme au milieu d'une guerre dont les besoins urgents exigent l'improvisation ». Ibidem. Juin. La coupe sauvage du bois de chauffage et le reboisement sont deux préoccupations constantes de Blanco. D'autre part, le Bureau a également délivré des autorisations d'exploitation de la forêt, comme en 1929 pour le « compatriote Emilio Cataluña Vidal pour l'exploitation de la zone forestière de la tribu ». Cf. Interventions Militaires du Rif. Tribu des Ait Aammart. Bureau du Rathnayn. Résumé mensuel pour le mois de novembre 1929.

<sup>42</sup> Vingt prix ont été décernés, pour un montant total de 152 pesetas, collectés auprès des autorités locales et du personnel du Bureau. Parmi les prix, il y avait aussi des avantages « quant aux bénéfices en matière de travaux publics » pour les jema'th concernées. Pour Blanco, ce concours est un succès et surtout un moyen efficace de détourner l'attention des Rifains « des vieilles luttes et de les canaliser vers des voies nouvelles, larges, utiles et pacifiques ». Cf. Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau du Rathnayn. Feuilles mensuelles pour l'année 1930. Août. En octobre 1930, le premier concours agricole et industriel du Rif est organisé à Villa Sanjurjo. Cf. Rubio Alfaro; Lacalle Alfaro (1999: 304).

<sup>43</sup> Cf. les interventions militaires du Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Feuilles mensuelles pour l'année 1930. Septembre.

l'apparition de nouvelles tempêtes en novembre et décembre, qui retarderont, mais n'empêcheront pas, les semailles. Les plantations fruitières ont échoué, tandis que les difficultés économiques des agriculteurs les ont contraints à prolonger l'avance sur le prêt agricole de l'année précédente, tandis que le nouveau (16.020 pta.) était distribué, que la plupart d'entre eux allaient utiliser « pour contracter des hypothèques ou acheter du bétail qu'ils ont vendu lorsqu'ils ont dû le payer, en gardant les petits comme seul bénéfice de l'élevage ».<sup>44</sup>

## Le calendrier fiscal du Bureau de l'Intervention

Tout aussi importante que la pacification militaire de la tribu était la « pacification économique », véritable épreuve de vérité pour le travail quotidien du système d'intervention. Les collectes d'impôts sont un élément fondamental du système de contrôle à mettre en place, et Emilio Blanco s'y consacre dès son arrivée à Aith Aammart. Au cours des premiers mois de 1929, il consacre une grande partie de son temps (et de son énergie) aux aspects liés à la préparation des activités de collecte : il dessine des croquis des parcelles de propriété habous, remplit les fiches de déclaration du tertib et les nouvelles cartes d'identité.<sup>45</sup> Ces dernières constituaient une nouveauté pour l'administration d'Aith Aammart et dans l'ensemble du Protectorat, où la collecte de données démographiques de toutes sortes est formalisée, ainsi que les fiches d'identification de tous les hommes de plus de 14 ans et des femmes chefs de famille (photographies et empreintes digitales).<sup>46</sup> Mais ce sont surtout les mois d'août et de septembre qui occupent l'essentiel du temps du bureau, concernant l'imposition proprement dite : La collecte du tertib, les cartes d'identité, les patentes, les biens habous et le prêt agricole constitue l'essentiel de l'activité du Bureau. Pour contrôler les collectes, il fallait effectuer de nombreux déplacements, sans compter le temps qu'il fallait ensuite consacrer à recevoir les documents et à les compléter au Bureau.<sup>47</sup> En septembre 1930,

---

<sup>44</sup> Ibid. novembre. Décembre.

<sup>45</sup> Nécessaire pour transiter sur le territoire : « Ils [les Rifains] sont libres de transiter sur l'ensemble du territoire sans aucune restriction à la seule condition d'être munis de leur carte d'identité... ». Office central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois de juillet, août, septembre 1931. Et aussi nécessaire pour contrôler la tribu. Ainsi, lorsque Mestassa est incorporée à la juridiction des Interventions du Rif en 1930, elle subit un intense processus de régularisation administrative : « La tribu de Mestassa a été recensée, là où les cartes d'identité n'avaient pas encore été distribuées, bien qu'elles aient été payées et que les photographies aient été prises en 1930 (avant que la tribu n'entre sous la juridiction de cette Autorité Régionale). Les photos ont dû être refaites, gratuitement, par le service photographique de ce Bureau central ». Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes du Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois d'avril, mai et juin 1932.

<sup>46</sup> Données statistiques relatives à la zone de protectorat espagnol... (1931 : IV).

<sup>47</sup> À la fin de l'année 1930, Blanco écrit au lieutenant-colonel J. B. Sánchez pour lui expliquer certains des besoins du Bureau, notamment au sujet du manque de collaborateurs, qui oblige les officiers à se consacrer à la paperasserie, comme ce sera le cas lors de la délivrance des cartes d'identité. Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Rapport envoyé au lieutenant-colonel Juan Bautista Sánchez. 3 décembre 1930.

Blanco décrit le cadre fiscal difficile qu'il entendait mettre en place dans la tribu, qui n'y était cependant pas préparée, selon lui, entre autres raisons, à cause de l'absence de personnel spécialisé, et ne disposant, selon le langage cru du contrôleur, que « du personnel local inculte, maladroit, amoral et privé d'assistants compétents ». <sup>48</sup>

Si le régime fiscal était critiqué, ce qui semblait faire l'objet d'un accord tacite entre les contrôleurs dans le Rif, c'était de considérer l'« indigène » comme un bon contribuable. C'est du moins la thèse cynique que soutiendra le Contrôleur de Beni-Guemil-Mestassa et avec laquelle le Bureau Central de Villa Sanjurjo sera en total accord :

L'autochtone est généralement docile et bon payeur d'impôts. Si bien que si nous le comparons à de nombreux tenanciers de bistrots, revendeurs et autres compères colonisateurs qui pullulent sur ces terres, nous devons avouer avec regret que le natif est le meilleur élément du Protectorat [...]. ...] Bien sûr, dans tous les cas, il est prêt à tout pour payer, car il sait par expérience que s'il ne paie pas l'impôt en temps voulu, il le paiera avec une surtaxe et ira en prison, et pour des raisons aussi graves, il vide son silo, vend son bétail ou va travailler sur la route pour obtenir l'argent nécessaire. <sup>49</sup>



---

<sup>48</sup> Cf. Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles pour l'année 1930. Septembre.

<sup>49</sup> Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois de janvier, février et mars 1932.



# Anthropométrie et dactyloscopie

Número de { orden <i>1687</i> cellché <i>26</i> de <i>TETUAN</i>		<i>4 3 3 3 3 2 2 2</i> <i>17 10 11 13 17 5 13</i>	
IMPRESIONES DE LOS DEDOS DE LA MANO IZQUIERDA			IMPRESIONES DE LOS DEDOS DE LA MANO DERECHA
			

Source : Africa. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta) n° 42, juin 1928, p. 14.

## Les aspects d'une colonisation ratée

Parmi les innovations les plus complexes que les contrôleurs militaires ont dû introduire dans la tribu, afin d'améliorer son rendement productif, figure la colonisation des terres par des agriculteurs espagnols. À Ait Aammart, en octobre 1930, une tentative de location de terres entre Espagnols et locaux a eu lieu, après l'échec d'une précédente tentative d'achat de terres en novembre 1929 :

Cette année a été la première dans la tribu où il a été possible d'établir un bail entre colons espagnols et autochtones pour une durée maximale d'un an, ce qui, liant les deux parties par intérêt, permettra à deux familles espagnoles composées de 10 individus de s'installer dans la tribu avec l'accord préalable de la Centrale, comme agriculteurs, ce qui permettra une valorisation de quatre hectares aujourd'hui en jachère et un exemple hautement bénéfique pour la tribu et d'éclat pour le Bureau.

Il s'agit de deux cantiniers espagnols qui, face aux nouveaux déplacements forcés, ont été une fois de plus contraints de changer de lieu ou de profession pour éviter cela, et qui sont venus chercher soutien et conseil auprès de ce Bureau ; ils ont demandé des terres à cultiver, faute de quoi ils seraient obligés de passer à la zone française, s'ils ne trouvent pas de moyens de subsistance en zone espagnole [...].

[afin que le Bureau ne manque pas] cette occasion de tester la greffe dans une tribu aussi éloignée de deux familles paysannes espagnoles dans le besoin, germe possible d'un futur noyau hispanique, augmentant par son entrecroisement d'intérêts la base de la paix et la diffusion de nos méthodes de culture.<sup>50</sup>

C'est une tentative ratée de « greffe » humaine dans une région traditionnellement et éminemment tournée vers l'émigration - vers l'Algérie et le Protectorat français au Maroc - et dont le Contrôleur lui-même reconnaît l'insurmontable difficulté géographique et la rareté des ressources. En conséquence, en 1931, il n'y avait pas de périmètre de colonisation à charge des Interventions, avec seulement quelques terrains d'essai à Imzouren et Ait Qamra (Aith Waryaghar), gérés par le Service agronomique.<sup>51</sup>

---

<sup>50</sup> Cf. Interventions militaires dans le Rif. Tribu des Ait Aammart. Bureau du Rathnayn. Feuilles mensuelles pour l'année 1930. Octobre.

<sup>51</sup> Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois de juillet, août et septembre 1931. Selon Cordero Torres (1943, vol. 2 : 274-275), le Service Agronomique - créé et réglementé en 1929 comme Direction de Colonisation - était destiné à réaliser, avec la collaboration des Interventions, «l'établissement des périmètres de colonisation en cataloguant les terres Makhzen [...] ; son étude agronomique, en proposant ce qui était propice à son exploitation [...]», ainsi que le conseil et l'accès à des prix compétitifs aux outils nécessaires, et «l'engagement des procédures d'expropriation des terres colonisables dont les propriétaires ne l'auraient pas fait». L'action du Service Agronomique s'étend également aux présides espagnols et, bien qu'il intervienne sur des terres comme celle du Kart (près de Melilla), du Loukkos (Larache), et sur des exploitations agricoles comme celles d'Imzouren (à vingt kilomètres de Villa Sanjurjo, là où a été construit l'aéroport d'Herriz), de Melilla et de Larache, il est loin - du moins à Ait Aammart et dans le Rif - de montrer « le miracle réalisé dans notre Zone », que Cordero Torres (1943, vol. 2 : 271) affirme avoir été présenté comme Rapport sur le Protectorat au Congrès de Colonisation d'Alger de 1930. Manifestations organisées dans le cadre de la commémoration du « Centenaire de la France Africaine » (1830 - 1930), selon les termes du Commissaire général du Centenaire, Gustave Mercier. Cf. L'Illustration Économique et Financière (1930).



Selon Blanco, « le personnel européen, réduit aux cantiniers qui suivaient le détachement militaire, ne semble pas avoir avec les populations locales d'autres relations que celles purement commerciales ». <sup>52</sup>

C'est peut-être à cause de tout cela qu'Emilio Blanco résume son expérience de colonisation dans la tribu, en signalant que la possibilité d'installer des colons « n'est pas viable ». Et pour l'affirmer, il s'appuie sur la mauvaise qualité des terres disponibles, qui empêche la production totale de la tribu d'être suffisante pour la subsistance de ses habitants et qui, par conséquent, les oblige à émigrer temporairement en Algérie, et aussi parce que :

Sur le plan politique, il ne semble pas très opportun de réduire les quelques terres favorables qu'ils possèdent et avec lesquelles ils subviennent à leurs besoins, ce qui serait sans doute une cause de désarroi parmi eux. <sup>53</sup>

Le phénomène migratoire est observé avec intérêt par les Interventions, tant pour taxer « les envois périodiques de fonds [adressés] aux familles par ceux qui se sont absentés en Algérie », <sup>54</sup> que pour contrôler les mouvements des hommes à travers le territoire du Rif :

Au cours du trimestre, 12 856 passeports ont été délivrés [dans le Rif] pour l'Algérie et la zone française et 2 555 émigrants ont regagné leurs tribus. Au 30 juin, 13 135 personnes étaient absentes de la Région, soit environ un tiers des hommes de plus de 14 ans. Le plus gros contingent provenait des quatre tribus de la rive droite du Nekour et d'Aith Waryaghar, le plus petit de Ketama et de Senhaja [...]. Tous apportent [à leur retour dans la tribu] leurs petites économies qui les aideront à payer leurs impôts et à passer l'hiver. Cette émigration est une soupape indispensable à l'excédent de population de notre zone, pauvre tant que de nouvelles sources de richesse ne seront pas créées et où l'emploi dans les travaux publics, qui occupait tant de monde autrefois, se raréfie. <sup>55</sup>

## Le commerce : l'absence d'initiative civile

Comme dans le cas de la colonisation, le commerce n'a pas non plus pris son essor en tant que forme d'occupation économique à Ait Aammart. La critique de Blanco porte

---

<sup>52</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1931. Décembre

<sup>53</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1932. Décembre. « Biens de la tribu », 15 mai 1932.

<sup>54</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1931. Mars et avril.

<sup>55</sup> Le Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois d'avril, mai et juin 1932. Le texte est remarquable par sa critique dissimulée de la première année de la période républicaine, ainsi que par sa reconnaissance de la lourde charge fiscale imposée aux Rifains, le tout au milieu d'une grande misère qui, en 1931, comme dans les années suivantes, a ravagé la région. Cf. Aziza (1996-1997).

donc également sur l'absence de commerçants espagnols dans la région, susceptibles de la dynamiser, et il préconise de nouveaux stimulants pour le commerce local, entre autres:

une étude de l'organisation commerciale des tribus de l'intérieur [...] pour [ permettre l'expansion commerciale des produits espagnols, permettant] une concurrence avantageuse avec les Français et [la] transformation des conditions de vie [des habitants] [...] une association des commerçants de la tribu dans le but de leur fournir des moyens de transport rapides, qui, leur évitant quatre jours de marche, comme actuellement, leur permettraient un bénéfice confortable et rendraient même la marchandise moins chère.<sup>56</sup>

Blanco souhaite avant tout une action commerciale « en dehors des instances officielles », sous la direction des chambres de commerce, et développer les actions militaires naissantes :

L'armée a depuis longtemps rempli sa mission avec brio en assurant la sécurité nécessaire à toute entreprise pacifique. Les Interventions ont préparé et montré la voie à suivre, et rallié les colons dans l'attente de ce qui ne vient pas, c'est-à-dire cette initiative civile tant vantée, car penser que pendant que les contrôleurs et les Médecins vont sans cesse à la rencontre des populations locales, leur expliquant les avantages de la « civilisation » avec une ingéniosité et une persévérance à toute épreuve, le commerce continue à tourner le dos aux campagnes, à vendre des vins et des jarretières, à attendre que les autochtones de l'intérieur sortent de chez eux pour venir chercher ce dont ils ont besoin, à retarder le progrès de nos peuples et à perdre des marchés difficilement récupérables.<sup>57</sup>

Dans ce discours, le capitaine Blanco se plaint que l'industrie et le commerce n'utilisent pas correctement les interventions comme guides pour leurs entreprises, affirmant que « le commerce européen de l'intérieur, pour être rentable, doit devenir itinérant, mais avec un dynamisme plus grand que celui que la mule ou l'âne donnent au Rifain ».

Il a également ajouté que les interventions ne permettraient pas l'exploitation des populations locales et qu'à cette fin, il prévoirait, entre autres projets, que les chambres de commerce et les maisons de courtage rémunèrent un agent commercial pour chaque tribu, qui bénéficierait de l'appui et des données fournies par les interventions. Il propose également la création de :

Un stand itinérant monté sur des camionnettes et faisant régulièrement le tour des Souks exposerait sous les yeux des autochtones des outils de construction (portes, fenêtres, grilles,

---

<sup>56</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Février.

<sup>57</sup> Ibidem

tuiles) et des outils agricoles (charrues, jougs, pelles en bois, houes, harpons, tamis, fourches et semences), des meubles (lits, tables et coffres).<sup>58</sup>

Malgré tout ce battage théorique, Blanco n'arrivera à rien de concret. Les marchés locaux hebdomadaires - comme Rathnayn d'Ait Aammart, c'est-à-dire le souk du lundi, le deuxième jour de la semaine dans le calendrier musulman<sup>59</sup> - sont les véritables centres traditionnels du commerce tribal. C'est là que se manifestent les changements économiques et les innovations technologiques les plus évidents. Pour Ait Aammart, ces paramètres n'indiquent que de timides innovations. Il s'agit de la vente de produits de la zone française et de l'apparition de nouveaux produits, comme le riz qui, en juin 1930, est vendu pour la première fois dans de son enceinte.<sup>60</sup>

## Les soins de santé comme arme politique.

Cordero Torres (1943, vol. 2 : 167 - 168) a rappelé la phrase de Lyautey : « un médecin fait plus pour la « pacification » que deux régiments », pour soutenir qu'au Maroc espagnol, l'action sanitaire a également été développée comme « une arme politique d'une valeur considérable, utilisée comme propagande en faveur du pays protecteur et représenté par la figure du : <tebib>espagnol ». <sup>61</sup>

Les préoccupations du contrôleur ne sont pas seulement d'ordre économique ou politique. Le travail complexe de ce dernier porte aussi sur la santé, l'éducation et les innovations techniques, ce qui constitue en fait à cette époque la base de la prétendue « œuvre civilisatrice » (en fait la prétendue justification de l'établissement du Protectorat). Des contradictions apparaissaient dans les tâches des contrôleurs, mais elles impliquaient aussi un réel souci d'améliorer les conditions de vie de la tribu et de ses habitants. Dans le cas des Ait Aammart, la santé est une préoccupation constante des

---

<sup>58</sup> Ibid. Les industries n'existaient pas à Ait Aammart, et peu dans le Rif. Certaines, comme la fabrique de crin à Imzouren, sont obligées de fermer de façon saisonnière, surtout au moment des récoltes, par manque de main d'œuvre. L'Office central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. Politique. Résumé pour les mois d'avril, mai et juin 1932.

<sup>59</sup> « Les dahirs du 1er septembre 1926 et du 1er septembre 1931 donnent au Makhzen (le premier) et au président du conseil municipal (le second) le pouvoir de fixer le lieu, le jour et les heures des souks et d'en approuver les tarifications, après avoir consulté les autorités locales et les contrôleurs ». Cordero Torres (1943, vol. 2 : 292).

<sup>60</sup> En 1930, le souk est doté de nouvelles installations, notamment d'une enceinte pour le circonscrire. Les collectes prélevées au souk constituaient un véritable casse-tête pour le contrôleur. Il était courant que l'amin détourne certaines sommes à son profit, ce qui n'était souvent détecté qu'après sa destitution et son remplacement par un autre. Par ailleurs, si les marchandises venant d'autres tribus, comme Aith Waryaghar, entrent au souk, en plus des produits de la zone française, le commerce de céréales y est faible, celles-ci étant vendues directement dans les villages pour éviter de payer les taxes. Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Août.

<sup>61</sup> Sur ces racines anciennes signalées par José María Cordero, voir, entre autres, l'œuvre du « *tebib arroumi* », Ruiz Albéniz (1921).

agents du Protectorat. Les maladies cutanées, les maladies respiratoires, le paludisme, le manque de propreté des habitations - souvent partagées avec les animaux, comme le montre Blanco dans *La maison rifaine* - et même le rejet d'une médecine moderne en contradiction avec les remèdes traditionnels, surtout qu'elle est pratiquée par des hommes (non-musulmans), sont quelques-uns des obstacles complexes à surmonter.

### La vaccination chez les Ait Touzine



Source : Collection photographique des Archives centrales de Melilla

En revanche, au-delà des intentions, les moyens ne manquaient pas. Le bureau de Rathnayn entame l'année 1930 avec l'arrivée d'un nouveau médecin-lieutenant, Juan García Martínez, remplacé en mai par José Bonet. En février, le Bureau est peu équipé : une trousse de premiers soins et une autre pour de petites opérations chirurgicales. Avec ces maigres moyens, il est parfois possible de réaliser de petits exploits, comme lorsque Blanco rapporte que : "Pour la première fois, nous avons réussi à hospitaliser une jeune fille souffrant de brûlures en fournissant une chambre pour le père dans le local de la pharmacie "<sup>62</sup> Ces réponses favorables ont conduit le capitaine Blanco à considérer qu'il était important :

Établir dans chaque fraction un petit stock de matériel médical plus difficile à transporter, coton, gaze, pansements, eau oxygénée, pommades (kit pour la petite chirurgie). Ces postes

---

<sup>62</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Février.

médicaux, qui seront également des postes de ravitaillement, seront situés dans les écoles, et les fqih seront chargés de leur conservation et de leur gardiennage.

Par cette mesure, Blanco entendait mettre fin à l'encombrement engendré par le "kit de campagne si sensible au trot du cheval", soulignant son utilité indéniable pendant la saison du paludisme en donnant un accès facile aux injections dans les villages "tout en évitant la détérioration des doses de vaccins".

Après l'été 1930, le contrôleur entreprend les travaux du dispensaire de Rathnayn, le seul d'Ait Aammart.<sup>63</sup> Les campagnes de lutte contre les maladies cutanées (comme la gale) ou les maladies parasitaires et, surtout, la "campagne d'information contre le paludisme"<sup>64</sup>, sont les principaux combats des médecins de l'Intervention. L'assèchement des marais, la dépollution des cours d'eau et le dépistage des "foyers anophéliques" font partie du "programme d'assainissement que nous nous sommes tracés", écrivit Blanco en février 1930.

C'est peut-être grâce à cela qu'en septembre de la même année, il consignera dans son rapport, comme un témoignage d'espoir, l'appréciation d'un mokadem au médecin : "les gens ne plus venir demander la pommade [contre la gale]".

## L'enseignement : "une bande de tailleurs attitrés et de piètres maîtres d'école".

L'organisation de l'enseignement scolaire dans le Protectorat dans les années 1930 est très déficiente<sup>65</sup>. Le Bureau du contrôleur, qui ne dispose guère de moyens propres, le constate en mettant en évidence la médiocrité de l'enseignement existant. Ce constat est fait en mars 1930 lors de l'envoi à Villa Sanjurjo du recensement scolaire, préalablement transmis au Bureau par les différentes fqih des écoles coraniques, qui se trouvent être les "seuls" (maîtres d'école) de la tribu.

Les données du recensement scolaire étaient périodiquement communiquées par les bureaux des contrôleurs au Bureau central. Dans le recensement de juin, les données statistiques soulignent le grand analphabétisme et le manque de personnel enseignant et d'écoles, ainsi que les demandes de matériel (nattes, portes, fenêtres, etc.). Dans ce

---

<sup>63</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Février. Septembre.

<sup>64</sup> La lutte contre le paludisme a été réglementée par le Dahir du 26 décembre 1928. Cordero Torres (1943, vol. 2 : 178).

<sup>65</sup> Cf. González Jiménez (1950 : 251 et suiv.), pour l'enseignement au Maroc, y compris l'enseignement hébraïque et hispano-arabe. La scolarisation était pratiquement inexistante à cette époque au Maroc. L'historien marocain A. Laroui (1994 : 327) le dénonce catégoriquement : "Normalement, pas plus de deux pour cent des enfants maghrébins en âge d'être scolarisés allaient à l'école. C'était le cas en Algérie en 1890 et au Maroc en 1930".



document, le ressenti de Blanco est très négatif : une scolarisation très réduite, des enseignants sans qualification ni formation et très mal payés, puisque sur les trente-deux "soi-disant" enseignants, Blanco en a sauvé à peine une demi-douzaine. Il arguera que le souci de la jma'th, lorsqu'il s'agit d'embaucher les fqih, est qu'ils sachent coudre et elle ne se préoccupe pas : "des dispositions intellectuelles [des enseignants]. Si bien que le tout nouveau corps enseignant de cette tribu n'est qu'une entreprise de tailleurs ordinaires et de mauvais enseignants qui n'ont rien ni personne à qui enseigner "<sup>66</sup>.

L'esprit d'initiative du Bureau l'a conduit à mettre en place des cours d'espagnol tant pour les Mekhaznias (qui ont débuté en février et qui étaient animés par l'interprète<sup>67</sup>) que pour les écoliers, qui ont commencé à fréquenter une école de fortune au sein même du Bureau d'intervention, animée par le lieutenant-médecin. Douze élèves ont suivi deux sessions d'environ deux heures par semaine. L'objectif de ces cours était d'éveiller la curiosité des élèves, grâce à un programme "varié" comprenant l'enseignement de "la langue espagnole (écriture, lecture, expression orale)" et d'autres connaissances pratiques ; arithmétiques et géographiques. Le "recrutement" des élèves se faisait par l'intermédiaire du cadi de la tribu, qui ramenait même ses cinq fils comme premiers élèves.

Cordero Torres (1943, vol. 2 : 213-214) rapporte l'approbation du Statut de l'enseignement primaire dans le Protectorat, par le Dahir du 15 novembre 1930, qui décrit les écoliers et les écoles d'une manière aussi simpliste que percutante :

"Il classe les écoliers par âge, en enfants en bas âge, jeunes et adultes ; par ethnie, en Espagnols, Amazighs, Arabes, Hébreux et étrangers ; par leurs connaissances, en analphabètes, semi-alphabétisés et scolarisés ; par leur état mental, en anormaux, arriérés, normaux et surdoués ; par leur situation familiale, en riches et pauvres (art. 1<sup>o</sup>...) [...]. 1<sup>o</sup>.) [...] Les écoles peuvent être selon leurs promoteurs : officielles, de mécénats et privées ; selon les ethnies : d'éducation espagnole et d'éducation locale, subdivisées en hispano-arabes, hispano-amazighe et hispano-israélites ; [...] (art. 43)".

## Les travaux dans la campagne rifaine.

L'isolement du contrôleur est partiellement rompu par les déplacements qu'il effectue et par les visites régulières qu'il reçoit, dont certaines ont un caractère officiel marqué,

---

<sup>66</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau du Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Juin.

<sup>67</sup> La classe n'a pas fonctionné de manière régulière. Elle est devenue un cours d'espagnol du soir, "dans lequel, en utilisant la méthode graphique avec des affiches appropriées, on leur apprenait, en plus des chiffres et des lettres, à nommer les objets ordinaires, les choses et les animaux". Ibid. Avril.

comme l'inspection effectuée par le lieutenant-colonel Peñamaría, nouveau chef des interventions du Rif<sup>68</sup>. Le 17 novembre 1929, Blanco raconte qu'il est allé à sa rencontre:

Jusqu'à la frontière de la tribu, accompagné du caïd jusqu'aux environs de Tizzi Ifri. Arrivé au bureau, et après avoir inspecté les Mekhaznia, la présentation des autorités et des comités de villages venus l'attendre, et le cadi fit une allocution lui souhaitant la bienvenue et lui demandant d'être l'interprète de leurs aspirations auprès du Makhzen. Le lieutenant-colonel leur répondit en les remerciant de leur accueil et en les exhortant à poursuivre dans la voie de la paix et du travail. Il passe ensuite en revue les forces de la Mehalla et leurs quartiers, salué par le lieutenant du génie [Coll] qui commande la compagnie stationnée ici<sup>69</sup>.

En février 1930, Blanco reçoit la visite du nouveau général de la circonscription. En mai, l'inspection des tribus fut revue par le colonel en chef des Interventions ; en août, deux commissions de l'état-major général arrivèrent. Dans la première se trouvaient le lieutenant-colonel José Martín Prast et le major José Díaz de Villegas<sup>70</sup>, dans la seconde, le major d'artillerie stagiaire Manuel Ortíz de Landazuri et le capitaine d'infanterie stagiaire Alfonso Romero de Arcos.

En octobre, des officiers français se rendront au Bureau, accompagnant le géologue Fallot<sup>71</sup>; également lieutenant du Génie et l'ingénieur forestier de la zone orientale, pour étudier les besoins en bois de la tribu.

Ce même mois, le botaniste Pío Font Quer, auteur de nombreuses publications spécialisées, a visité la tribu pendant deux jours. Il aidera Blanco à mettre sur pied une exposition permanente des produits de la tribu, en commençant par une première classification qu'il qualifiera de " minéro-forestière " :

[Ait Aammart reçut la visite du naturaliste espagnol Pío Font, pharmacien militaire [...] [pour commencer] l'étude forestière, la classification des arbres, qui, avec les minéraux et autres matériaux, sont conservés au Bureau comme un petit musée incomplet, produit de la bonne volonté et du travail<sup>72</sup>.

---

<sup>68</sup> Le lieutenant-colonel de l'état-major général Peñamaría, qui sera remplacé en 1930 (Ortega 1930 : 340) par le lieutenant-colonel d'infanterie Saturnino González Badía. Le chef de la Circonscription du Rif (Ortega 1930 : 1063 ; 1105) est le général de brigade Sebastián Pozas Perea.

<sup>69</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1929.

<sup>70</sup> Ces deux auteurs africanistes de renom ont publié une partie de leurs travaux dans la revue *África*. Cf. Martín Prats (1931-1932), et Díaz de Villegas y Bustamante (1928) (1929 (1930 (1931)). Ce dernier, qui a également publié des articles dans des revues de Melilla (1929), est l'auteur d'une bibliographie marocaine, publiée à Tolède en 1930.

<sup>71</sup> P. Fallot a publié plusieurs ouvrages géologiques (1931), (1936-1939), (1937), sur la région rifaine.

<sup>72</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Octobre. Par décret royal de la Présidence du Conseil des ministres (publié le 25 mars 1927), l'Office des recherches scientifiques du Maroc et des colonies est créé auprès de la Direction générale du Maroc et des colonies. Il est chargé, entre autres, de "réaliser les travaux préparatoires à l'organisation d'un musée ethnographique colonial à Madrid". Cf. *Inspección de Intervención y Fuerzas jafifianas* (1928 : 276). P. Font Quer a publié plusieurs travaux sur la botanique marocaine dans des revues spécialisées (1928) et dans la revue *Africa* (1929).



Dans ses rapports, Blanco s'inquiète également des difficultés d'exécution des travaux prévus et des problèmes permanents avec la frontière française. Ainsi, sur le premier aspect, avec l'échec de la construction de la route d'Arbaa Taourirt, malgré le recrutement de locaux et la présence d'un bureau d'études dans la tribu<sup>73</sup>. Et, sur le second aspect, avec l'épineuse question de la frontière, où des commissions travaillaient à la délimitation des deux Zones, et où Blanco inspectait les postes frontières espagnols, essayant de maintenir les autochtones à l'écart, artificiellement séparés par la frontière incertaine des deux Protectorats, sans que cela ne représente un obstacle pour maintenir des relations assez suivies - par correspondance et par des " visites " - avec les fonctionnaires français de Marnissa et Gueznaya.

# ALDAZABAL Y VILLAR

INGENIEROS CONSTRUCTORES      SOCIEDAD ANONIMA

ESPECIALIDAD EN HORMIGON ARMADO

CONCESIONARIOS EXCLUSIVOS DEL PISO RAPIDO EN AFRICA


**OFICINAS:**

CEUTA    Apartado 88

LARACHE    Apartado 20

TANGER    Apartado 71

TETUAN    Apartado 2



**TELEGRAMAS:**

TETUAN

LARACHE    /    «ALDAZABAL»

CEUTA

TANGER

FORTIFICACIONES · CARRETERAS · PUENTES · FERROCARRILES Y TODA CLASE DE OBRAS

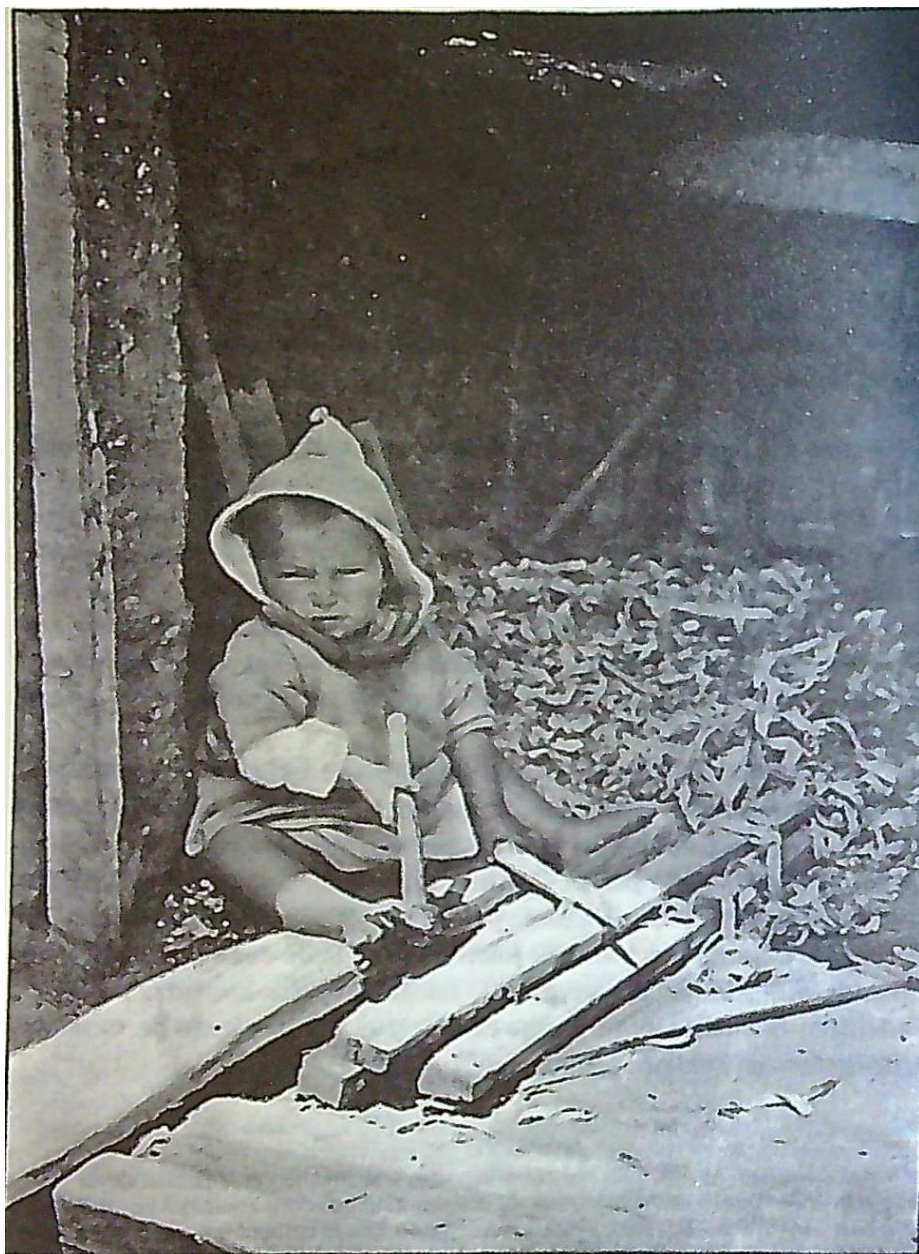
Source : Afrique. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 42, juin 1928.

Si l'arrêté royal du 21 mai 1928 approuve le premier plan de travaux publics de la zone, dans certaines tribus, comme celle d'Ait Aammart, il n'a pas eu un grand impact. Ici, les travaux publics sont réalisés par le Bureau du Contrôleur, par la tribu elle-même et par la Mehalla. En juin 1930, le Bureau avait réalisé : trois embranchements routiers, un bornage de la tribu, le marquage de quatre villages, une maison de mokadem, deux pépinières d'eucalyptus, deux fours à tuiles et à briques, un four à chaux et le marquage de 22 kilomètres de routes principales.<sup>74</sup>

<sup>73</sup> En novembre 1929, "les travaux de construction de la piste vers Arbaa Taourirt ont commencé avec des ouvriers de la tribu ; l'élargissement de la piste existante vers Tizzi-Ifri est en cours. Ces travaux sont dirigés par la compagnie des sapeurs campée dans cette position". Interventions militaires dans le Rif. Tribu des Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Récapitulatif mensuel pour le mois de novembre 1929.

<sup>74</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Juin.

Le <charpentier de Chaouen> Photographie de Bartolomé Ros.



Source : Africa. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta) n° 42, juin 1928.

En septembre, les travaux du dispensaire médical se sont poursuivis, tandis que ceux du pavillon du contrôleur et de celui de son adjoint ont commencé. L'ouverture de la piste de Tizzi Ifri se poursuit également. En octobre, Blanco planifia la construction d'une petite salle de réunion pour la jema'th tribale. La jema'th de kheziet (fraction d'Oulad Said Ikhlef) a achevé la route la reliant au Bureau qui traverse cinq autres jema'th de la

même fraction. Par ailleurs, le génie militaire a poursuivi les travaux du campement alors que les travaux de la nouvelle résidence du chef du sous-secteur étaient en voie d'achèvement.

Malgré ces efforts, à la fin de l'année, de fortes pluies font s'écrouler plusieurs bâtiments temporairement construits en adobe. Blanco écrit au lieutenant-colonel Juan Bautista Sánchez à ce sujet :

Si je n'avais pas pris l'initiative de me construire tous les locaux dont j'avais besoin, j'aurais aujourd'hui un bureau comme tout le monde et je n'aurais pas l'amertume de voir la moitié de mon travail depuis près de trois ans à terre. Qu'à cela ne tienne, j'ai déjà prévu de nouveaux locaux et mis la main à la pâte, avec des matériaux ramenés du souk, et si Dieu le veut et si mes chefs ne s'y opposent pas, je remettrai ça en état, tôt ou tard. Mais mon devoir est de vous le communiquer et de vous demander de l'aide. Combien ? Autant que vous pouvez me donner. Une estimation approximative - 6 askaris de la Mehalla comme ouvriers - 6 000 pesetas en argent ou 10 000 briques, 6 tonnes de ciment, 12 mètres de chaux et 230 tôles, 104 mètres carrés de roseaux et 300 sacs de plâtre, plus une prime pour les ouvriers. Je mets la tôle au lieu des tuiles, parce qu'avec ce peu d'argent pour les travaux projetés, il n'est pas possible de penser aux tuiles et à une charpente en bois correspondante, bien que cela soit préférable pour ce climat et à ce caractère plus définitif, mais cela nous obligerait même à varier les types de murs projetés. En tout état de cause, et pour un site aussi isolé, il s'agit d'un devis très avantageux, qu'aucun entrepreneur ne peut accepter.<sup>75</sup>

Dans la même lettre que Blanco s'adresse à son "cher ami", le lieutenant-colonel J. B. Sánchez, il évoque la possibilité de faire installer la lumière électrique, qu'il considère comme fondamentale pour le développement de la colonisation, ainsi que pour éviter "l'exode rural" et le malaise général dans la tribu, sans parler du fait que le contrôleur s'occupe des affaires du Bureau jour et nuit, comme c'est le cas pour le fonctionnement du dispensaire médical. C'est en ces termes que Blanco exprime avec véhémence sa proposition, soulignant, comme il le fera en d'autres occasions, le bon traitement accordé aux tribus de la côte au détriment de celles de l'intérieur :

Éclairage : Une occasion unique pour Ait Ammaart d'avoir l'électricité, un pétrin mécanique et peut-être un approvisionnement en eau, sans formalités administratives, sans avances, etc. Seulement avec notre rémunération et celle de la Mehalla, présente ici pour cette raison. L'intendance fournit le moteur. Nos cotisations contribuent à l'amortir, pour ensuite pouvoir s'éclairer gratuitement. Si l'intendance s'en va, nous nous arrangeons pour garder le moteur. Jusqu'à présent, l'avis défavorable du Bureau central a coupé court à l'initiative, car il semble que pendant que nous plongeons dans le noir ici, nos revenus servent à éclairer le Bureau central [...] La hiérarchie doit voir les choses ainsi, quand elle nous a envoyé le 26 mai dernier pour étude et réponse une proposition de Delco-Luz pour équiper les bureaux et les Mehallas

---

<sup>75</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Rapport envoyé par E. Blanco au lieutenant-colonel J. B. Sánchez, 3 décembre 1930.

en éclairage électrique et quand elle approuve et autorise les différents appels d'offres annoncés dans le Journal Officiel pour équiper les bureaux du Ghomara. Je n'en connais aucun dans le Rif qui en soit pourvu, ce qui marque un retard inexplicable [...] A moins que la colonisation ne se limite à la zone côtière, la plus facile. Et ce bureau est à la frontière et c'est par la façade qu'on juge bien parfois.<sup>76</sup>

## Le contrôle des autorités " locales ".

Le contrôle des autorités était l'un des principaux piliers de la "mission interventionniste" dans le Rif, qui devait superviser et guider les autorités locales, tout en protégeant les populations et en les mettant à l'abri d'éventuels abus. La gestion "très intense" des Interventions n'a pas été définie de manière adéquate, car dans les campagnes "rien n'échappe, et rien ne se fait sans elles", et par conséquent elles devaient ajuster leurs actions à la situation politique du lieu et du moment.<sup>77</sup>

Les tournées d'Emilio Blanco de Izaga en 1929, première année de son séjour à Ait Aammart, dans ses différentes fractions et villages, en interrogeant ses autorités, lui ont permis d'apprécier qu'"il n'a pas de nouvelles d'activités suspectes d'éléments hostiles au Makhzen ou de la propagande religieuse", et qu'il n'y a pas eu non plus de collecte d'armes, ni d'informations sur leur contrebande, bien qu'il y ait eu quelques arrestations et détentions pour des disputes, des vols mineurs, des coupes incontrôlées de bois de chauffage, etc.<sup>78</sup>

Mais là où la lutte avec les autorités tribales pour le contrôle de la tribu devient la plus visible en 1929, c'est, entre autres, à l'occasion des événements religieux. Selon l'officier espagnol, les "autorités locales" utilisaient la situation frontalière de la tribu pour le mettre dans l'embarras. Pour y arriver, elles ont utilisé, entre autres, des questions telles que les moussems annuels, désormais compliqués à réaliser parce qu'il fallait traverser la frontière incertaine entre les deux zones de protectorat :

La vie sociale de la tribu a également connu des événements qui sortent de l'ordinaire, comme la visite du nouveau chef des interventions, le lieutenant-colonel de l'état-major général M. Peñamaría, et celle de deux officiers français, ainsi que les moussems traditionnels effectués au sanctuaire de Sidi Ali Ben Dao, chez les Marnissa, dont l'ascendant sur ces tribus est grand et

---

<sup>76</sup> Ibid. En 1930, *l'Anuario* de M. L. Ortega (1930 : 1102-1104) souligne la présence, pendant six mois, à Villa Sanjurjo, de la centrale "Eléctricas del Rif", propriété de Rafael Álvarez Claro, qui fournissait du courant de 220 volts à la ville, dans un rayon de cinq kilomètres autour de la centrale, et étendait ses lignes électriques jusqu'aux villages de la plaine du Nekor. En 1932, certains villages rifains de l'intérieur, comme Maalemin et Marraha, ont inauguré l'éclairage électrique. Les fêtes du Ramadan de cette année-là voient l'éclairage de certaines mosquées, comme celle de Sidi Botmin à Targuist. Office central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section. La politique. Résumé pour les mois de janvier, février et mars 1932.

<sup>77</sup> Données statistiques relatives à la zone du protectorat espagnol ... (1931 : III, V)

<sup>78</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1929.



qu'elles considèrent comme l'auteur de leurs fortunes et de leurs malheurs, alors qu'ils ne sont rien d'autre que des ignorants...<sup>79</sup>.

La situation conduira le contrôleur à empêcher la célébration de ce pèlerinage. Il le détaillera dans son rapport sur le fonctionnement des autorités :

A l'occasion du pèlerinage traditionnel au sanctuaire de Sidi Ali Ben Dao, chez les Marnissa, cette année comme les années précédentes, ils avaient préparé une expédition d'environ 300 personnes de la tribu qui se sont mises en route, mais je ai frustré leur entreprise en avertissant le Caïd et le Khalifa de me retrouver et [j'ai donné] l'ordre aux postes de garde de ne laisser passer personne qui n'avait pas d'autorisation. [...] Ainsi, la moitié des pèlerins ont dû rebrousser chemin, de sorte que cet acte de conformité et même de dépendance à l'égard de la zone française a tourné court, puisque seuls les pèlerins d'Oulad Hassain et Oulad Aboud ont réussi à passer.<sup>80</sup>

Blanco s'empressera de s'excuser (subtilement) auprès du caïd et du khalifa en leur disant qu'il aimerait bien qu'ils s'y rendent à l'occasion de sa prochaine visite dans la région, et qu'ils reviennent avec lui :

Au moins, sans blesser leurs sentiments religieux, nous avons évité cette manifestation mièvre que l'habileté française ne manquerait pas d'exploiter ou qui la rendrait arrogante et la conforterait dans ses visées ambitieuses.<sup>81</sup>

Au cours de l'année 1930, sa deuxième année à Ait Aammart, le capitaine Emilio Blanco de Izaga se montre très critique à l'égard de l'action des autorités sous son contrôle, tant exécutives qu'administratives et judiciaires. Il le fait dans les rapports périodiques qu'il envoie au Bureau Central de Villa Sanjurjo et qui sont rassemblés sous la rubrique "Fonctionnement des autorités". Sa première note sur cet aspect date de février 1930 :

Les actions des autorités locales ont continué à provoquer les pires incidents liés à l'arbitraire, à l'égoïsme, à la cupidité et à la duplicité, les qualités les plus saillantes, et qui donnent lieu à un franc pessimisme quant à leur transformation non pas rapide, mais lente.

Parmi les différentes autorités, les instances exécutives (politiques) sont définies par Blanco comme "les plus problématiques", concentrant sur la figure du caïd la plupart des critiques, ainsi que celles du khalifa et du controversé cheikh de la fraction de Jaouna.

---

<sup>79</sup> Ibid.

<sup>80</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1929.

<sup>81</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1929.

## Les autorités publiques locales

### *Le caïd*

Ce poste, qui existait déjà dans l'administration chérifienne avant l'établissement du Protectorat, est défini par González Jiménez (1950 : 404) comme une autorité khalifienne qui " est suprême dans la tribu de sa juridiction de la même manière que Son Altesse le Khalifa l'est dans toute la Zone ", bien qu'il soit soumis à la supervision du contrôleur. Le caïd d'Ait Aammart, Mohand Ben Taieb Bel Haj Sellam, est pour Blanco un exemple typique "de ce que fût l'autorité locale, plongée dans la recherche du profit immédiat et soucieuse de la seule et bonne gestion de ses biens". Le personnage était physiquement imposant :

Au crépuscule de sa vie, une résurgence de sa religiosité qui, contre toute attente, le conduira à traîner ses vieux os sur les chemins de La Mecque, après avoir offert son propre cheval au Cherif Nassiri de Beni Boufrah qui a récemment visité la tribu.<sup>82</sup>

Le caïd, qui, à la surprise de Blanco, est allé jusqu'à proposer son propre fils comme mekhazni du Bureau et qui a également revendiqué l'octroi d'avantages personnels de la part de la tribu ("dhwizas") pour construire un sanctuaire dans les environs du souk de Rathnayn, était cependant, aux yeux de l'officier espagnol, au moins un homme apprécié:

Comme un caïd l'est de ses contribuables [...car au moins] ses ruses étaient sans commune mesure avec celles du caïd Hamido de Marnissa, maintenu à son poste par des Autorités qui se disent européennes, après avoir [commis] un meurtre et [tous] les autres outrages qu'il peut imaginer, comme au temps du Maroc d'antan.<sup>83</sup>

### *Le Khalifa*

A cette époque, le terme revêt un sens très général au Maroc, qui sert à désigner de façon générique l'équivalent d'un sous-chef ou d'un assistant (González Jiménez 1950 : 407). Dans ce cas, il s'agit de l'assistant théorique, et éventuellement du remplaçant, du caïd. Il fait donc également partie de l'organigramme des autorités khalifiennes auxquelles il fallait faire appel pour structurer la société du Protectorat dans les zones rurales. Ces autorités ont été très critiquées par le contrôleur pour leur manque de compétence "makhzénienne" et par conséquent peu ou pas disposées à collaborer avec lui. Il n'est donc pas surprenant que Blanco critique ouvertement le système en vigueur : "Le

---

<sup>82</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches de synthèse pour l'année 1930. Novembre. Décembre.

<sup>83</sup> Ibidem

principal préjudice que l'on peut constater est qu'il a nécessité de [la] personnalité de beaucoup qui, sans notre soutien, ne se seraient pas élevés du bas niveau de leurs subordonnés". "C'est le cas du khalifa Abdesselam Ben Mohamed Stitou, au sujet duquel Blanco de Izaga écrit en juin 1930 :

Ceux qui suscitent le plus de plaintes et de réclamations sont le Khalifa et [le] Cheikh de Jaouna, pour leur commandement arbitraire, despotique et abusif, fondé sur la contrainte, la complaisance, le profit et le privilège, sans la circonstance atténuante d'un autre prestige que celui de la fortune aventureuse et du caractère guerrier dont Abdelkrim se servait hier, plus tard les Français et aujourd'hui nous autres [...]. Ces individus sortis de nulle part, à l'histoire obscure et à l'ascension tortueuse, sont assez éveillés pour se blottir contre le soleil qui réchauffe le mieux.<sup>84</sup>

Cela semble sans doute être le signe d'une ambiguïté calculée qui a conduit le caïd, le khalifa et le cheikh de Jaouna à toutes sortes de confrontations et de compromis, dans le dos du Bureau et de son chef. Dans ce sens, Blanco a avoué que le rôle du Bureau était réduit à celui d'une force unificatrice et d'un équilibre entre les pouvoirs. Pour informer sur la personnalité du Khalifa, Blanco raconte que ce dernier a trouvé de bonnes sources de revenus non seulement dans les campagnes de désarmement organisées pour son propre compte, mais aussi en obtenant de l'argent du Bureau :

Chaque femme qui a échappé à son mari et s'est réfugiée dans sa maison, outre le travail et la distraction dont elle a besoin, un cadeau de quatre à cinq cônes de sucre de la part du mari trompé sans nécessaires pour qu'il emmène la brebis égarée.<sup>85</sup>

Néanmoins, Blanco trouvera parmi ces autorités locales des éléments qu'il tentera d'exploiter, comme la différence générationnelle manifeste entre le caïd et le khalifa, tablant sur ce dernier, qui pourrait devenir un modèle d'administration future du Protectorat espagnol. Par opposition, donc, au "vieux caïd" rustre et décrié :

Le Khalifa [qui] peut représenter la transition, par son aspect extérieur et sa facilité d'adaptation, il fume, aime bien s'habiller, porte un foulard, des gants, est ambitieux, impétueux et dur, mais il sait commander et quand le Bureau s'intéresse à une affaire, il faut qu'il aille le voir [...]. [...] Il est regrettable que notre contact ne leur apporte pas encore des conditions plus enracinées et de bonnes habitudes, mais plutôt une oisiveté morbide et misérable, qui les empêche de s'occuper de leurs maisons, de les améliorer, d'en élargir les accès, de mettre à l'écart les bêtes ou tout autre signe de contact avec les gens « civilisés ». Entre la génération née

---

<sup>84</sup> Ibid. juin.

<sup>85</sup> Ibid. février. Dans la fiche mensuelle de synthèse de mars 1930, Blanco exprime une critique acerbe du système colonial espagnol, qui se révèle inefficace dans des domaines tels que la contrebande d'armes ou contre l'arrogance manifeste de certains caïds, qu'il dit avoir été formés à l'ombre des Bureaux d'intervention. Il se plaint également des difficultés à réaliser une paix effective en raison de l'ingérence des autorités tribales dans les opérations du désarmement et critique même les faux espoirs donnés par les travaux non réalisés (comme la piste négligée d'Arbaa Taourirt) et la famine qui guette le peuple rifain en raison des mauvaises récoltes et de l'invasion des sauterelles, en plus de l'augmentation des impôts, des abus des responsables, du fractionnement des permis, etc. Ibid. Mars.



à la guerre, éduquée à la guerre, endurcie à la guerre, difficilement transformable, aujourd'hui aux commandes, et celle que nous visons, un fossé doit être creusé dans notre action si nous voulons atteindre le but que nous visons.<sup>86</sup>

En tout état de cause, les deux autorités servaient leurs propres intérêts, tandis que la tribu vivait dans une situation de grande précarité "de gestion", reconnue par Blanco dans plusieurs cas. Citons par exemple celui du mokadem, qui est forcé de payer une dette et qui, en réaction, réprimande le plaignant d'une voix hautaine en lui assenant : "Tu me le payera, car le Makhzen est comme les figues, [qui] se renouvellent tous les ans".<sup>87</sup>

### *Le Cheikh de Jaouna*

Amar Ben Mohamed Dahman, occupait le poste de cheikh de Jaouna, c'est-à-dire l'équivalent du caïd dans sa fraction, par délégation de ce dernier, et était donc à la tête de sa jema'th. Il est décrit par le capitaine Blanco dans son meilleur langage colonial, imprégné d'allégories bibliques et de sarcasmes très prononcés :

Il occupe la même place dans les réunions des Autorités que le Judas du repas du Christ avec ses apôtres, et il faut un réel effort pour le faire remonter à la surface des derniers lieux où il tente de s'immerger, sous le poids de ses trois *arbaias*,<sup>88</sup> des meurtres et des vols qu'il a commis. Dans l'enceinte de sa maison, il assure que ses proches montent la garde.<sup>89</sup>

Il est donc perçu par Blanco comme une véritable entrave et un mauvais exemple pour le travail efficace du Bureau, puisque sa fraction - Jaouna - est décrite par le contrôleur comme "la plus rebelle et mécontente du Makhzen".<sup>90</sup> Et c'est aussi celle qui donnera à Emilio Blanco l'une des plus grandes déceptions de son séjour à Ait Aammart, lorsqu'un

---

<sup>86</sup> Le caïd est vu par Blanco comme un individu "fidèle aux traditions féodales les plus absurdes". Tout le contraire de la représentation qu'il donne du Khalifa : "Plus jeune et plus raffiné que le caïd [...] il a demandé au Bureau un réchaud pour l'hiver, et le caïd en veut déjà un autre [...] à quoi cela lui servira-t-il, au cas où il saurait s'en servir, sinon qu'il lui suffit de la chaleur de ses cheveux gris et de sa peau bronzée, dont la nature l'a charitablement et désintéressément recouvert". Ibidem Octobre.

<sup>87</sup> L'utilisation par le Bureau de ce que l'on appelle des "confidents" n'a pas non plus contribué à créer un système généralisé de confiance sociale, outre le fait que ces personnes ont été discréditées par le Bureau lui-même. C'est le cas du confident du caïd Hamido de Marnissa et "ex-confident à la solde de Melilla et véritable commis de ce Bureau dont il s'éloigne actuellement par manque de bénéfice... son métier est le commérage ; il n'a probablement jamais dit de vérité de sa vie, ni aux Français, ni à Melilla, ni à ce Bureau...". C'est le vrai musulman qui hait le chrétien et en tire profit...". Blanco le décrira finalement de manière très littéraire comme une "sorte d'espion toujours déterminé...". Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches récapitulatives mensuelles pour l'année 1930. Janvier.

<sup>88</sup> Fusil à quatre coups.

<sup>89</sup> Ibid. mars.

<sup>90</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1931. Décembre. Blanco impute les problèmes de Jaouna à son éloignement du Bureau, ce qui justifierait le fait que les punitions proposées par le Bureau restent sans suite. Pour remédier à cette situation, Blanco propose de placer dans la fraction un poste fixe de mekhaznia équipé d'un téléphone, à l'instar des postes frontières.

caporal de la mekhaznia y sera tué.<sup>91</sup> Cet événement, survenu le 27 décembre 1931 lors d'une rixe dans le village d'Aachba, a fait réagir Blanco avec une grande nervosité, si l'on en juge par le ton de ses rapports. Il y décrit la mort d'un "modeste auxiliaire du Makhzen", l'attribuant à l'action d'intérêts privés et de vieilles rancunes, qui s'étaient abattues sur le caporal de manière fulgurante :

et sans lui laisser le temps de pousser un seul cri, de sorte que rien ne s'opposerait, à mon avis, à ce que l'action de la moindre cause, agissant comme un puissant appât, s'empare soudain de la masse explosive, à la moindre occasion favorable, et renverse l'organisation actuelle, dans laquelle l'autorité et la peur subissent sans doute un recul constant et répété, sans que d'autres substituts, notamment l'émergence et l'imbrication d'intérêts communs, n'apparaissent nulle part comme un moyen efficace et réel d'éviter l'éventuelle détonation.<sup>92</sup>

---

<sup>91</sup> "Les mekhaznias du Caïd et les Interventions sont la force coercitive disponible pour faire appliquer les ordres et instructions donnés par le Caïd, dans chaque tribu, avec l'approbation du contrôleur, les mehallas étant utilisées pour garantir les missions des mekhaznias et pour réprimer les soulèvements ou les rébellions et pour entreprendre d'autres opérations plus importantes". González Jiménez (1950: 220).

<sup>92</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour novembre 1931. Décembre.

PRESUPUESTO DE ESPAÑA		CRÉDITOS LÍQUIDOS				
		Gastos generales en Marruecos desde el ejercicio 1920-21				
		Ejercicio económico de	Presidencia	Guerra	Marina	Gobernación
						Fomento
						TOTAL
1920-21	.....	16.648.460	185.214.117	5.908.814	2.375.275	3.595.619
1921-22	.....	22.953.784	605.046.887	6.908.977	2.723.903	3.594.327
1922-23	.....	54.895.745	407.340.015	9.908.766	2.851.034	5.895.912
1923-24	.....	70.446.277	339.312.826	3.896.426	2.846.253	6.224.253
Trimestre 1924	.....	31.557.209	126.355.059	2.115.259	722.457	2.295.142
1924-25	.....	49.853.572	481.478.558	7.053.539	2.907.559	4.269.157
1925-26 (1)	.....	31.010.317	238.441.963	4.030.154	2.83.461	4.233.231
2º semestre 1926	.....	43.235.611	211.899.254	1.889.857	1.863.773	4.436
1927	.....	57.186.395	341.195.890	2.756.448	3.523.753	23.535
1928	.....	53.805.959	238.793.747	8.360.055	3.434.353	23.273
1929 (1)	.....	42.835.447	211.718.073	1.967.525	3.354.222	27.338
1930 (1)	.....	42.924.638	204.000.630	1.974.035	3.354.322	27.538
1931 (1)	.....	39.381.000	174.000.000	1.802.000	3.535.330	27.538

El total de gastos ascendió en el período aludido (la la (anexa) a

En 1931 se han presupuestado .....  
 la diferencia de gastos se alaya por tanto .....  
 El presupuesto de 1931 representa una disminución de .....  
 1929 y de 32.822.000 pesetas respecto a 1930  
 (1) Cantidad presupuestada por la Comandancia de Milicias Penales

Source : Données statistiques relatives à la zone de protectorat espagnol... (1931 : XLI).

Cette vision pessimiste, voire alarmiste, de Blanco, qui critique une fois de plus les réformes administratives de la Seconde République espagnole, y compris l'unification des services d'intervention civile et militaire, rejetée par de nombreux contrôleurs militaires en poste dans le Rif, sera largement rapportée par le Bureau central dans son résumé de fin 1931, comme l'événement le plus important du trimestre, bien que le contrôleur régional ne partage pas du tout le point de vue sombre de Blanco.

Au bas de l'échelle de la structure de gouvernance tribale, sous les cheikhs, se trouvaient les mokadem, des éléments de l'administration locale qui étaient également très mal vus par Blanco :

Limités à <savoir comment> [souligné dans l'original] dans leur rôle de dernier échelon [...] ils sont occupés à empocher ce qu'ils peuvent [...] qu'ils sont la plupart du temps obligés de restituer.... [comme cela s'est produit avec] le remplissage des feuilles déclaratives du tertib, qu'ils ont facturé aux Jema'th et qu'ils sont contraints de restituer.<sup>93</sup>

## Les autorités judiciaires

Si les autorités exécutives (politiques) sont définies par le capitaine Blanco comme les plus problématiques, les autorités judiciaires sont jugées comme "les plus pittoresques de la tribu et certainement les plus inadaptées...".<sup>94</sup> Les relations difficiles de Blanco avec les autorités tribales - qui, dans bien des cas, ont dû être une grande frustration pour le contrôleur - l'ont amené à faire des déclarations brutales et pessimistes : "Nous sommes donc revenus au début de notre ère, car au fond et sous son attitude pondérée, le vrai Amazigh est toujours refrogné, grossier, égoïste et bordélique, qui n'ouvre sa bourse que lorsqu'on l'y contraint."<sup>95</sup>

De leur côté, les autorités locales utilisent également les mécanismes à leur disposition pour contrer le contrôleur. Ainsi, en mars 1930, Emilio Blanco rapporte que le caïd et le khalifa ont écrit "des lettres de réclamation à Ben Azouz [le grand vizir du khalifa du Makhzen, décédé le 5 mai 1931 et remplacé par Ahmed Gammnia] et à Villa [Sanjurjo] au sujet du Contrôleur...".<sup>96</sup>

## *Le cadi*

Sidi Mohamed Ben Abdellah, cadi d'Ait Aammart, a été vivement critiqué par le contrôleur, qui estimait qu'il occupait une fonction surévaluée par les Espagnols, car

---

<sup>93</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour le mois de novembre 1931. Avril. Presque tous les noms donnés aux responsables tribaux ont plusieurs significations. Dans le cas du mokaddem, il sert aussi à désigner, entre autres, le gardien de la tombe d'un sanctuaire. Dans certains villages, le mokaddem avait à son tour un représentant, le "jari", qui jouait le rôle de simple "conseiller" du mokaddem dans les villages où celui-ci ne pouvait être présent. González Jiménez (1950: 410-411).

<sup>94</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour le mois de novembre 1930. Novembre. Décembre.

<sup>95</sup> Ibid. juillet.

<sup>96</sup> Ibid. mars.

jusqu'au Protectorat, selon Blanco, les cadis ne jouaient pas de rôle important dans la résolution des litiges dans la tribu :

Ce petit personnage dont le revenu est fabuleux par rapport à des époques très différentes et très proches où la plume et l'épée <ne pas être amies>, [souligné dans l'original] nous a donné la preuve définitive des espoirs que nous nourrissons quant à son rendement effectif.<sup>97</sup>

Apparemment, ses propres adouls<sup>98</sup> - que Blanco appelle " ses Adels égarés " - le trompent, " lui coupent l'herbe sous les pieds... " en s'engageant dans des poursuites judiciaires à l'insu du cadi. En conclusion, Blanco affirme que ce qui compte vraiment pour ces "petits chaperons rouges justiciers", ce n'est pas de régler des affaires en bien ou en mal, mais plutôt :

L'essentiel, l'intéressant, c'est que le Makhzen lui apporte des agneaux, et il [le cadi] se chargera de les tondre. Ces petits voyous vertueux sont encore étonnés de voir affluer des guerriers vidant leurs poches, réclamant la protection de leurs droits. Mais ces guerriers ne sont pas moins étonnés par ce qu'ils entendent de la part de ces petites gens obscures, et ils ne comprennent pas non plus d'où ont pu surgir les puissantes pieuvres qui vident leurs bourses et ne satisfont pas à leurs demandes.<sup>99</sup>

Le capitaine Blanco, comme il l'a souvent fait dans ses rapports, utilise à fond ses sarcasmes à l'égard des autorités tribales. Dans le cas du cadi, son discrédit ne serait pas seulement dû à son incompetence, mise à l'épreuve par Blanco dans la collecte du habous, que le Bureau lui-même a dû parachever en le répartissant proportionnellement entre les mosquées, mais parce que :

Le Cadi, d'ailleurs, éprouve des terreurs nocturnes enfantines, soit à cause de ses nombreux péchés, soit à cause de son esprit apathique, et la vérité est que, dès que la nuit le surprend au Bureau, il préfère y dormir plutôt que de s'exposer à ces champs de désolation et de vengeance, comme le dirait n'importe quel poète d'extases grivoises.<sup>100</sup>

Certes, le "trac" semble assez répandu chez ces autorités, contredisant en partie l'appréciation du contrôleur sur la « pacification » du territoire, et indiquant en même temps les pressions de toutes sortes qu'il peut exercer sur les autorités d'intervention. Ainsi, lorsqu'en juillet 1930, le Bureau désarme les Mekhaznias chargés de l'escorte des autorités, ces derniers souffrent également, devant le cadi, de "terreurs nocturnes infantiles" :

---

<sup>97</sup> Ibid. avril.

<sup>98</sup> En janvier 1930, la fonction judiciaire dans la tribu est régularisée avec la nomination de deux adouls (notaires du cadi) par fraction, et les "honoraires à percevoir par les fonctionnaires sont envoyés aux jema'th pour qu'ils soient portés à la connaissance du public". Ibid. janvier.

<sup>99</sup> Ibid. mai.

<sup>100</sup> Ibid. septembre.

Les Mekhaznias du Caïd et du Khalifa ont été désarmés sans la moindre opposition ou protestation, bien que les deux autorités soient quelque peu effrayées par l'assassinat du Cheikh de Marnissa, dont la crainte se reflète dans l'inquiétude qu'elles manifestent lorsqu'elles sont retenues au Bureau à la tombée de la nuit, qu'elles essaient d'éviter d'être surprises sur les chemins, et qu'elles portent désormais constamment les pistolets qu'elles sont autorisées à porter, ce qu'elles ne faisaient pas avec leurs Mekhaznias armés, ou du moins sous la forme visible qu'elles ont actuellement.<sup>101</sup>

De plus, les cadis compliquent, selon Blanco, le panorama judiciaire en renvoyant à la "charia"<sup>102</sup> de nombreuses affaires qui pourraient être résolues au sein de la tribu. Blanco a rappelé "l'exhortation qui nous a été faite d'être plus diligents dans le respect des convocations, qui sont la cause de véritables vengeances et de bouleversements économiques...", il a raconté le cas d'un autochtone convoqué devant la justice de la Charia de Melilla et qui dépense plus d'argent pour le voyage et pour la procédure que pour la sentence elle-même :

Les convocations sont prodiguées avec les moindres motifs et l'urgence anxieuse, comme si la bourse tribale et la capacité de déplacement de l'intéressé n'avaient d'autre but ou souci que de s'entraîner à couvrir la distance Rif-Tétouan-Melilla, au profit de la résurgence et au soutien des fonctionnaires de la charia. De nombreux témoignages sur de petites affaires, etc., auraient peut-être pu être entendus par les cadis des tribus ou au moins de la circonscription. Il serait également souhaitable, avec la transcription téléphonique rigoureuse des noms et des villages, de connaître le surnom que beaucoup portent et utilisent de préférence au nom.<sup>103</sup>

Quant aux autorités judiciaires subordonnées, elles sont considérées par Blanco comme pires que leurs supérieurs hiérarchiques. Dans le cas de l'amin du souk, la critique porte à la fois sur les excès dans la collecte de l'argent et sur la réduction des ces mêmes collectes. Quant aux amins des habous, il semble qu'ils aient assez souvent échappé au contrôle du contrôleur,<sup>104</sup> quand ils ne l'ont pas carrément désavoué :

---

<sup>101</sup> Ibidem. Juillet.

<sup>102</sup> "Les cadis se voient déléguer l'application de la loi religieuse Charia, dont le souverain a la charge en tant qu'imam ou chef spirituel de la communauté musulmane". González Jiménez (1950 : 413). En d'autres termes, le cadí exerce sa juridiction dans le domaine de la justice coranique, de rite malékite, accompagné de deux adouls, qui font office de notaires, tandis que le caïd à la campagne et le pacha à la ville interviennent dans la justice séculière. D'autres juridictions sont également reconnues dans le Protectorat, telles que les juridictions rabbiniques, hispano-khalifiennes, makhzénienues et amazighes. Dans le Rif, il y avait un cadí régieux et un autre de la ville, plus douze cadis tribaux. Cordero Torres (1943, vol. 1 : 126). Par dahir du 4 octobre 1930, il est stipulé que : "les Cadis dans leur juridiction sont les seuls à pouvoir valider les titres de propriété sur demande des intéressés par l'intermédiaire des adouls, vérification par le cadí et rapport du pacha ou du caïd où se trouve le bien afin d'éviter toute spoliation [...] Un registre des titres par ordre chronologique est imposé aux Cadis [...]". Cf. Cordero Torres (1943, vol. 2 : 156-157).

<sup>103</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Résumé mensuel pour le mois de novembre 1930. Janvier.

<sup>104</sup> "Les Amins des habous qui, le mois précédent et au Bureau, avaient perçu le paiement de l'année agricole, avaient accepté de revenir pour les nouveaux baux, mais ne l'ont pas encore fait bien qu'ils aient commencé les labours". Ibid. octobre.

La réception ce mois-ci [mai 1930] de l'argent des Habous auquel la tribu avait droit, fournira désormais un nouveau moyen de contrôle. Il est également à noter que le fqih de la mosquée d'Aghir Hmed [Aghir Ahmed, dans la fraction d'Oulad Saïd Ikhlef] a donné sa démission du poste de Nadhir, bien qu'il l'ait mise sur le compte de ses nombreuses occupations et de la crainte de ne pas savoir tenir les comptes en bonne et due forme, sachant d'après son évaluation qu'il est apte à la fonction, cela semble plutôt répondre à son désir de ne pas collaborer avec le chrétien, il semble plutôt fanatique et est même allé jusqu'à se séparer de son frère Amin du Souk parce qu'il estime que ce dernier vit de l'argent mal perçu. Bien sûr, on l'a emmené [au bureau de Chaïb] pour recevoir l'argent, il a fallu le forcer et lui assurer qu'on lui trouverait un remplaçant.<sup>105</sup>

## Les solutions possibles : la création d'une "conscience makhzénienne".

L'intervention du contrôleur n'est pas aisée dans une tribu perçue et présentée comme périphérique, montagnaise et frontalière, et qui n'a été occupée que récemment, faisant ainsi partie des "tribus de fraîche incorporation au régime makhzénien", ce qui rendra difficile l'établissement du système que l'Espagne entendait imposer comme forme d'administration dans son Protectorat :

C'est ainsi que ces tribus sont passées, par le sacrifice des premières [les tribus Makhzen], d'un régime anarchique à un régime qui, de l'avis de tous et malgré tous ses défauts, est comparativement bien supérieur, en garantissant la sécurité des personnes et des biens, en augmentant le bien-être, et en assurant, même sous une forme rudimentaire, la liberté individuelle et religieuse nécessaire [...] et pourtant on n'a pas assez évoqué, ni peut-être apprécié, la transition et le rythme accéléré qu'il a fallu imprimer à la structure sociale et à l'action de ces habitants, à qui, pourtant, les bénéfices n'ont pas pu et ne pouvaient pas parvenir autant qu'à d'autres, plus fortunés et moins méritants.<sup>106</sup>

Pour remédier à cette situation, Blanco propose, entre autres solutions, de combiner des mesures répressives avec d'autres plus conciliantes qui permettraient de diriger les Rifains vers les bienfaits de la "civilisation" d'une manière plus douce. A cette fin, il énumère le développement de mesures d'attraction telles que des conférences, des visites dans les villes et des voyages éducatifs des autorités tribales dans le Protectorat ainsi qu'en Espagne :

qui, bien choisis, par le contraste, la vision et la parole, impressionneront leurs cerveaux durs et créeront en eux une conscience ou un esprit de classe makhzénien en leur inculquant des

---

<sup>105</sup> Ibid. mai.

<sup>106</sup> Ibid. Septembre. Pour une description détaillée des fonctionnaires locaux de l'administration, voir González Jiménez (1950 : 411 - 413).



normes d'action spontanées et communes [...]. Il faut qu'ils contemplent, admirent et comprennent les merveilles et les outils que le cerveau a pu découvrir et créer, il faut qu'ils se mêlent à l'agitation et à l'activité de quelque ville moderne, à toutes les découvertes qui animent et auréolent la vie [...] Ces considérations ne sont pas le fruit dans ma propre fantaisie, sinon le résultat du choc douloureux et exemplaire de la réalité, du moins la mienne.<sup>107</sup>

D'autres mesures, comme dans les cas du Caïd et du Khalifa, attireront l'attention du contrôleur sur l'exploitation de la disparité générationnelle entre les jeunes Rifains et leurs parents. A l'égard de ces derniers, Blanco applique à fond son scalpel aiguisé :

Il serait puéril de supposer, sauf exception qui confirmerait la règle, que ces mentalités locales, aux os durcis par l'âge, formées dans la guerre, nées dans l'anarchie et le fanatisme, quelques années d'action européenne superficielle suffiraient à les modifier ou que leurs caractères rugueux seraient capables d'estimer le sacrifice, la loyauté et l'énergie qu'implique l'accomplissement de la « noble mission » qui a été imposée à l'Espagne. Pour cela, il est urgent de trouver une relève à cette génération, d'origine différente, avec laquelle on puisse entamer la deuxième étape, celle de la transition et de la politique sérieuse et prudente, afin d'éviter de nouvelles batailles...<sup>108</sup>

En contraste générationnel, la jeunesse est perçue par Blanco comme beaucoup plus adaptable aux temps nouveaux, et comme la véritable protagoniste de la période de transition que la réorganisation administrative du Protectorat impliquerait après le désarmement et l'apaisement du territoire, aussi proposera-t-il de la soustraire à la mauvaise influence de la génération précédente : « la première chose est de la soustraire à son milieu raréfié, vicié... il serait souhaitable de les amener en ville, eux qui ont été choisis à la campagne, pendant quatre ou cinq ans... »<sup>109</sup>

Cette approche théorique esquissée par le contrôleur Blanco (dans laquelle les nuances péjoratives et les stéréotypes de la " psychologie coloniale " ne manquent pas) contraste avec des aspects importants de sa littérature ethnographique et de l'œuvre architecturale développée par Blanco dans le Rif. En effet, ces derniers semblent être dotés d'une forte composante de ce que l'on appellerait aujourd'hui l'ethnicité, car Blanco a défini pour ses bâtiments des canons esthétiques amazighs qui avaient de fortes résonances avec les régions du sud du Maroc (qu'il n'a jamais visitées) sous administration française. Il semblait peut-être viser une certaine unité culturelle ("amazighe") au Maroc et, bien sûr, illustrer un syncrétisme possible avec un modèle d'architecture européenne (*l'art déco*) et

---

<sup>107</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Récapitulatif mensuel pour le mois de novembre 1930. Juin.

<sup>108</sup> Ibid. février

<sup>109</sup> Blanco reconnaît que tous les jeunes hommes ne retourneront pas à la campagne - en raison de l'attrait exercé par la ville - mais qu'en tout état de cause, étant sélectionnés parmi les fils des autorités, "le Makhzen ferait au moins de magnifiques otages". Ibid.

avec l'architecture historiciste qui se développait dans les principales villes du Protectorat à l'époque, ainsi qu'à Ceuta et Melilla.

D'autre part, il convient de considérer que la dichotomie entre le monde urbain et le monde rural, qui apparaît fréquemment dans la littérature de Blanco, a pour référence la plus immédiate les villes de Villa Sanjurjo, Melilla et Tétouan, destinations naturelles des autorités makhzeniennes des tribus rifaines du Protectorat, qui constituent d'authentiques caisses de résonance des événements tendus de l'époque.

## 4. LE DAHIR BERBÈRE

Des trois aspects les plus marquants qu'Emilio Blanco de Izaga a vécu pendant son séjour à Ait Aammart, à savoir la promulgation du *Dahir berbère* en zone française, l'arrivée de la Seconde République espagnole et la réorganisation administrative du Protectorat, seul le premier a coïncidé avec l'époque où Blanco a publié *La maison rifaine*, et c'est donc le seul qui sera abordé dans cette étude.

Partant du principe que l'islamisation des Amazighs était superficielle, la politique coloniale française en Afrique du Nord a institutionnalisé une juridiction nettement amazighe (à côté d'une juridiction purement française), profondément décriée par de larges pans de l'historiographie nationaliste nord-africaine en raison de son rejet de la juridiction islamique. Ainsi, comme l'affirme l'historien marocain A. Laroui (1994 : 326):

En 1874, l'abolition des tribunaux islamiques a commencé en Kabylie [Algérie] ; au Maroc, après 1914, la politique dite "berbère" a été mise en œuvre, qui consistait à exclure les régions berbérophones de l'autorité du Makhzen et de la charia.<sup>110</sup>

Les autorités françaises, comme le note également Laroui (1994 : 327), se sont même ingénérées à décourager le pèlerinage annuel à la Mecque, sacré pour les musulmans, tout en essayant de rompre les liens ancestraux entre la population rurale et l'islam urbain. La "politique berbère" française était clairement perçue, dans ce sens d'exclusion arabo-islamique, par l'auteur colonial espagnol, comme dans le cas de Cordero Torres (1943, vol. 1 : 52-53), qui écrivait :

Aujourd'hui, il n'existe pratiquement plus de juridiction autochtone en matière de statut personnel, puisque l'œuvre commencée en 1912 a été achevée par le Dahir du 7 mai 1930, qui a soustrait trois millions d'Amazighs à la justice du Sultan, sur un total de cinq millions d'habitants pour le Maroc.

Le "modèle espagnol", quant à lui, tente de mettre en place une structure sui generis<sup>111</sup> à plusieurs juridictions : la justice hispano-khalifienne, administrée au nom de l'Espagne

---

<sup>110</sup> Dernièrement, une *timide* révision de la signification du Dahir de mai 1930 est en cours, critiquant la vision tendancieuse de ce dernier qui visait une pure et simple imposition de la division ethnique du Maroc entre Amazighs et Arabes. Cf. Boudhan (2000). Ce qui semble toutefois incontestable, dans la perspective historique d'aujourd'hui, c'est que si le Dahir de 1930 a placé les Amazighs du Protectorat français sous la juridiction de leur propre droit coutumier, les libérant de la soumission à la charia, il a provoqué une erreur politique qui, pour les historiens, a semblé suggérer que les Amazighs n'étaient pas de "bons" musulmans, et dont l'impact se poursuivra jusqu'à aujourd'hui, se projetant bien au-delà de l'époque coloniale.

<sup>111</sup> A titre d'exemple, on peut citer l'arrêté royal n° 457 (8 avril 1929) du ministère de la justice et des cultes, qui stipule que les Marocains peuvent garder leur turban pendant les procès oraux : "...il est bien connu que chez les Marocains qui portent le costume musulman, le fait de garder leur turban ou leur tarbouch sur la tête n'implique pas un manque de considération ou de respect, mais au contraire, ils couvrent leurs gestes de courtoisie et de respect, selon des coutumes et des rites qui méritent le respect". Sa Majesté le Roi (que Dieu le préserve) a ordonné que lorsque les musulmans comparaissent devant

et du Khalifa, donc de "nature mixte", mais dont le Tribunal suprême se trouve en Espagne, et dont la mise en œuvre a entraîné la disparition de la juridiction consulaire espagnole ; la justice militaire espagnole, qui a créé "une curieuse figure de justice autochtone : le <Juzgado de Moros (Cour des Marocains)>, confié à un lieutenant auditeur qui tranchait les litiges dans lesquels seuls les musulmans étaient parties, par un jugement oral et sans appel" ; la justice char' (coranique ou islamique, fondée sur la "charia"), administrée par les cadis des tribus ou des villes, dépendant d'un cadi de la région, qui fut réglementée par les Dahirs des 26 et 27 décembre 1934 ; la justice makhzenienne, réglementée en 1935, administrée par les pachas dans les villes et les caïds dans les campagnes ; la justice rabbinique, avec le Haut Tribunal Rabbinique siégeant à Tétouan ; et même une tentative de "*justice berbère*".<sup>112</sup>

Cette dernière juridiction, assimilée à la justice préislamique, était appréciée pour la survie (Cordero Torres 1943, vol. 2 : 40) " dans les régions les moins arabisées du Maroc " du droit coutumier (" izref "), en plus d'autres institutions traditionnelles qui réglaient les litiges en matière de pâturages, de petits larcins, etc. Le Protectorat espagnol aurait donc pu utiliser ces institutions pour légitimer l'adoption d'un *décret berbère*, à l'instar du dahir français. Il n'en fut rien :

L'Espagne, pour des raisons politiques trop idéalistes, a renoncé à organiser une *justice berbère* à l'image de la justice française, du Dahir du 7 mai 1930 (justice à deux niveaux). Mais même dans la rigidité de notre justice makhzenienne, il est clair que selon le règlement du 12 février 1935 (art. 3°.), les règles coutumières de la région peuvent être appliquées par les tribunaux des caïds, et donc les pratiques amazighes de procédure ou les règles juridiques (Cordero Torres 1943, vol. 2 : 72).

Le général Salas Larrazabal se réfère peut-être à la citation ci-dessus lorsqu'il affirme dans son livre *El Protectorado de España en Marruecos* (1992 : 190 et 192) qu'un *dahir berbère* a effectivement été promulgué dans le Protectorat espagnol. Pour ce faire, il s'appuie sur le récit de la protestation initiée par des groupes musulmans à Ksar El Kébir le 2 juin 1933 contre "la protection excessive des Israélites". Ce mouvement, qui s'est ensuite étendu à la capitale du Protectorat, a remis au haut-commissaire Juan Moles Ormella, qui a remplacé Luciano López Ferrer au début de l'année 1933, par l'intermédiaire d'une

---

les cours et tribunaux espagnols en tant qu'accusés ou témoins, et depuis le lieu réservé au public pour assister aux audiences et autres actes judiciaires, ils ne soient pas obligés ou tenus de se découvrir". Ce qui précède contraste avec "l'interdiction symbolique du fez" et d'autres mesures adoptées par la "dictature pédagogique" de Mustafa Kemal Atatürk, dont la République, fondée le 29 octobre 1923, visait à "européaniser et désislamiser la Turquie au sens sociologique du terme". Cf. Elorza (1998). "L'exemple turc de Mustafa Kemal" a eu une grande résonance pour Mohammed Abdelkrim, bien que les situations turque et rifaine soient très différentes. Cf. Madariaga (1999 : 509-510).

<sup>112</sup> Cf. Cordero Torres (1943, vol. 2 : 46 ; 60-61 ; 64-68).

représentation des manifestants, un document dans lequel il demandait, entre autres, ce qui suit :

Une autonomie spéciale pour les cadis, une baisse des impôts, une accélération de l'introduction de l'enseignement primaire, une augmentation de la présence marocaine dans les Conseils d'administration, un contrôle de la population hébraïque et l'abolition du *dahir berbère*. Ce dernier, promulgué en février de l'année précédente [1932], était un calque sur celui promulgué en 1930 au Maroc français, qui tendait à séparer radicalement les cultures qui coexistaient au Maroc en délimitant les régions où l'on devait parler l'arabe et celles où l'on devait nécessairement utiliser la *chellha*.

Si le Protectorat espagnol n'a pas généré de *décret berbère* (du moins dans la ligne du *Dahir berbère* français du 16 mai 1930, Journal Officiel, n° 919), un certain découpage territorial subsistera cependant, et le *Blad al-Makhzen* considéré comme la terre où le gouvernement exerce son contrôle, la terre de la charia (loi islamique), sera largement assimilé ; par opposition au *Blad es-siba* " indomptée ", terre de dissidence, terre de l'*urf* et du droit coutumier, où le Rif de l'imaginaire colonial des contrôleurs militaires s'insère le mieux.

Il s'agit d'une question clairement en phase avec la littérature espagnole de l'époque, qui proclame la mise en place d'une véritable "*politique berbère*". C'est le cas, entre autres, du Grenadin Cándido Lobera (1926 : 126), fondateur du journal *El Telegrama del Rif* (Melilla, 1902), admirateur "de l'illustre Lyautey", qui défend un "statut rifain" pour le Protectorat espagnol, en invoquant comme raisons impérieuses non seulement l'absence d'islamisation des Amazighs, qui n'ont jamais été "blessés par l'orthodoxie", mais aussi leur manque d'arabisation :

Les qualités et les attitudes des Amazighs purs les rendent sensibles à l'évolution en dehors de l'Islam ; l'Arabe orthodoxe, par contre, est figé et veut vivre la vie de ses ancêtres, refusant tout progrès. C'est ce qui détermine la conclusion à laquelle sont parvenus les professeurs susmentionnés<sup>113</sup>, à savoir profiter du statut social rudimentaire des Amazighs pour les faire évoluer vers les institutions européennes et françaises, en les plaçant à l'abri de l'arabisation. C'est là le fondement et la base de la *politique berbère*.

Les contrôleurs militaires du Rif - et parmi eux Emilio Blanco - s'accordent sur les coordonnées de base de cette "*politique berbère*", appréciant la très faible religiosité islamique des "autochtones", soulignant la marginalité des confréries religieuses (parmi elles, les Darkawa étaient prédominantes à Ait Aammart) et la réduction de leurs activités

---

<sup>113</sup> Lobera cite dans ce texte "la nouvelle légion de amazighophiles, Biarnai, Laoust, Abel, Le Glay, Bruno, Basset, Piquet, etc., dont les œuvres, que nous avons devant les yeux, sont d'une importance extraordinaire pour les Espagnols dans la période de réorganisation que nous vivons".

à des "moussems annuels autour de certains marabouts qui ne dépassent pas les limites de la fraction ou tout au plus de la tribu ".<sup>114</sup>

Le travail des Interventions dans la construction d'édifices religieux ne semble pas non plus y avoir contribué, en raison du budget limité dont elles disposaient et de l'opposition des Rifains à contribuer personnellement à ces travaux.

Quant aux effets du *Dahir berbère* promulgué par le protectorat français, Blanco de Izaga enregistre les fortes répercussions qu'il a eues dans tout le Maroc, en les consignait dans les fiches récapitulatives mensuelles qu'il envoie au Bureau central.<sup>115</sup> Il enregistre non seulement les rumeurs produites par sa promulgation, mais aussi les effets des mouvements de troupes françaises pour ravitailler le front de l'Atlas, les difficultés pour obtenir l'autorisation de passer de la zone française à la zone espagnole, etc.

Dans ces circonstances, aggravées par l'atmosphère délétère créée par l'assassinat du cheikh de Beni Buanchen, le capitaine Blanco a assisté, à l'invitation de ses homologues, les officiers français des affaires indigènes, aux réjouissances organisées pour célébrer les jours fériés français au bureau de Thar Souk (Marnissa), dans le Protectorat français. Les événements d'un "triste 14 juillet célébré à Thar Souk", lors de la célébration de l'éphéméride, sont relatés dans l'un de ses rapports les plus éloquents :

Le festin fut un repas marocain au souk, dont les ingrédients et le ragoût sont aux frais des autochtones, apportés par leurs représentants (chaque cheikh autant de moutons, de poulets, d'œufs), des étendards (chacun avec son drapeau français correspondant), des charges de cavalerie (au baroud effectuées par des goums à dos d'ânes). Une fête française face à la froideur et à l'absence des locaux, payée par ces derniers, c'était le 14 juillet 1930 à Thar Souk. Au cours de celle-ci, les prisonniers du Bureau ont été torturés et d'autres ont été amenés en vue d'arrestations ultérieures. La population civile, qui était absente de la fête, n'a pas été autorisée à se déplacer, elle était terrorisée et dégoûtée. Le caïd Hamidou, arborant sur sa poitrine meurtrière deux décorations françaises prisées, la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palmes, tandis qu'il échangeait avec les dames des officiers français et regardait les *chekbas* [sic] d'un œil sévère, souriant de plaisir comme le <caporal> [souligné dans l'original] responsable de l'étendard, alors que les enfants nus, les fesses à l'air pour plonger la tête la première dans

---

<sup>114</sup> Le Bureau central d'intervention et des troupes khalifiennes dans le Rif. Première section, Politique. Résumé pour les mois de juillet, août et septembre 1931.

<sup>115</sup> Son effet sur les tribus frontalières d'Ait Aammart, de Marnissa et de Gueznaïa s'est parfois doublé de l'incident de l'assassinat du cheikh Lasmi, dans lequel un collaborateur français, le caïd Hamido, a été impliqué en tant qu'"instigateur". Les auteurs directs présumés, les coupables, ont été punis : "battus à mort [...] et les intermédiaires emprisonnés", écrit Blanco, mais le caïd Hamido est resté intouchable : "le riche despote reste invulnérable à toutes les formes de justice marocaine et européenne".

une baignoire à la recherche de pièces de monnaie chichement distribuées par le joyeux <caporal> [souligné dans l'original].<sup>116</sup>

Au cours des mois d'août et de septembre, le contrôleur continuera à relater les difficultés rencontrées par les Français et les revers qu'ils subissent :

Les revers dans les opérations ne sont rien d'autre que les revers naturels dans ce genre de campagne, ce qui ne paralyse pas le plan qui se poursuit avec succès, obligeant à plus de prudence pour ne pas alarmer l'opinion française, qui est prête à changer de position, poussée par les représentants parlementaires extrémistes. Rien de tout cela ne peut nous surprendre.<sup>117</sup>

La population locale qui n'est pas en contact avec la frontière, poursuit Emilio Blanco, n'en sait pratiquement rien, car les tribus sont isolées, de sorte qu'"elles ne soient pas conscientes de la question tant que les prélèvements ou les véritables reculs catastrophiques n'enflamment les esprits". Dans les villes, en revanche, les répercussions sont notoires. Blanco rapporte ce qu'il connaît des manifestations dans la ville impériale de Fès en août et septembre 1930. Ainsi, en août, il note :

Les nouvelles les plus intéressantes ont été recueillies à l'occasion des manifestations de Fès consécutives à l'application du *Dahir sur la justice berbère*, qui a été exploitée par les mécontents, qui ne manquent jamais, nourris d'influences étrangères opposées à l'action française, pour faire courir le bruit qu'on voulait christianiser les Amazighs, voyant dans l'introduction d'un juge français comme conseiller en matière criminelle le début de cette idée. Les manifestants auraient été tabassés à mort par les serviteurs du Pacha, et de nombreux sacs de babouches abandonnées dans leur fuite auraient été ramassés, que plus personne n'ose aujourd'hui venir récupérer. L'opinion coloniale française a considéré ces manifestations comme une manœuvre étrangère (éléments russes, italiens et apparentés de Turquie, d'Egypte et d'Inde) de nationalistes et de certains intellectuels, accueillie favorablement par certains centres de Fès et, bien sûr, par tous les fanatiques de l'Islam qui voulaient arabiser les Amazighs. Bien entendu, les premiers mécontents, même s'ils ne le montrent pas, doivent être les fonctionnaires de la justice et tous ceux qui ont affaire à la Charia car, d'une certaine manière, leur action est limitée. Pour toutes ces raisons et les complications qu'elle a déjà engendrées, elle est délicate bien qu'en réalité elle soit pratiquée depuis plus d'une douzaine d'années et qu'elle ne fasse que sanctionner la coutume. Bien sûr, les Français ne pouvaient pas faire autrement, et après tout,

---

<sup>116</sup> Interventions militaires dans le Rif. Tribu d'Ait Aammart. Bureau de Rathnayn. Fiches mensuelles de synthèse pour l'année 1930. Juillet. Blanco avait demandé au capitaine Bertrand de faire le nécessaire auprès du caïd Hamidou pour que ce dernier restitue la femme d'un *askari* du Bureau de Rathnayn, retenue contre la volonté de son mari. Au grand désespoir de Blanco, ces démarches n'aboutissent pas, ce qui l'amène à critiquer vertement "le capitaine Bertand, colporteur sans scrupules" (de journaux, de bois, de noms de contrôleurs, etc.), mais qui n'a pas tenu compte des demandes du contrôleur espagnol. Pour le capitaine Blanco, il est clair que ce sont les Français qui se chargent de " nous fixer le rythme de la cordialité éculée à l'air de commandement à laquelle nous essayons de nous adapter sans crispation. Il n'y a de cordialité et de noblesse que lorsqu'ils ont besoin de notre maigre assistance". Les efforts déployés pour obtenir du caïd Hamidou qu'il restitue la femme de l'*askari* sont restés vains, soulignés avec le sarcasme habituel de Blanco : " Il y a trop de Hamidou, peu de Bertrand et moins d'intérêt qu'ils manifestent à nous rendre service ". Ibidem. juillet. Août.

<sup>117</sup> Ibid. septembre.



ce Dahir est la condition préalable exigée et promise par Lyautey au pays amazighophone pour sa soumission.<sup>118</sup>

Un mois plus tard, Blanco continuera à relayer l'écho des manifestations de Fès pour rejeter le Dahir, tout en critiquant le fait que sa promulgation "a été un faux pas de l'administration française" :

Les dérives du projet de *justice berbère*, dues à des intrigues européennes profitant d'intérêts préjudiciables et d'éléments mécontents qui sont à l'œuvre partout, ont eu des répercussions sur les populations, mais pas sur les campagnes, trop arriérées et isolées pour apprécier ces susceptibilités, c'est pourquoi il a fallu le présenter sous une forme facilement assimilable <la christianisation des Chleuhs> et ainsi il a pu atteindre rapidement toutes les tribus, qui d'ailleurs n'ont pas ressenti l'émotion qu'il était logique d'en attendre. Cette mesure politique, concrétisation d'une offre faite par Lyautey au pays amazighophone en 1914, un héritage forcé, a été apparemment mal accueillie par les citadins, et a laissé indifférents les ruraux, mais ce Bureau ne sait rien de ce qu'elle a dû être la réalité sur le théâtre d'opérations auquel elle était destinée.<sup>119</sup> En tout cas, c'est un faux pas de l'administration française, qui révèle qu'elle ne connaît pas très bien ses amis les plus proches et qui, logiquement, et d'autant plus si, semble-t-il, quelques modifications ont été apportées au texte, ne manquera pas de provoquer quelques remaniements parmi les fonctionnaires français. Reste à savoir quelles en seront les répercussions pour les éléments intéressés du parlement français et de la Société des Nations, notamment le soutien de cette dernière aux idéaux nationalistes des colonies.<sup>120</sup>

---

<sup>118</sup> Ibid. août. Lyautey, premier Résident général entre le 28 mai 1912 et décembre 1925. La proclamation du Dahir a lieu avec Lucien Saint, troisième Résident général (janvier 1929 - juillet 1933).

<sup>119</sup> Il semble faire référence à la région de l'Atlas ou du Tafilalt. Pour cette dernière région, Blanco écrit en juillet 1930 que les Français ont restreint l'émigration vers la zone espagnole, bien qu'il ne pense pas que ce soit à cause des "événements du Tafilalt". Ibid. juillet.

<sup>120</sup> Ibid. septembre.

## 5. LA PREMIÈRE ÉTUDE ÉTHNOGRAPHIQUE DE BLANCO DE IZAGA : *LA MAISON RIFAINE*.

Le parcours rifain du contrôleur Blanco de Izaga a pour axe central l'année 1930. C'est le moment que nous avons tenté d'esquisser dans les pages précédentes comme étude préliminaire (et contexte) à la réédition de *La maison rifaine*, et qui est riche en situations complexes. Il s'agit d'une expérience profonde pour l'officier élevé dans le hameau basque d'Orduña, plongé dans une géographie difficile et inconnue. Pendant cette période, où le contrôleur se sent isolé, dans un "compartiment étanche", comme l'administration espagnole voulait que le Rif<sup>121</sup> soit dans ces années après l'occupation, les contradictions entre les prétentions théoriques de l'administration du protectorat et la réalité quotidienne qui, jour après jour, démonte les grands budgets jamais atteints, remontent à la surface.

Les nouveaux "maîtres du Rif" sont souvent déroutés par la rapidité des événements, incapables d'assimiler les nouveaux "soucis" engendrés par l'accélération de l'impact du *Dahir berbère* de la Zone française (1930), et surtout l'avènement ultérieure de la Deuxième République espagnole (1931), avec de nouvelles visions administratives du territoire du Protectorat. En outre, ils craindraient toujours les braises persistantes de l'empreinte laissée par Mohammed ben Abdelkrim et l'ombre de la *Jomhoriya al-rifiya*, l'État républicain rifain, proclamé avant la République turque d'Atatürk, comme un coup porté au cœur de la communauté des croyants, la Oumma. Le contrôleur, conscient que l'"œuvre civilisatrice" se limitait à des actions peu nombreuses et déficientes, sans qu'un critère clair soit adopté sur la manière d'exercer le protectorat en territoire marocain, entama sa phase ethnographique dans ces années-là avec la production de ses premiers écrits sur des thèmes rifains, rédigés pendant la période Aammarti,<sup>122</sup> et avec la publication de son premier livre ethnographique, *La maison rifaine* (1930). Bien que certaines traductions d'ouvrages étrangers figurent dans ses archives, ainsi que des livres originaux, il est fort possible qu'à cette époque Blanco Izaga ne les ait pas encore connus, et que son travail n'ait été influencé que par celui d'autres contrôleurs et militaires espagnols qui, comme lui, examinaient l'environnement, non seulement parce qu'il fallait

---

<sup>121</sup> L'organisation du territoire, après l'occupation, était surtout planifiée de manière à ce que les zones d'arrière-garde et d'avant-garde - où se trouvaient les interventions militaires - soient isolées. En d'autres termes, sous la forme de "compartiments étanches, qui coupent toute possibilité de propagation des petites poches de rébellion qu'on tenterait de fomenter". Cf. Goded (1932 : 400). Cette politique sera poussée beaucoup plus loin par l'action coloniale française du cantonnement, cf. Laroui (1994 : 327).

<sup>122</sup> Blanco de Izaga a notamment écrit : "*Estudio militar del Rif*" (1929); "*Elogio de la chilaba*" (1931); "*De la hospitalidad entre los rifeños*" (1931); "*Del gesto en el Islam*" (1931), etc. Cf. AEBI (Archivo de Emilio Blanco de Izaga). Fichier. <Temas rifeños>.

mieux le connaître pour le contrôler correctement, mais aussi parce qu'ils étaient attirés par une société à laquelle ils n'avaient accès que depuis peu de temps.<sup>123</sup>

## Le contrôleur militaire et la " supercherie de l'art ".

La *virée rifaine* dépeinte par le colonel Emilio Blanco de Izaga allait au-delà de ce qui était exigé stricto sensu d'un contrôleur militaire du protectorat espagnol au Maroc. Pourtant, les exigences, établies théoriquement dès les premières années, n'étaient pas rares. Il suffit de lire le Manuel de l'inspection générale d'intervention et des forces khalifiennes (1928) pour constater que l'officier espagnol qui rejoint, comme Emilio Blanco en 1927, le Service des interventions militaires, dans ce que l'on appelait le « Maroc espagnol », est tenu de s'immerger dans la vie civile et de participer à la vie politique, dans un monde nouveau et très complexe, dans lequel le contrôleur devait agir en tant que principal agent et lien décisif entre la puissance d'intervention (représentée au plus haut niveau par le haut-commissaire) et la puissance contrôlée (représentée par le Khalifa et son administration makhzénienne). La juxtaposition de ces deux niveaux de pouvoir s'opère de facto dans les territoires " méconnus " du nord du Maroc contrôlés par les officiers des Interventions qui exercent leur pouvoir coercitif sur les représentants ruraux du Makhzen, du caïd et du Khalifa dans la sphère politique, et du Cadi dans la sphère judiciaire.<sup>124</sup>

Le Contrôleur devait trouver le temps et la sensibilité nécessaires pour non seulement maintenir « sa tribu » en sécurité et calme, c'est-à-dire sous son contrôle, mais aussi pour rapporter toutes les nouvelles (y compris les découvertes archéologiques, artistiques, etc.) qui surgissaient sur le territoire sous sa juridiction, et les communiquer à la hiérarchie. Toute cette subtile complexité, dans un contexte de pénurie de moyens de toutes sortes, a conduit à l'apparition de certains contrôleurs, comme dans le cas, entre autres, d'Emilio Blanco, capables de concevoir et de créer une architecture politique et, en même temps, de se livrer, platoniquement, à la " duperie de l'art ", en réalisant, comme le confesse le propre auteur de *La maison rifaine* (1930 : 6), des " croquis d'après

---

<sup>123</sup> Parmi les contrôleurs militaires espagnols qui avaient déjà été publiés, citons Sánchez Pérez (1925), González Jiménez (1930), Jiménez Ortoneda (1930), García Figueras (1930), etc. Certains des auteurs étrangers qui ont le plus influencé l'œuvre de Blanco avaient déjà vu certains de leurs principaux livres édités. C'est le cas de Montagne (1927) (1930) (1931) ; Guennoun (1931) ; Coon (1931). D'après les archives de Blanco, il semble que ces auteurs lui étaient connus à l'époque, de manière lapidaire, par le biais de traductions ou de références partielles à leurs œuvres, bien qu'à une date ultérieure, Blanco de Izaga eut accès à leurs œuvres, comme c'est le cas au moins dans les trois cas mentionnés plus haut.

<sup>124</sup> "En réalité, il n'y a aucun secteur du protectorat qui n'utilise pas les Interventions comme élément fondamental d'action, puisque sur le terrain rien ne leur échappe, ni ne se fait sans elles, ce sont celles qui donnent à chaque résolution le ton adéquat à la situation politique du lieu et du moment. C'est pourquoi il est difficile de définir correctement leur intensive gestion, qui fait qu'il est souvent difficile de savoir où elle commence et où elle finit. Données statistiques relatives à la zone de protectorat espagnol... (1931 : V).

nature ", qui embellissent la lecture et empêchent les bâillements, en tournant les pages de l'ouvrage.<sup>125</sup>

Le livret de Blanco fait déjà partie de cette image des Amazighs léguée par l'iconographie coloniale<sup>126</sup>. Il est au moins possible de montrer quelques aspects de l'héritage esthétique de la période du protectorat et de certains de ses acteurs. Bien sûr, sans oublier la présence continue des tons sombres colportés par l'Espagne en tant que puissance coloniale envers son voisin du sud, proclamés dès le début de l'action coloniale dans le discours dénigrant le Rif, son ignorance et sa barbarie, où ses habitants sont perçus comme des "poulains débridés que nous [les Espagnols] sommes venus dompter avec la bride de la civilisation". C'est ce modèle discursif, parmi bien d'autres, qui cimente les hypothèses de base de ce que l'on appelle la "psychologie coloniale" du Protectorat, comme celle du lieutenant Cayetano Vázquez Sastre (1913) :

Et dans les montagnes du Rif, des grappes d'humanité vivent comme des fauves, tout n'est qu'arriération, ignorance et barbarie. Des milliers d'intelligences restent endormies, attendant comme Lazare que la voix d'un rédempteur leur dise : Lève-toi et marche [...] C'est notre devoir, c'est notre mission, c'est l'apostolat.

Et, ajoutant à cette fausseté d'un univers rifain caricatural, le désastre des campagnes militaires au Maroc, dont la défaite d'Anoual de 1921 est le symbole, a contribué à alimenter les "certitudes" de cette harangue coloniale, sans oublier, comme l'écrit Ramón J. Sender (1930), que "les Maures ont alors récolté une bonne moisson d'étoiles". Ces campagnes militaires et leurs séquelles prédatrices inonderont l'imaginaire colonial des stéréotypes du Rifain cruel, vengeur et lâche, ainsi que de toute une série d'épithètes péjoratives, auxquelles Blanco de Izaga ne manquera pas non plus d'adhérer.

Le contrôleur Blanco était certainement conscient de tout cela, sur le plan humain. Sur le plan strictement artistique, il était également conscient qu'il n'était pas un peintre de chevalet dans le style de son "maître" adulé, Bertuchi. Il était avant tout un militaire qui commençait à vivre (en 1930, il n'était dans le Rif que depuis trois ans) l'altérité rifaine méconnue et dénigrée comme un véritable étranger et qui, pour cette raison, en a peut-être légué une vision semblable à celle d'un photographe qui déforme l'image réelle au moyen de filtres et de retouches "appropriées" pour obtenir une perception conforme

---

<sup>125</sup> Dans le prologue de *La maison rifaine* (1930 : 5-6), Blanco précise que son ouvrage ne sera pas une synthèse typique (et condensée) de toutes les théories historiques connues jusqu'alors sur le Rif, élaborées par ce qu'il appelle les "précurseurs". Blanco se contentera de décrire "un aspect de la vie rifaine sans prétendre raconter des mystères que la distance forge [...]" et de l'agrémenter de quelques divertissements cocasses ainsi que de quelques notes sur la nature qui permettront à ceux qui s'en donneront la peine de poursuivre la lecture sans repos ni bâillements insurmontables d'apprécier".

<sup>126</sup> Le thème de la demeure rifaine a également été abordé ultérieurement, entre autres auteurs, par Pino Oliva (1951) ; Sierra Ochoa (1960) ; Vidal García ; Abderraman Moh ; Moreno Martos (1998).

à sa propre pensée. Quelque chose qui, méthodologiquement, indique une déformation à priori, qui permet l'émergence de paradoxes, l'absence d'osmose entre deux peuples situés sur des plans contigus mais non superposés. Mais Blanco, d'autre part, a également souffert d'une "oxydation" de l'âme due au contact prolongé avec le Rif, souffrant parfois d'"indigénophilie", terme « inventé » par le contrôleur Juan Casas Mora (1948), pour exprimer certaines expériences inattendues au milieu d'un paysage mutilé par la patrie barbare de la domination *manu militari* et de la fascination pour la violence. En ce sens, le crayon de Blanco dans *La maison rifaine* dessine des traits *art déco*, reflet des aquarelles chromatiques qu'il réalise depuis son arrivée dans le Rif, tandis que d'autre part, il tente de surmonter les difficultés à apprivoiser les « *bandits rifains* », expression chère aux chroniqueurs français du Bulletin de l'Armée d'Afrique.

L'œuvre graphique de Blanco serait ainsi le résultat d'une "stylisation" et d'un tamisage des éléments - réels et imaginaires - du crible rifain, déformé entre l'espace freudien - totem et tabou, éros et thanatos - manifesté surtout dans ses croquis de femmes : "belles vierges, blanches et propres [qui] s'honorent en offrant leur virginité" aux occupants des zaouïas (*La maison rifaine* 1930 : 13). Elles semblent vouloir improviser des cadres picturaux continus<sup>127</sup>, surtout lorsque ce dernier parvient à les apercevoir dans des scènes quotidiennes de plein air, comme lorsqu'il décrit "le beau tableau du <Bain de la Diane rifaine>, [réalisé] sans trop se préoccuper de l'éventuelle faune sauvage, qui n'était pas rare à apercevoir" (*La maison rifaine*, 1930 : 57).

La formation artistique de Blanco est le résultat d'une autodidaxie et d'une tradition familiale. Son père, Carlos Blanco Barreiro - militaire oscillant entre la Restauration bourbonienne<sup>128</sup> et la Dictature de Primo de Rivera, avec des expériences coloniales : Philippines (1889-1893), Cuba (1895-1899), Larache (1915) - était également peintre amateur, et parmi les premiers dessins au crayon réalisés par Emilio Blanco figure le portrait de "*Mon père*", datant de 1912. Suivront d'autres croquis de paysages de la première période marocaine du lieutenant d'infanterie Emilio Blanco, pas du tout flegmatique, lors de la campagne de Jebala en 1915, combattant le "Seigneur de Tazrout", Ahmed ben Mohamed Raissouni.

Au cours de ses activités militaires à l'Académie d'infanterie (1915-1917) et à l'École centrale de gymnastique (1920-1927), toutes deux à Tolède, il réalisa également divers dessins et croquis, dont certains furent publiés, comme dans le cas du *manuel de ski*

<sup>127</sup> "Les tons vifs de la coiffe féminine, qui se promène parmi les ruines, sont des images vivantes et belles, dignes de pincesaux exquis" (*La maison rifaine* 1930 : 43).

<sup>128</sup> La Restauration bourbonienne ou plus simplement la Restauration est la période historique de l'Espagne qui suit le *pronunciamiento* du général Arsenio Martínez Campos le 29 décembre 1874 — qui marque la fin de la Première République espagnole et rétablit la dynastie des Bourbons en la personne d'Alphonse XII, fils d'Isabelle II — et prend fin avec la proclamation de la Seconde République, le 14 avril 1931.

(1927), et d'autres accompagnés de rapports techniques, comme celui qu'il envoya au général Manuel Goded, alors inspecteur général des interventions et des forces khalifiennes, sur la formation des " colonies de montagne " (1927), qui peut en fait être considéré comme un exercice mnémonique qui lui fournit la clé d'entrée au Rif.

Dans ce rapport, prélude à une tentative frustrée de l'administration espagnole de concevoir une colonisation embryonnaire, à la romaine, de la campagne rifaine, l'autre facette artistique de Blanco, celle de l'architecte, se manifesta. Le mémorandum est accompagné de croquis et de dessins relatifs à la configuration d'une hypothétique "colonie (armée) de montagne", dans lesquels Blanco dessine des plans d'étage, des perspectives, des maisons pour les réservistes et même des croquis colorés de cheminées pour le quartier des officiers. Cependant, outre cette facette fondamentale du contrôleur Blanco de Izaga, la principale du point de vue artistique, qualifiée de véritable "politique architecturale", selon Sierra Ochoa (1951) et d'"architecture rifaine", selon Bravo Nieto (1991), on retrouve toujours l'ethnographe et le dessinateur avec ses carnets de terrain, ses crayons, ses encres et ses aquarelles, qui profite de ses visites dans les tribus pour réaliser ses croquis et prendre des notes.

Emilio Blanco, outre les influences artistiques de son père, n'était pas étranger aux mouvements esthétiques de l'époque, et toute son œuvre - architecturale et plastique - est en fait influencée par le maniérisme de la période *Art déco*, introduite en Espagne à partir des années 1920. Il admire également les orientalistes espagnols comme Fortuny, le plus connu, ainsi que d'autres maîtres importants comme José María López Mezquita, José Tapiró Baró, Antonio Muñoz Degraín, Tomás Moragas Torras, et bien d'autres (Dizy Caso 1997), sans oublier l'admiration qu'il professe pour son contemporain Mariano Bertuchi Nieto, auteur d'une œuvre graphique prolifique et importante (affiches, timbres, couvertures, cartes postales, etc.), développée en grande partie dans des publications coloniales comme *Africa, Revista de Tropas Coloniales*.<sup>129</sup> Un artiste qui part de "l'académisme romantique pour aboutir à un impressionnisme particulier, résultat d'un traitement équilibré des couleurs..." (Gómez Barceló 1992).

Mais c'est son arrivée dans le Rif au printemps 1927, peu avant que la campagne marocaine ne soit officiellement déclarée terminée par l'ordre général du 10 juillet à Bab Taza, signé par le général Sanjurjo, qui marque le début du travail graphique de Blanco dans le Rif, son "décorientalisme" pictural, qui se présente comme une suite (visuelle) de son travail ethnographique. Dès lors, on peut dire que 1930 est l'année clé, lorsqu'il devient capitaine dans la tribu d'Ait Aammart, à proximité de la tribu côtière de Bokouia, qui deviendrait sa prochaine destination. Dans cette même tribu visitée quatre ans plus

---

<sup>129</sup> Voir Campos (1999).



tôt par Bertuchi, accompagnant A. M. de la Escalera, pour préparer un article, illustré de dessins et d'aquarelles, pour la « fameuse » *Africa, Revista de Tropas Coloniales*.

1930 est aussi l'année qui marque le début de son ambitieux projet d'édition de "*Cuadernos de Arte Berberisco*" illustrés, ainsi que d'une étude globale sur le Rif, dans laquelle le contrôleur mettra toute son énergie, afin de combiner travail ethnographique et artistique, mais qu'il ne parviendra pas à mener à bien. C'est cette année-là qu'il publie son premier livre, *La maison rifaine*, sur un thème rifain et un traitement ethnographique, plein de dessins en noir et blanc - dont certains seront recréés séparément en aquarelles chromatiques<sup>130</sup> et qui offre un premier aperçu de son œuvre, avec un autoportrait suggestif qui le montre dans le bureau de l'intervention, complètement absorbé par la rédaction de ses rapports et études, entouré des textes de Léon l'Africain, du Coran et d'un livre sur les confréries religieuses, en compagnie de son aide de camp somnolent, et où, malgré la légèreté et la volatilité du dessin, une nette impression de solitude semble se dégager de ses courbes géométriques. C'est l'imagerie presque tactile du contrôleur "isolé" dans le Rif "sauvage", rêvant à travers les parchemins *art déco* - auxquels Sierra Ochoa (1956b) a consacré un traité entier - lors de ses promenades équestres, accompagné de l'interprète.<sup>131</sup>

---

<sup>130</sup> Dans *La maison rifaine* (1930 : 43), Blanco de Izaga décrit certaines des motivations qui inspirent ses aquarelles : "La lumière du soleil dans l'atmosphère propre, la construction irrégulière et surtout les êtres animés sont la décoration la plus positive et la plus belle". Quant au chromatisme qu'il utilise dans ses peintures, avec son fort mélange de gammes de couleurs primaires, il peut également avoir un lien avec les "contrastes de couleurs" qu'il observe dans les éléments décoratifs de la demeure rifaine, qu'il appelle "peintures en pierre".

<sup>131</sup> Certains dessins de Blanco, en particulier ceux de femmes, et quelques exemples sont présentés dans *La maison rifaine* [auxquels s'ajoutent ceux fournis par le langage qu'il utilise dans le texte lui-même : dômes lubriques (p. 11) ; mysticisme sensuel (p. 13), etc. Le texte est similaire à ce qui émane d'autres dessins contemporains, comme l'autoportrait de l'architecte portugais Alvaro Siza, exposé cette année dans les salles d'exposition du *Círculo de Bellas Artes* à Madrid, où peut-être les deux personnages sont unis par les liens architecturaux et érotiques. D'autre part, dans *La maison rifaine* (1930 : 61), Emilio Blanco insinue les lignes primaires d'une "géométrie coloniale" dans laquelle les courbes seraient représentées par le "Maure" et les lignes droites par l'Européen, "étudiant les relations des courbes orientales et des lignes droites occidentales, tant du point de vue social que du point de vue architectural".

Le chemin de fer Ceuta - Tétouan. Dessin de Mariano Bertuchi.



# **FERROCARRIL CEUTA - TETUAN**

Cuadro de marcha y horario de trenes que rige a partir del día 16 de Abril de 1928.

ESTACIONES		M. 32	M. 34	M. 36	C. 2	O. 16
<b>CEUTA A TETUAN</b>						
Ceuta Puerto	Salida				12,70	
Ceuta	Llegada				12,14	
Ceuta	Salida	7,40	10,30	11,50	12,10	17,00
Miramar	Llegada	7,40	10,27	11,50	12,10	17,04
Miramar	Salida	7,46	10,36	11,56	12,14	17,06
Castellón	Llegada	7,56	10,36	11,56	12,20	17,10
Castellón	Salida	7,57	10,36	11,57	12,26	17,16
Der Rilla	Llegada	8,06	10,44	12,03	12,26	17,18
Der Rilla	Salida	8,08	10,44	12,03	12,29	17,19
Hego	Llegada	8,10	10,46	12,05	12,31	17,21
Hego	Salida	8,11	10,46	12,05	12,36	17,26
Rinada	Llegada	8,20	11,14	12,11	12,36	17,40
Rinada	Salida	8,20	11,16	12,13	12,38	17,41
Mahón	Llegada	8,28	11,20	12,18	12,41	17,44
Mahón	Salida	8,34	11,26	12,24	12,47	17,50
Tetuan	Llegada	8,40	11,30	12,28	12,50	17,51
Cruce: Trenes 32, 34 y 36 en						
" " " 34 y 36 en						
" " " 34 y 36 en						
<b>TETUAN A CEUTA</b>		M. 31	C. 1	M. 33	M. 35	O. 15
Tetuan	Salida	8,00	10,00	10,57	17,40	20,14
Mahón	Llegada	8,13	10,13	11,01	17,54	20,27
Mahón	Salida	8,14	10,14	11,02	17,56	20,27
Rinada	Llegada	8,20	10,20	11,07	18,01	20,34
Rinada	Salida	8,24	10,24	11,11	18,04	20,36
Hego	Llegada	8,30	10,30	11,16	18,09	20,40
Hego	Salida	8,34	10,34	11,20	18,13	20,44
Der Rilla	Llegada	8,40	10,40	11,26	18,18	20,49
Der Rilla	Salida	8,44	10,44	11,30	18,22	20,53
Castellón	Llegada	8,50	10,50	11,36	18,27	20,58
Castellón	Salida	8,54	10,54	11,40	18,31	21,02
Miramar	Llegada	9,00	11,00	11,46	18,36	21,07
Miramar	Salida	9,04	11,04	11,50	18,40	21,11
Ceuta	Llegada	9,10	11,10	11,56	18,46	21,16
Ceuta	Salida	9,14	11,14	12,00	18,50	21,20
Ceuta Puerto	Llegada	9,20	11,20	12,06	18,56	21,26
Cruce: Trenes 31, 33 y 35 en						
" " " 31 y 33 en						
" " " 31 y 33 en						

NOTA: Los milleros formando cuerpo sólo podrán viajar en los trenes 32, 34, 31 y 33.

Source : *Africa. Revista de Tropas Coloniales* (Ceuta), n° 42, juin 1928.

L'œuvre artistique de Blanco est totalement méconnue. Certes, une étude partielle de son œuvre ethnographique a été publiée par l'anthropologue américain David M. Hart (1958, 1975, 1995), y compris l'œuvre ethnographique la plus importante publiée par Blanco (1939) et son évaluation selon laquelle "le contrôleur possédait un sens aigu du détail artistique et ses dessins sont très vivants" (Hart 1995) - qui, avec d'autres études partielles sur des thèmes biographiques (Blanco Moro 1995), architecturaux et

ethnographiques, (Bravo Nieto, 1991, 1994 ; Moga Romero 1996, 1996-97 ; Bravo Nieto et Moga Romero, 1995), et l'article désormais classique de Sierra Ochoa (1951), ont contribué à la diffusion de la pensée et de l'œuvre de cet auteur. Cependant, il n'existe pas d'étude globale qui prenne en compte, de manière interdépendante, toutes les facettes développées par Emilio Blanco Izaga au cours des presque vingt années qu'il a passées au Rif.

Ce sont des années durant lesquelles Blanco vit de près la création de l'École des Arts et Métiers de Tétouan (González Jiménez 1950) et des Musées d'Arts *Indigènes* et d'Archéologie, Bertuchi exerçant déjà " son patriarcat [artistique] sur Tétouan ", comme l'a écrit García Figueras (1962). C'est l'époque de la renaissance de l'artisanat "indigène" de tribus comme Chaouen et Tagzout. Cette dernière, considérée comme une belle tribu montagnarde de la confédération Senhaja, qualifiée de "pittoresque" par la littérature officielle. C'est un territoire que Blanco de Izaga connaît bien, puisqu'il y a été contrôleur à la fin des années 1920, et qu'il mentionne à propos de ses " travaux raffinés " dans *La maison rifaine* (1930 : 27). C'est à cette époque que Blanco développe, dans le peu de temps que lui laissent ses activités militaires, un corpus ethnographique sur le Rif : *la vivienda rifeña* (1930) ; *el derecho consuetudinario* (1939) ; *las danzas rifeñas* et *el arte funerario* (les seules qu'il a pu publier dans la revue *África*, en 1946).

Il est regrettable qu'en 1948, un an avant sa mort, Emilio Blanco ait demandé en vain aux *délégations à l'éducation* et aux *affaires indigènes* une sorte de "bourse" pour visiter le Maroc et achever son travail. Il dut se contenter de la vue de cartes postales ou de photographies qu'il achetait à Zubillaga ou de l'accès à des ouvrages en français et en anglais, et peut-être de rêver aux paysages du Rif de l'autre côté, cette épée montagnaise qui lui rappelait le Pays-basque qui l'a vu naître.

Le coup de pinceau *Art déco* de Blanco de Izaga véhicule des images d'un espace rifain matissien, bien qu'il donne également une certaine teinte classiciste et orientalisante à certains de ses dessins et aquarelles. Surtout ceux qui se réfèrent aux femmes, dans lesquels le peintre semble vouloir voir dans la simple condition féminine des Rifaines, l'image des femmes grecques, qui transmutent, comme dans une illusion stendhalienne, aux yeux de l'artiste, les simples et scintillantes *haiïks* et *gandouras* des Rifaines en peplos grecs, dignes de la princesse Athéna (Moga Romero 1996-97).<sup>132</sup> Des croquis - en

---

<sup>132</sup> La situation difficile des femmes rifaines a également été soulignée par la littérature coloniale, notamment par E. Blanco, dans des textes qui mettent l'accent sur la rudesse particulière avec laquelle elles étaient traitées et sur la situation de semi-esclavage dans laquelle elles se trouvaient souvent. Parmi les illustrations des revues "africanistes", il n'est pas rare de trouver des dessins ou des photographies, comme celle de Lázaro, datant de 1927, intitulée : "Tipo de esclava marroquí" ("Type d'esclave marocaine"). Comme l'a écrit Fatima Mernissi (1999 : 173), "l'histoire de l'esclavage [des femmes] a pris fin lorsque les colonisateurs, qui avaient dû insister fortement auprès des Etats musulmans pour les contraindre à l'interdire

trompe l'œil - qui illuminent les papiers du Contrôleur, des miniatures de cabinet, des "*fusina*", peut-être stimulés par les chants des lamias<sup>133</sup>, dans leur cabotage entre les puits animistes du Rif.<sup>134</sup>

Un crayon cousu sur un petit bloc d'aquarelle, quelques photographies, le paysage - Ghomara, Senhaja, Ait Aammart, Bokouia, Aith Waryaghar - et le paysage du Rif, toujours en pose pour le pinceau et l'imagination du contrôleur. Tout cela est nécessaire au processus de travail d'Emilio Blanco. Quelqu'un qui a pratiqué l'art majeur de l'architecture sans être un architecte diplômé, du moins qualifié par ses œuvres (Sierra Ochoa 1956a, 1960, 1962), mais qui a voulu léguer ses images particulières d'un nouvel orientalisme espagnol dans des dessins à la volée et des aquarelles, peut-être avec le souvenir des Cahiers Delacroix et l'annonce de publications récentes qui continuent d'illustrer le monde amazigh (Huet ; Lamazou 1990). Toujours en voyage initiatique - et définitif - à travers une terre imprégnée d'aniconisme et d'un art islamique marqué par la "qualité du vide contemplatif... [bien que, comme l'a dit le prophète Mohammed] Dieu est beau et aime la beauté" (Burckhardt 1988).

Si, comme l'affirment certains architectes, les intentions comptent plus que les résultats, alors le travail de Blanco de Izaga compte beaucoup. Sierra Ochoa (1951) l'avait déjà compris lorsqu'il avait formulé la véritable intention de ce contrôleur :

Blanco savait que là où l'Amazigh, anarchiste, individualiste, a besoin d'union pour se défendre, il regroupe ses maisons ou <tudrin> autour de <tighremt>, qui est à la fois un fort féodal, un grenier collectif, un enclos où l'on rassemble le bétail en temps de guerre et une forteresse inexpugnable. Il savait que si l'Espagne voulait donner au Rif une structure moins anarchique, elle devait s'appuyer sur un foyer central, une authentique <tighremt>, ce qui fait défaut dans notre Protectorat".

Cela expliquerait certaines des œuvres les plus significatives de Blanco, comme celle de d'Arbaa Taourirt, en 1941, véritable phare de la civilisation amazighe (également mosaïque de civilisations disparues), située au sommet d'une colline, à côté d'une gorge de la rivière Nekor, pas très loin d'Ajdir.

Certes, l'œuvre laissée par Blanco de Izaga montre qu'il n'a pas été un brillant peintre de chevalet, ni un dessinateur d'affiches, de cartes postales ou de couvertures de revues

---

définitivement, ont soumis la Convention internationale de Genève du 25 septembre 1926 à l'approbation de ces mêmes Etats. (Le Maroc l'a aboli par une circulaire de l'administration française du Protectorat).

<sup>133</sup> Associées principalement à l'un de ces personnages, qui se transforme en créature monstrueuse dans des circonstances variables. Une Lamia devient une figure de monstre mythologique, puis son nom en vient à être utilisé comme nom commun pour désigner une espèce de créature monstrueuse d'apparence au moins partiellement féminine qui s'attaque notamment aux jeunes hommes, mais en tire aussi des profits sexuels.

<sup>134</sup> Le même Blanco de Izaga dénote sa tendance orientalisante dans certains paragraphes de *La maison rifaine* (1930 : 11) : "Berbères primitifs, d'origine obscure, qui, même de nos jours, élèvent d'humbles demeures, évocatrices de traces égyptiennes, comme celle de Mohand Soliman à Tafersit...".

chevronné, comme l'ont été Diego Heredia Mullor en Mauritanie (Díez Sánchez 1993) ou José Pitarch, et l'incontournable Bertuchi, entre autres, en Afrique, mais il est vrai qu'il fut l'un des rares contrôleurs, sinon le seul, à combiner les qualités d'architecte, d'artiste et d'ethnographe, avec un travail qui, dans ces deux derniers aspects, rappelle celui d'un autre personnage en rapport avec le pays Basque, Julio Caro Baroja.

On a parfois l'impression que l'histoire du Protectorat espagnol au Maroc a été écrite<sup>135</sup> - l'est-elle ? - à "l'encre sympathique" et qu'il est difficile, par exemple, de reconnaître qu'une œuvre comme "*Sidi Hamidou*" (1926) de Bertuchi aurait pu être peinte par le Matisse du "*Rifain debout*", ou par le Mullor du "*Vendeur d'œufs*" ou de la "*Paysanne rifaine*". On oublie que dans l'aquarelle de Blanco "*Les danses rifaines*" (vers 1932) - reproduite en couverture du livre de l'ethnologue Ursula Kingsmill HART (1998) - on retrouve peut-être la même émotion, le même style et le même dynamisme que dans les peintures à l'huile de Matisse "*Le bonheur de vivre*" (1905-1906) ou « *Les capucines à 'La danse'* » (1912).

Comme le rappelle Berger (1997 : 24), "Matisse a fait remarquer un jour qu'un centimètre carré de bleu n'est pas la même chose qu'un mètre carré du même bleu". Les petits formats de papier sur lesquels Blanco dessine contiennent peut-être dans leurs quelques centimètres un rêve impossible.

Fatima Mernissi (1999 : 16) souligne à juste titre que le voyage dans le temps n'est pas sans risque. C'est pourquoi il est difficile d'assumer certains aspects de sa propre histoire ("rejetée"), d'en exposer à l'unisson les lumières et les maux, et de lutter ainsi contre les défis de l'oubli (et de la mémoire sélective). Ce morceau d'histoire rescapé est aussi un plaidoyer contre l'oubli. Quarante-quatre ans se sont écoulés depuis la fin du protectorat espagnol au Maroc et, aujourd'hui encore, l'histoire des relations hispano-marocaines reste en grande partie un "mystère". Ce n'est pas tant la narration grandiloquente des traités et des batailles - diplomatiques et réelles - que la vie quotidienne, que transmet, parmi beaucoup d'autres acteurs, l'œuvre du contrôleur Emilio Blanco de Izaga.

Vicente Moga Romero. Melilla, février 2000

---

<sup>135</sup> Parmi les quelques études récentes concernant les contrôleurs militaires, cf. Mateo Dieste (1997).

## 6. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

-Ayache, Germain (1981), *Les origines de la guerre du Rif*, Paris ; Rabat : Publications de la Sorbonne ; Société Marocaine des Éditeurs Réunis.

-Aziza, Mimoun (1996-1997), "La década trágica del Rif: el hambre y sus consecuencias sociales en los años cuarenta", *El Vigía de Tierra* (Melilla), n° 2-3, p. 237-244.

-Berger, John (1997), *Algunos pasos hacia una pequeña teoría de lo invisible*, Madrid: Ediciones Ardora.

-Blanco de Izaga, Emilio (1927), *Esquís*. Esta obra contiene las nociones elementales destinadas a orientar al novicio en este ejercicio invernal, Toledo: Imprenta del Colegio de María Cristina.

-Blanco de Izaga, Emilio (1930), *La vivienda rifeña*. Ensayo de características e interpretación con ilustraciones del autor, Ceuta: [s.n.].

-Blanco de Izaga, Emilio (1939), *El Rif* (2e parte. *La Ley Rifeña*). II. Los cánones rifeños comentados, Tetuán: Centro de Estudios Marroquíes (Ceuta: Imp. Imperio) (Reed.1995, Melilla: Archivo Municipal; Uned. Centro de Melilla).

-Blanco de Izaga, Emilio (19462), "Las danzas rifeñas", *África* (Madrid), n° 55, juillet; n° 56-57, août-septembre ; n° 59-60, novembre-décembre 1946.

-Blanco de Izaga, Emilio (1946b), "Noticia sobre arte funerario africano", *África* (Madrid), n° 52, avril 1946, pp.

Blanco Moro, Agustín (1995), "Otra lectura de la Hoja de Servicios de mi padre, el coronel Emilio Blanco de Izaga", *El Vigía de Tierra* (Melilla), n° 1, p- 83-88.

Bravo Nieto, Antonio (1991), "Europeísmo y africanismo: dos ejemplos de arquitectura española del siglo XX en Marruecos", *Boletín de Arte* (Universidad de Málaga), no. 12, p. 255-277.

-Bravo Nieto, Antonio (1994), "La genèse d'un style colonial : l'architecture rifaine dans le Maroc espagnol", in : "Figures de l'Orientalisme en architecture, *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* (Aix-En-Provence), n° 7374, 1994 (3-4), p. 167-182.

-Bravo Nieto, Antonio (1996), *La construcción de una ciudad europea en el contexto norteafricano*. Arquitectos e ingenieros en la Melilla contemporánea, Melilla; Málaga: Servicio de Publicaciones de la Ciudad Autónoma; Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico.



-Bravo Nieto, Antonio; Moga Romero, Vicente (1995), "Contribution espagnole à la connaissance de la société coloniale marocaine : Emilio Blanco de Izaga (1892-1949)", *Revue Maroc-Europe* (Rabat), n° 8, 1995, p. 247-258.

-Bodhan, Mohammed (2000), "Le Dahir berbère : mythe ou réalité ? Estudios amaziges: substratos y sinergias culturales, Melilla: Servicio de Publicaciones de la Ciudad Autónoma de Melilla.

-Burckhardt, Titus (1988), *El arte del islam. Lenguaje y significado*, Palma de Mallorca: José J. de Olañeta.

-Campos, José María (1999), "Bertuchi y la Revista de Tropas Coloniales", *Mar abierto, la revista de EuroFerrys* (Ceuta), n° 3, Winter 1999, p. 3437.

-Camps, Gabriel (1987), *Les berbères : mémoire et identité*, Paris : Editions des Hespérides (1ère. éd. : Paris : Editions Errance, 1980).

-Casas Mord, Juan (1948), "Politique", in: *Conferencias desarrolladas en el Curso de Interventores durante el curso de 1948*, Tetuán: Delegación de Asuntos Indígenas.

Comisión Histórica de las campañas de Marruecos (1935), *Geografía de Marruecos, protectorados y posesiones de España en África*, Madrid: Imprenta y Talleres del Ministerio de la Guerra, 2 vol.

-Coon, Carleton Stevens (1931), *Tribes of the Rif*, Cambridge: Peabody Museum.

-Cordero Torres, José María (1943), *Organización del Protectorado español en Marruecos*, Madrid: Editora Nacional, 2 vol. -Datos estadísticos relativos a la Zona de Protectorado españolado y a las colonias españolas de África occidental, relativos a diversos servicios durante los años 1930 y anteriores (1931), Madrid: Gobierno de la Republica. Présidence. Direction générale du Maroc et des colonies.

-Díaz de Villegas y Bustamante, José (1928), "Un levantamiento a gran escala. El nuevo mapa de protectorado español de Marruecos", *Revista de Tropas Coloniales* (Ceuta), n°40, avril 1928, p. 75-79.

-Díaz de Villegas y Bustamante, José (1929), "El tipo rubio entre los indígenas", *Revista Rifeña* (Melilla), n° 5, mai 1929, p. 65-66.

-Díaz de Villegas y Bustamante, José (1930), "Los trabajos cartográficos en la Zona Española", *África. Revista de Tropas Coloniales* (Ceuta), n° 72, décembre 1930, p. 289-190.

-Díaz de Villegas y Bustamante, José (1930b), Noticia de bibliografía marroquí. Trescientas cincuenta referencias. Marruecos, la acción militar, Toledo: Colección Bibliográfica Militar.

-Díaz de Villegas y Bustamante, José (1931), "Unidades de las tropas del Marruecos español", África. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 75, mars 1931, p. 49-52.

-Díez Sánchez, Juan (1993), "Notas sobre la cartofilia melillense: Diego Mullor, caricaturista", Aldaba (Melilla), n° 21 (1-1), juin 1993, p. 51-77.

-Dizy Caso, Eduardo (1997), Los orientalistas de la Escuela española, Paris: ACR.

-Elorza, Antonio (1998), "La estela de Kemal", El País (Madrid), 13 novembre 1998, p. 14.

—Emilio Blanco Izaga, colonel in the Rif: a selection of his material, published and unpublished, on the sociopolitical structure of the Rifians of Northern Morocco (1975), New Haven, Connecticut: Human Relations Area Files, 2 vol. (Ed. de David M. Hart).

-Escalera, Augusto M°. de la (1926), "Notas del Rif. Al margen de unas acuarelas", Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 23, décembre 1926, p. 269-271.

-Fallot, P. (1931), "Nota geológica sobre la región de Puerto capaz", in: Notas y Comunicaciones del Instituto Geológico y Minero, Madrid: [s.n.].

-Fallot, P.; Marín Bertrán de Lis, Agustín (1936-1939), Mapa geológico de la cordillera del Rif, échelle 1: 50.000, Madrid: Instituto Geológico y Minero de España.

-Fallot, P.; Marín Bertrán de Lis, Agustín (1937), La cordillera del Rif, Madrid: Memorias del Instituto Geológico y Minero de España, 2 vol.

-Font Quer, Pío (1928), "Crónica de una excursión botánica a Yebala y Gomara", Boletín de Farmacia Militar (Madrid), No. XI.

-Font Quer, Pío (1929), "De botánica marroquí: el abedul en Ketama", África. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 59, novembre 1929, p. 270-272.

—Font Quer, Pío (1929b), «Vulgarizaciones de la botánica marroquí. Observaciones acerca de la posibilidad de establecer en Villa Sanjurjo un jardín botánico», África. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 49, enero 1929, p. 13-14.

-García Figueras, Tomas (1930), Del Marruecos feudal (Episodios de la vida del Cherif Raisuni), Madrid : Compañía General Artes Gráficas.

-García Figueras, Tomás (1962), "Bertuchi en Marruecos (1898-1955)", Archivos del Instituto de Estudios Africanos (Madrid), n° 61, janvier 1962, p. 31-45.

-Goded, Manuel (1932), Marruecos. Las etapas de la pacificación, Madrid: CIAP. - Gómez Barceló, José Luís (1992), Mariano Bertuchi Nieto: ilustraciones, Ceuta: Dirección Provincial del Ministerio de Cultura.

-Gómez-Jordana Souza, Francisco (1976), La tramoya de nuestra actuación en Marruecos, Madrid: Editora Nacional.

-González Jiménez, Epifanio (1930), Marruecos en 1930, Tolède: Imprenta del Colegio de Huérfanos de María Cristina.

González Jiménez, Epifanio (1950), La obra de España en Marruecos, Madrid: S.A.E. Gráficas Espejo.

Grande Encyclopédie du Maroc, La : (1987), Rabat : GEM, 11 volumes.

-Guennoun, Said (1930), La montagne berbère : les Ait Oumalou et le pays Zaïan, Paris: Editions du Comité de l'Afrique Française.

Guillaume, A. (1946), Pacification de l'Atlas Central, Paris : Julliard.

-Hart, David Montgomery (1954), "An ethnologic survey of the Rifian tribe of Ait Waryaghl", Tamuda (Tetouan), II, 1954, p. 51-86.

-Hart, David Montgomery (1958), "Emilio Blanco Izaga and the Berbers of the Central Rif", Tamuda. Revista de Investigaciones Marroquíes (Tetuán), VI, 2, 1958, p. 171-237.

-Hart, David Montgomery (1975): Véase: Emilio Blanco Izaga... (1975).

-Hart, David Montgomery (1976), "De Ripublik à République : les institutions sociopolitiques rifaines et les réformes d'Abd-el-Krim", in : Abd-el-Krim et la République du Rif. Actes du Colloque International d'Etudes Historiques et Sociologiques, Paris 18 - 20 janvier de 1973, Paris : François Maspero.

-Hart, David Montgomery (1995): Cf. Emilio Blanco de Izaga... (1995).

-Huet, Karim; Lamazou, Titouan (1990), Un hiver berbère. Journal d'un séjour dans le Haut-Atlas, Milan: Editions Jean Laffite.

-Ibáñez, Esteban (1944), Diccionario español - rifeño, Madrid: Ediciones de la Revista Verdad y Vida.

-Illustration Economique et Financière, (Paris) (1930), "L'Algérie 1830-1930", numéro spécial, n° 2, supplément au n° du 15 mars 1930.

- Inspección de Intervenciones y Tropas Jalifianas. Central de Intervenciones de Tetuán (1930), Datos en 1930, [s.l.: s.n.].
- Inspección General de Intervención y Fuerzas Jalifianas (1928), Manual para el Servicio del Oficial de Intervención en Marruecos, Madrid: Talleres del Depósito de la Guerra.
- Intervención y Fuerzas Jalifianas. Inspección. Tetuán (1930), Vademécum año 1930, Tetuán: Alta Comisaría de la República Española en Marruecos (Ceuta: Imp. África).
- Intervenciones Militares de Melilla (1929). Vademécum año 1929, [s.l.: s.n.].
- Intervenciones Militares del Rif (1929). Estadística 1929, [s.l. : s.n.].
- Intervenciones Militares del Rif (1929). Office central: Vademécum année 1929, Villa Sanjurjo : Imp. del Diario Español.
- Intervenciones Militares del Rif (1930). Office central : Vademécum année 1929, Villa Sanjurjo : Imp. del Diario Español.
- Jamous, Raymond (1981), Honneur et baraka. Les structures sociales traditionnelles dans le Rif, Cambridge ; Paris : Cambridge University Press ; Maison des Sciences de l'Homme.
- Jiménez Ortoneda, Jesús (1930), Estudio de la región del Rif, Tetuán: Inspección de Intervención y Fuerzas Jalfianas. Curso de perfeccionamiento del Servicio de Intervenciones. Tolède: Imp. Colegio Ma. Cristina.
- Kingsmill Hart, Ursula (1998), Tras la puerta del patio. La vida cotidiana de las mujeres rifeñas, Melilla: Servicio de Publicaciones de la Ciudad Autónoma ; Uned.
- La Lengua rifeña: Tutlayt tarifit (1998), Melilla : Servicio de Publicaciones de la Ciudad Autónoma de Melilla.
- Laroui, Abdellah (1994), Historia del Magreb desde los orígenes hasta el despertar magrebí. Un ensayo interpretativo, Madrid : Mapfre.
- Lord O'Lawlor, Manuel (1935), Régimen y Administración de las propiedades del Majzen y colectividades indígenas, Tetuán : Imp. Hispania.
- Lobera Girela, Cándido (1926), "La política bereber del Protectorado", Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), nº 18, p. 126.
- Madariaga, María Rosa de (1999), L'Espagne et le Rif. Crónica de una historia casi olvidada, Melilla : Servicio de Publicaciones de la Ciudad Autónoma ; Centro Asociado de la Uned.

-Malo de Molina, Julio ; Domínguez, Fernando (1994), Tetuán : el ensanche : guía de arquitectura : 1913-1956, Sevilla : Consejería de Obras Públicas y Transportes.

-Martín Prats, J. (1931-1932), "El coronel Fabre y su táctica en Marruecos", África. Revista de Tropas Coloniales (Ceuta), n° 80, août 1931, p. 153-154 ; n°81, septembre 1931, p. 174-175 ; n° 82, octobre 1931, p. 201-203 ; n° 85, janvier 1932, p. 9-10.

-Mata, Pedro (1858), Los moros del Rif o el presidiario de las Alhucemas, Madrid : Manini Hermanos.

-Mateo Dieste, Josep Lluís (1997), "Los Interventores militares en el Protectorado español de Marruecos : la decodificación de lo "indígena" y los límites del Gobierno indirecto", Cuadernos del Archivo Municipal de Ceuta, no. 11, 1997, p. 275-294.

Matisse au Maroc. The paintings and drawings, 1912-1913 (1990), Washington : National Gallery of Art.

-Memissi, Fatima (1999), El harén político. El Profeta y las mujeres, Madrid : Ediciones del Oriente y del Mediterráneo (1ère éd. Paris : Editions Albin Michel, 1987).

—Ministerio de la Guerra (1930), Anuario Militar de España año 1930, Madrid: Talleres del Depósito de la Guerra.

—Ministerio de la Guerra (1932), Anuario Militar de España año 1932, Madrid: Talleres del Depósito de la Guerra.

—Moga Romero, Vicente (1996), «Etnografía e Intervención militar en el Rif: Emilio Blanco de Izaga (1992-1949)», Fundamentos de Antropología (Granada), n° 4, p. 253-255.

—Moga Romero, Vicente (1996-1997), «Peplos y jaiques. La condición femenina en el Rif colonial y la etnografía militar: una percepción», El Vigía de Tierra. (Melilla), n° 2-3-, 1996-97, p. 153-169.

—Montagne, Robert (1927), « L'Aghbar et les Hautes Valles du Grand Atlas », Hesperis (Rabat), n° 7/1.

—Montagne, Robert (1930), Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc, essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe Chleuh), Paris: Librairie Félix Alcan. [Réédition en 1989, Casablanca: Éditions Afrique-Orient).

—Montagne, Robert (1931), La vie sociale et la vie politique des Berbères, Paris: Éditions du Comité de l'Afrique Française.

—Morales Lezcano, Victor (1984), *España y el norte de África: el Protectorado en Marruecos (1912-56)*, Madrid: Uned.

—Mouliéras, Auguste (1895), *Le Maroc inconnu. Première partie: exploration du Rif (Maroc septentrional)*, Paris: Librairie Coloniale et Africaine.

—Ortega y Gasset, José (1924), *Las Atlántidas. Con unas figuras del Sudán y de la China*, Buenos Aires: Editorial Sudamericana.

—Ortega, Manuel L. (1930), *Anuario-Guía Oficial de Marruecos y del África española (Comercio y Turismo)*, Madrid: Compañía Ibero-Americana de Publicaciones.

—Peyron, Michaël (1994), « Tradition orale et résistance armée. La bataille des Ayt Yáqoub (Haut-Atlas, 1929) », *Études et Documents Berbères* (Paris), n° 12, p. 5-16.

—Pino Oliva, Francisco del (1951), «La construcción en el Rif», en: *Selección de conferencias pronunciadas en la Academia de Interventores durante el curso 1950-51*, Tetuán: Delegación de Asuntos Indígenas.

—Rubio Alfaro, Plácido; Lacalle Alfaro, Miguel (1999), *Alhucemas 1925. Desembarco. Asentamiento. Evolución*. Málaga: Los autores.

—Ruíz Albéniz, Víctor (1921), *España en el Rif. Estudios del indígena y del país. Nuestra actuación de doce años. La guerra del veintiuno*, Madrid: Biblioteca Hispania (Réédition en 1994, Melilla: Archivo Municipal).

—Ruíz Albéniz, Víctor (1930), *Colonización en Marruecos español*, Madrid: [s.n.]

—Salas Larrazabal, Ramón (1992), *El Protectorado de España en Marruecos*, Madrid: Mapfre.

—Salgari, Emilio (1992), / *Briganti dei Riff*, Milan: Mursia Editore (1º. ed.: Firenze: Bemporad, 1911).

—Sánchez Pérez, Andrés (1925), *Cosas de moros: impresiones rápidas del campo y la ciudad*, Toledo: Imp. del Colegio de Huérfanos María Cristina.

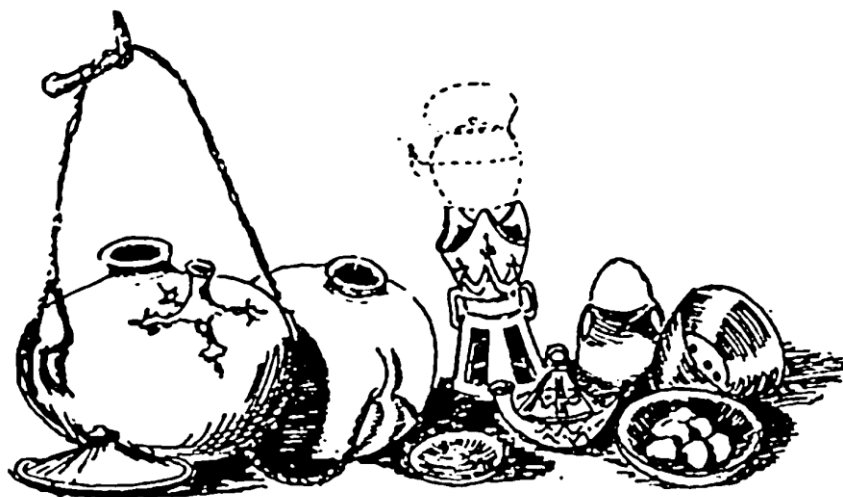
—Sender, Ramón J. (1930), *Imán*, Madrid: Cenit.

Sierra Ochoa, Alfonso de (1951), "Una teoría de arquitectura política y un interventor excepcional: el coronel D. Emilio Blanco Izaga", in: *Selección de conferencias pronunciadas en la Academia de Interventores durante el curso 1950-1951*, Tetuán: Delegación de Asuntos Indígenas, p. 129-150.



# LA MAISON RIFAINE

Emilio Blanco de Izaga



# LA MAISON RIFAINÉ

(Essai de caractérisation et d'interprétation avec des illustrations de l'auteur)

Lecteurs et auditeurs. -considérations. -style. -localisations et matériaux. - psychologie de certaines professions locales (maçon et charpentier). - composantes de la construction (plan, fondations, murs, intérieurs, escaliers, toiture, pavage et patios). -éléments décoratifs (pierre, bois, fer, peintures et motifs). -Éléments décoratifs (pierre, bois, fer, maçonnerie et branches) - Annexes (fours-silos, greniers et hangars, abreuvoirs, lavoirs et baignoires, ruches, fumiers et bûchers) - Chauffage - Éclairage - Mobilier de maison.

## LECTEURS ET AUDITEURS

Après avoir reçu des ordres de la hiérarchie, assortis d'un libre choix du thème, des sujets multiples et rabâchés ont assailli mon esprit, avec leurs titres séduisants, qu'ils soient religieux, historiques ou géographiques. Les confréries religieuses, avec leurs origines lointaines et leurs foyers principaux, la généalogie de leurs dignitaires et leurs rites locaux, ont forgé une bibliographie splendide, qui aurait orné mon extrait terne, et dont je n'ai pas réussi à obtenir des résultats pratiques. Des raisons analogues, doublées de mon incompetence personnelle, m'ont fait écarter avec horreur d'autres sujets historico-géographiques, dans la crainte justifiée de devoir m'en remettre aux récits plus ou moins véridiques et à la science variable des "précurseurs", qui, sans doute, auraient conduit mon lecteur à des assertions imprévues, ébranlé ses pensées les plus fermes et jeté de forts doutes sur ses plus nettes convictions.

Soucieux donc de léser le moins possible le lecteur dans ses légitimes et chères opinions, richesse qui ne peut être à la merci du débutant qui se jette dans la mêlée, j'ai préféré, donc, m'aventurer dans des domaines libres ou moins connus, en rapportant mes propres réflexions, que la nature du service que j'accomplis fait apparaître disparates au milieu du voyage, et qui, consignées dans un carnet intime, peuvent me permettre de répondre à la commande que j'ai reçue.

En effet, ma première pensée, une fois orientée, a été d'enregistrer en quelques pages un aspect de la vie rifaine, sans prétendre révéler des mystères que la distance forge, là où existe seulement une vie « primitive » et difficile, et, par conséquent, de raconter la simplicité et la pénurie dans laquelle elle se déroule au début de la pénétration coloniale. Bien avancé dans le travail, et bien plus à la fin du temps imparti, j'ai constaté la stérilité du sujet et de l'histoire, et j'ai été contraint de l'assaisonner de quelques divertissements amusants, ainsi que de quelques notes relatives à la nature qui permettraient au lecteur assidu de persévérer sans pause interminable et sans bâillements insurmontables.

Ainsi, de la même manière que dans les itinéraires, la nature et l'urgence du cas exigent une résolution soudaine et improvisée, sans autre mentor ou aide que mes propres lumières et concepts, j'ai décidé, de la même manière, dans le travail que je commence, de partir sur un itinéraire léger, avec un parcours en zigzag, comme pour les vrais itinéraires, et sans autre bagage que le très peu que ma petite tête est capable de contenir. Et j'assure le lecteur que, habitué à être seul avec mon cheval et avec des aides de camps pas très avertis et somnolents, l'imagination a l'habitude de se déchaîner, soit dans ses conceptions sauvages et disparates des éléments du paysage, véritable nature morte de peintre, soit dans les rapports qu'elle établit entre eux et les êtres animés, devenant si sensible qu'une fois au gîte, le réel et l'imaginaire se confondent à tel point qu'il n'est pas

étrange que plus d'une fois il faille procéder à un laborieux tamisage. Alors, reposez tranquilles, précurseurs, dans vos tombes pillées, car cette fois je ne renforcerai pas la redoutable légion des prospecteurs de l'Histoire.

## LA MAISON RIFAINE

Combien de fois, voyageur, es-tu passé sans que tes yeux, fatigués par le soleil brûlant et le paysage monotone, ne soient attirés par l'amoncellement de cabanes délabrées qui, si tu as pu les apercevoir dans le paysage terne et terreux, sont serrées les unes contre les autres et à moitié enfoncées dans le sol ! Pourtant, les considérations que l'on pourrait formuler sur tout l'environnement dans lequel vit l'homme sont intéressantes. En tout cas, elles contiennent plus de détails et d'éléments de réflexion que les grottes isolées, dépouillées et mortes des civilisations primitives, dont les moindres sillons ont motivé des études sérieuses et dépensé l'énergie de nombreux hommes de science, plongés dans l'analyse et la description détaillée de cette vie lointaine, faisant revivre cet environnement primitif. Si l'on ne peut attribuer à l'étude que j'entame la science qui me fait défaut, c'est en revanche l'intérêt et le plaisir avec lesquels j'ai constamment cherché à les observer, tant pour les besoins du service que par curiosité naturelle, qui fait que plus on avance dans la connaissance d'une partie, plus on éprouve le désir d'embrasser le tout.

Avant que le trépidant transit des nouvelles et excellentes routes que le protectorat espagnol ne cesse d'ouvrir, ne finisse par réveiller, disperser ou démolir les humbles hameaux de cabanes cachés dans le giron de ces montagnes ou endormis sur les confins de ces belles routes ; Avant que les dispositions des nouvelles autorités et leur rythme accéléré de transformation ne changent la physionomie des hommes et des choses, il n'est pas sans intérêt, semble-t-il, de recueillir en quelques pages, l'aspect actuel, les observations auxquelles tout voyageur peut songer, s'il arrête quelques instants son attention dans les Douars ou les habitations isolées, les regards du paysage qui vous suivent en scrutant et en fixant avec vigilance votre itinéraire.

Si la merveilleuse résurrection des civilisations anciennes a été rendue possible par des signes extérieurs, des traces, au travail patient auxquels contribue l'étude minutieuse du moindre détail, si l'analyse attentive de l'environnement et du « lieu du crime » entre donc dans la recherche du coupable, il est clair que l'étude de la maison rifaine fournirait également à un esprit observateur de multiples suggestions utiles pour diverses activités, en commençant par les instances officielles et intéressées et en terminant par le touriste heureux et insouciant, amateur d'exotisme ou simplement oisif et à l'esprit rêveur. Si l'étude des différentes variations d'une même activité à travers les âges, qu'il s'agisse de l'art de la construction, de la médecine, etc., marque des époques différentes et bien déterminées de l'histoire, avec leurs conséquences multiples, celle de la transformation de la maison rifaine, marquera avec le temps le signe extérieur de la modification de l'environnement et de son caractère, qui déjà aujourd'hui est perceptible, car dans les pierres est écrit le meilleur de l'histoire de l'humanité, Ainsi, de la grotte primitive au

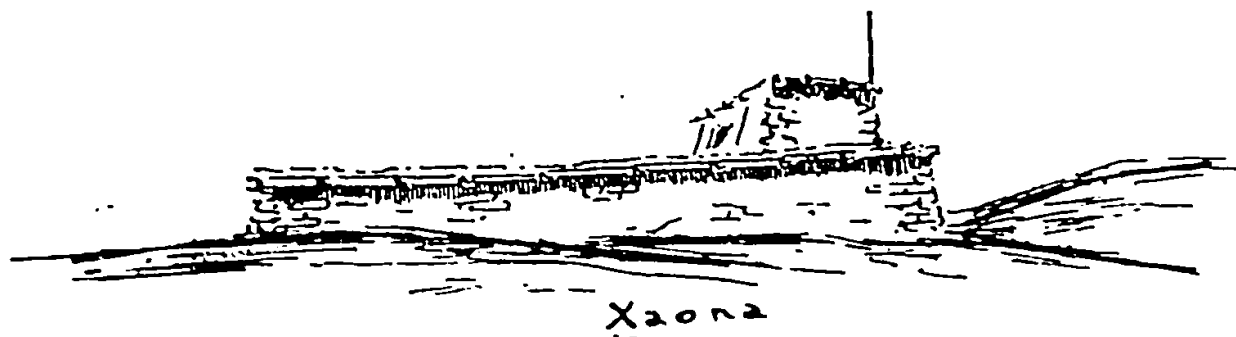
gratte-ciel moderne, en passant par la pyramide présomptueuse, on peut suivre pas à pas la psychologie des personnes qui les ont habitées et façonnées, tout comme dans la maison privée se révèlent le caractère et la profession du propriétaire.

## LE STYLE

Le mot n'est pas très approprié lorsqu'il s'applique à l'humble demeure de ces autochtones qui, au bord de la misère, sont contraints par la nécessité d'improviser avec les moyens naturels dont ils disposent et grâce à leur peu de jugeote, un humble abri, où ils peuvent se réfugier pendant les jours difficiles et conserver leurs maigres biens, la vache chétive et les chèvres craintives, avec quelques pots d'orge, une femme affamée, des enfants squelettiques et un chien galeux.

Le style, comme l'emplacement, est généralement dicté par l'usage auquel il est destiné, et l'*Azib* (ferme) pour les domestiques, cabane nourricière dans les propriétés éloignées, n'est pas la même chose que la zaouïa (édifice religieux), maison de prière, de recueillement, de pèlerinage, de détente, de stockage, couvent et nid de toutes les rébellions, dont les proportions et les besoins variables exigent d'autres soins et sont en architecture les gratte-ciel de ces montagnes, bien que plutôt qu'à la hauteur, qui n'est pas moins délabrée que les autres, elle se réfère à d'autres dimensions.

Cette étude légère les aborde en mélangeant les éléments de construction et les normes auxquelles ils se conforment : la hutte, la maison et le palais (*Azib*, *Dar* et *zaouïa*).

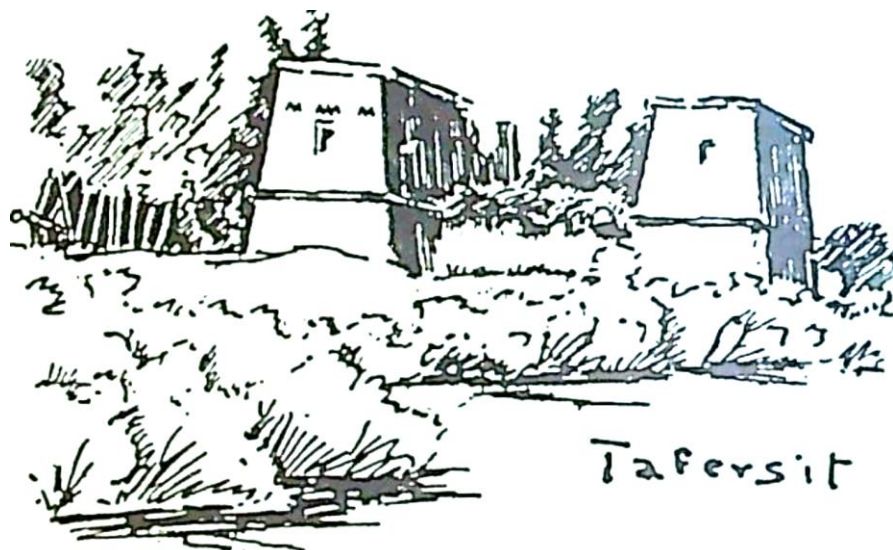


Le style est celui de toute maison de campagne : un mur rectangulaire qui suit la sinuosité du terrain, formant les murs extérieurs des pièces et des étables dont les toits émergent



à peine et laissant un espace ouvert au centre, une cour dans laquelle les minuscules dômes des fours à pain typiques ont souvent leur petite base. En même temps, elle éclaire les bâtiments qu'elle enferme, formant l'atmosphère intime, isolée de l'extérieur, où le joyeux jebli rêve et se repose plutôt qu'il ne pense et ne travaille, fier de son domaine réduit dans lequel il impose son autorité absolue comme un marginal européen, et s'habitue à l'isolement.

Ainsi, le style ne pourrait être plus naturel et capricieux, puisqu'il trouve son origine dans le rectangle du plan de masse, l'improvisation et les moyens de fortune le forgeront, ajoutant des *ghorfas* (étages) aux rez-de-chaussée et de nouvelles pièces à celles déjà construites, tandis que Les tempêtes et, le plus souvent, l'insouciance et la mauvaise gestion, démolissent les éléments initiaux, en commençant par marquer de profondes fissures et en finissant par des tas de cailloux qui, s'ils empêchent l'accès au rez-de-chaussée, facilitent l'accès aux *ghorfas* et, dans l'ensemble, donnent leur aspect le plus typique et forment les éléments les plus précieux du courant touristique et photographique.



Outre la diversité naturelle imposée par la nature aux maisons de la plaine et de la montagne, l'influence géographique que subissent les autochtones comme les Européens, et qui donne naissance au toit ou à la toiture à forte pente qui isole de la pluie et qui seule sert à différencier les maisons, il y a dans les traces de ces maisons des réminiscences d'époques et de peuples anciens, des analogies qui témoignent d'influences persistantes.

Un curieux type d'habitation, une habitation sous-marine, se retrouve dans diverses constructions de la fraction Jaouna dans la tribu d'Aït Aammart, dont les lignes rappellent les navires modernes, grâce à une petite guérite qui, s'élevant de la terrasse, lui donne l'aspect d'un dôme-périscopé, puisqu'il ne manque même pas un mât où l'on peut placer, comme dans les premières, le drapeau, ici représenté par un tissu blanc en signe de réjouissance du mariage.

Ces constructions, véritables casemates rifaines, grâce au courage de leurs habitants, blotties dans un terrain vallonné, d'où ne se détachent que le toit, comme une ligne de flottaison, et son dôme-casemate, donnent aussi l'impression de puissants chars de guerre à cette heure ringarde des couchers de soleil maghrébin. Cette guérite, à une époque pas si lointaine, abritait la sentinelle du gardien de la maison.

Amazighs « primitifs », aux origines obscures, qui, même de nos jours, élèvent d'humbles demeures, évocatrices du modèle égyptien, comme celle de Mohand Soliman à Tafersit; des fours typiques du terroir valencien, qui marquent de leurs coupoles lascives les jalons du chemin et de la vigueur des conquérants, de vos seigneurs sensuels, des guerriers rudes et fanatiques, des turbans blancs et des bannières vertes et glorieuses du prophète, que les célèbres guerriers portaient avec élégance et abandonnaient bientôt dans les bras affectueux des beautés esclaves ; témoins muets de l'histoire.

## L'EMPLACEMENT

En dehors des modestes *Azibhs*, dont la facilité d'improvisation et le faible coût les font germer, comme les cabanes européennes, le choix de l'emplacement est quelque chose qui a longtemps torturé l'esprit de ces rudes montagnards, surtout quand il s'agit de zaouias, ces châteaux féodaux rifains.

S'il veut la maison dans son village d'origine, blotti au creux du ravin, il cherchera un moyen pour que sa nouvelle demeure suive le scénario de l'ensemble des bâtiments qui grimpent la pente à l'assaut du sommet, toujours dans une position dominante par rapport aux autres, Dieu seul sait si les petites querelles et les grandes haines entre les gens du douar ne lui feront pas remercier l'Unique, pour une initiative si heureuse, dans les luttes à venir, toujours possibles, toujours latentes, en même temps que, cachant aux regards indiscrets sa vie intime, il surveille de sa tour de guet celle des autres.

Mais ne croyez pas que dans un village ce soit la seule préoccupation du rude montagnard, bien que ce soit la principale, car il doit tenir compte, en plus de la sécurité de son emplacement, de son économie, et donc, en plus d'essayer d'installer sa future bâtisse à côté de celle de ses proches et sa parenté, il étudie avec une minutie méticuleuse

les murs extérieurs de ses voisins, afin d'adosser son nouveau logement à celui qui lui offre la meilleure garantie de solidité et de support, avec des économies évidentes de temps et de coût, et sans être soumis aux furieuses disputes européennes entre citoyens causées par les murs mitoyens et l'éclairage extérieure, qu'ils ne possèdent pas.

Les inquiétudes sont d'autant plus grandes lorsqu'il s'agit, comme indiqué plus haut, d'une maison isolée ou d'une zaouïa, car la sécurité ne repose pas sur le souci d'une altitude plus élevée que celle de leurs voisins et sur le soutien qu'ils peuvent apporter en matière de défense. La maison isolée doit être à la fois une demeure et une forteresse, et suivant cette idée, ils recherchent tout accident de terrain, comme des rochers ou des petites collines difficiles d'accès, pour la situer, tout en veillant à ce qu'elle soit bien dissimulée dans la zone montagneuse et à l'écart des sentiers battus, ils préfèrent emprunter un chemin escarpé et sinueux d'un kilomètre ou plus à la recherche de leur refuge, en imitant la vermine, plutôt que de se percher le long d'une route ordinaire, à condition que de là, ils ne puissent pas être découverts au premier coup d'œil.

Le facteur prédominant dans le choix du lieu est le besoin d'être lié à l'élément primordial de la vie : l'eau, qui marque dans un rayon de moins un kilomètre les limites du premier, sans en déterminer le point précis. L'eau dans ces lieux, et pour les palais locaux, ne doit pas essentiellement répondre à de nombreuses conditions ; il suffit qu'elle soit de l'eau, même si elle est trouble ; ainsi dans n'importe quel ravin le moindre filet d'eau suffit à se désaltérer et à cuisiner. L'eau pour le bétail est fournie par la rivière voisine, durant le pacage, ou dans les petits bassins de retenue, pour l'irrigation de leurs minuscules terrasses.

L'emplacement des zaouïas est une autre affaire, car le site doit être choisi avec beaucoup plus de soin en tenant compte des mêmes conditions : l'eau, la sécurité, le pacage, et le paysage non moins intéressant ou déplorable et la bonne qualité de la terre.

Vous ne verrez donc aucune de ces retraites mystiques si ce n'est au fond de vallées enchanteresses, aux confluent ou au bord de rivières puissantes, abondamment boisées, de communication difficile et sous le vent de montagnes escarpées. Leurs vénérés fondateurs, en se retirant du monde, ont choisi ces petits paradis avec un raffinement que leur mystique sensuelle a su convertir, grâce aux soins féconds, au dévouement et à la servitude des fidèles, en véritables lieux de repos, d'enchantement de l'esprit, un cadeau pour les yeux, où les jeunes filles les plus belles, et les plus pures sont honorées en offrant leur virginité à ces croyants éveillés qui, dans leurs jellabas, cachent leurs visages sombres et leurs passions violentes lorsqu'ils passent à l'ombre des amandiers et des orangers, grenadiers et pommiers, sans souci, sans inquiétude, marmonnant des prières somnolentes, bercés par le murmure de l'eau, sans autre travail matériel que le

nécessaire repas quotidien et la jouissance des étreintes renouvelées de la jeunesse, jusqu'à ce que le Dieu bon et unique veuille les rappeler à lui pour continuer à jouir, car seuls ses pauvres serviteurs dévots et les Européens connaissent les sueurs terrestres.

Ainsi, comme nous le disions, le Rifain, dans le choix de l'emplacement de sa maison, recherche l'eau et la sécurité, la fertilité, la liberté et la beauté du lieu.

## LES RESSORTS PSYCHOLOGIQUES DE CERTAINES PROFESSIONS LOCALES.

Ces réflexions que j'insère sur la manière et les méthodes du maçon rifain, en le comparant à son homologue européen, pourraient bien constituer une esquisse psychologique de celui-ci qui, avec celle d'autres professions locales, constituerait un matériel non négligeable pour une meilleure connaissance du caractère rifain.

Une profession de la plus ancienne lignée et de la plus exquise ascendance, favorite de nos chers troglodytes et de ce grand touriste nommé Adam, qui sut l'alterner dignement avec la fauconnerie pour satisfaire les multiples caprices et exigences d'Eve, décidée à lui faire bâtir un nouveau paradis artificiel, le considérant comme coupable de la perte de l'autre, ne pouvait que se retrouver dans son aspect le plus pur chez ces rudes Rifains.

Cette manie persistante, transmise en héritage jusqu'à nos jours, a déjà donné lieu à des conflits sociaux et à des préjugés individuels, comme celui qui m'oblige aujourd'hui à m'accrocher à ma plume.

Il n'est donc pas surprenant que nos Rifains actuels, si proches de l'âge de la pierre et de la boue, récemment entrés dans l'âge du clou, conservent cette profession, avec toutes les prérogatives et les cérémonies, presque comme dans les temps les plus reculés, si l'on tient compte du zèle qu'ils mettent à préserver leurs coutumes les plus irrationnelles et les plus primaires. Le maçon rifain, exerce une profession libérale, avec toute sa dignité, comme dans les confréries et les guildes médiévales, sans jamais avoir été épuré et consolidée par des syndicats modernes.

De l'extérieur, les titulaires ne présentent aucune marque permettant de les distinguer par leur travail, comme dans certains villages occidentaux, ils portent des vestes légères, des espadrilles et des chapeaux de paille. Vêtus de djellaba et, comme tout autre croyant, ils peuvent arborer un chapelet et déambuler pieds nus. Au travail, on les voit dans leur attitude dubitative, couronnant les murs en cours de construction avec leurs mains couvertes de boue.

Les titres de la profession sont ceux de maître et d'ouvrier. Le maître est généralement le maître au sens plein du terme, assumant la direction technique, qui est en grande partie assurée par le propriétaire et sa famille. Il n'assume pas la responsabilité d'un éventuel affaissement avant, pendant ou après les travaux. Outre la planification des travaux, suivant le programme des besoins et des caprices du propriétaire, il les exécute et modifie judicieusement le travail des autres. En un mot, architecte, entrepreneur et ouvrier. Par ses considérations, il se situe au même niveau que les autres professions locales, à l'exception des professions religieuses et administratives, qui sont les plus importantes dans le style européen.

En matière d'honoraires, elle est aussi l'une des mieux rémunérées. Aujourd'hui, le salaire moyen est de 3,50 pesetas, plus la nourriture. Toujours par contrat, -10 pesetas pour une chambre, -30 pesetas pour une maison entière, trois pièces et une cour. En revanche, le travail à la tâche n'est pas pratiqué en raison de la difficulté que pose son évaluation. Avant la colonisation espagnole, leur travail était régi par la coutume de "*Dhwiṣa*" ou entraide communautaire entre parents et amis, récompensée par un repas commun et dans certains cas, que l'importance du travail et l'avarice du propriétaire fixaient, une chèvre ou un pot d'orge comme cadeau magnanime complétait les obligations morales de la dernière mentionnée. Le maçon rifain est aussi digne que les membres du plus puissant des syndicats, sans les luttes acharnées de ces derniers, par la même force des faits et de l'effort individuel, reflet plus juste de sa valeur.

Les syndicats possèdent la force du nombre, le maçon rifain celle de son individualité. Tous deux utilisent la même arme, la grève, au détriment de la collectivité, mais sans dommage pour cette dernière. La capacité de résistance des premiers est limitée, en raison de leurs faibles moyens financiers et d'une aide ponctuelle ; celle du Rifain est illimitée, en raison de sa sobriété et de la variété de ses métiers qui lui permettent de trouver sa subsistance même au milieu du désert. C'est ainsi qu'il a réussi à travailler pour un salaire journalier en refusant tout simplement de travailler pour une "*Dhwiṣa*".

Le maçon rifain est progressiste et démocratique, à une échelle bien plus grande que l'intellectuel, le religieux ou le fonctionnaire autochtone, qui est coincé dans sa propre commodité et son isolement. Son travail lui fait voir le monde de ses propres yeux et côtoyer des personnes de toutes classes et conditions, acquérant ainsi une vision plus large des hommes et des choses dans des relations et des intimités si diverses, grâce aux hauteurs auxquelles il accède. Grâce à sa vision et à ses pensées élevées, il forme, avec les muezzins des mosquées, la caste des futurs aviateurs.



Le maçon rifain est plus rentable que l'européen, en raison des outils naturels qu'il utilise et de ses exigences moins élevées : la vue au lieu de l'aplomb, la pierre au lieu du marteau, de nouveaux coups et coups d'œil comme règles et équerres, les mains au lieu des truelles, les branches au lieu des balais, les paumes au lieu des taloches, les pieds au lieu des malaxeurs de mortier, les trous au lieu du malaxeur, et les épaules du croyant ou les saillies du mur au lieu de l'échafaudage, lorsque la hauteur l'exige.



Le travail de la maçonnerie rifaine échappe aux explications claires et faciles que la langue permet en toutes matières, car nous devrions recourir à des termes similaires, ce qui ne rendrait pas les choses beaucoup plus claires. Il n'est pas possible de l'imaginer, il faut le voir.

Le maçon n'affronte pas le mur comme nous, mais y adhère, façonnant sa partie la plus haute, comme une crête humaine, où on le retrouve constamment, dans les positions du cavalier ou accroupi et comme une touche finale logique à ses conceptions tyranniques.



Le mur n'est pas une œuvre d'art qui émerge patiemment de l'esprit et des mains de l'artiste qui le contemple avec ravissement, mais un ennemi qui surgit entre ses pieds et qu'il tente d'abattre à coups de pierres, de pieds et de poings. C'est l'image de la victime vaincue, cruellement martyrisée, tuméfiée par des coups frénétiques ou assénés vicieusement et faisant couler de la boue sur les visages. Il s'agit plutôt d'un travail de forge ou de fortification à preuve de béliet et son élévation, le résultat de la lutte primitive et sauvage de l'homme contre la nature.

Ce n'est pas la ligne épurée, mais l'abrupt et l'anguleux. Ce n'est pas la surface lisse, mais la surface rugueuse. L'Européen escalade le mur lors des démolitions, et non pendant la construction, comme le maçon rifain, qui, même dans ce cas, montre une fois de plus la diversité de ses critères, de ses concepts et de ses actions par rapport au premier.



Le maçon rifain qui, du haut de sa vigie et au cours de sa tâche, aperçoit une saillie prononcée dans ce qui a été fait précédemment comme résultat logique de sa torsion actuelle, ne pense pas un instant à rectifier la dernière chose faite comme cause véritable, mais se jette à terre avec le geste dextre et beau d'un recordman olympique, il saisira le premier rocher ou bâton qu'il trouvera et dans une course effrénée et furieuse il atteindra le ventre malheureux qu'il assommera de coups jusqu'à ce qu'il atteigne l'affleurement désiré, si dans sa fureur mal contenue et son aveuglement il ne fait pas un creux là où il y avait une bosse et que celle-ci soit projetée douloureusement de l'autre côté.





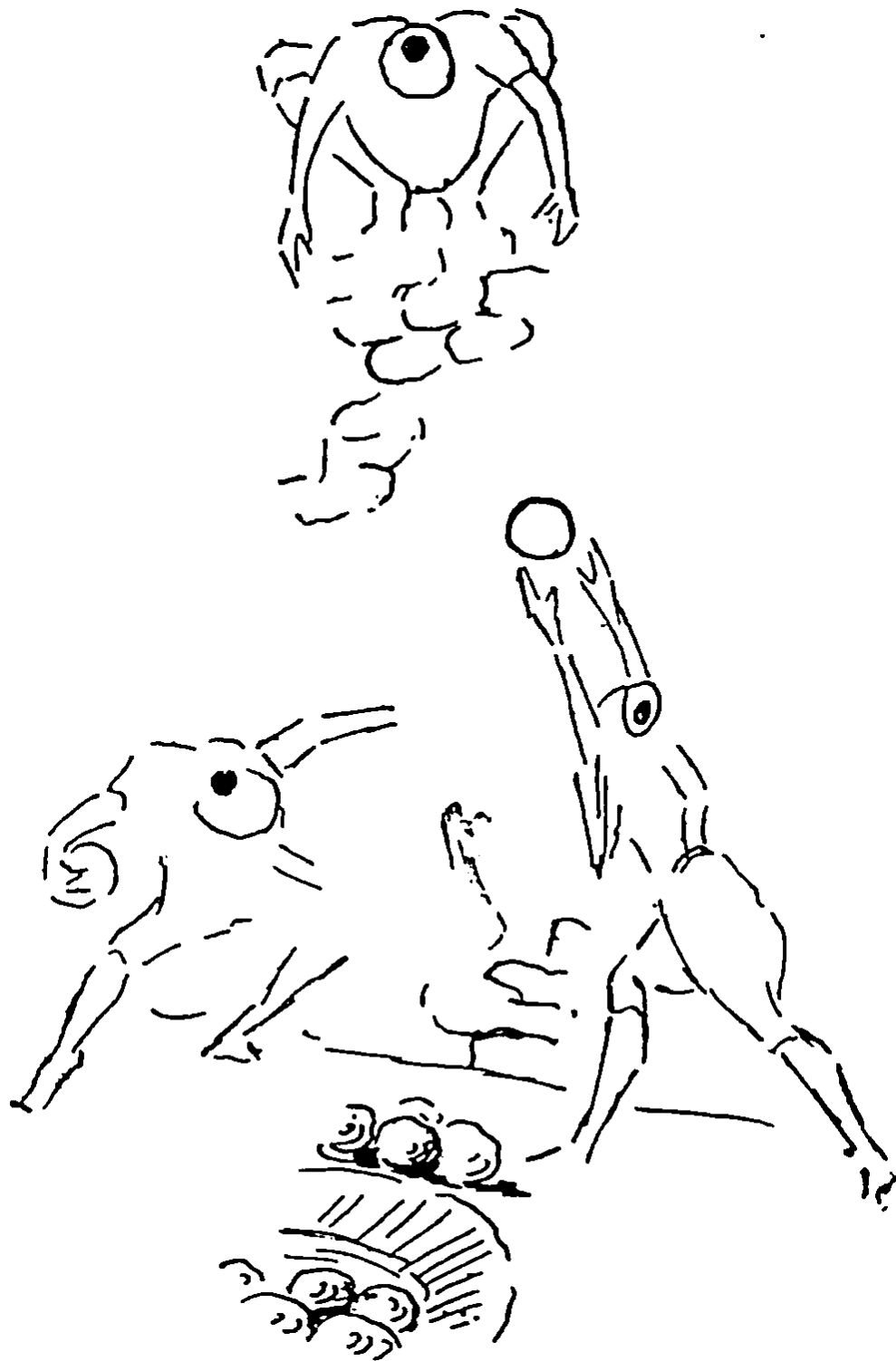
Cet entraînement constant à monter, grimper, courir et sauter endurcit le maçon rifain, lui donnant physiquement des aptitudes qui ont servi à plus d'un auteur de traité militaire à proclamer les excellences de ces hommes en tant que fantassins de guerre ou à raconter les excellences de ces nouveaux centaures en s'exclamant stupéfait "... et puis la cavalerie mauresque apparaît...".

Quiconque connaît les merveilleuses acrobaties humaines des marionnettistes et des grimpeurs, capables de trouver appui sur le nez, le toupet et les boutons de leur compagnon ainsi que sur les ornements des façades, ne doutera pas que notre artiste maçon, sait escalader rapidement et fermement les plus hauts poteaux avec intelligence et dextérité, en s'appuyant élégamment sur le dos de son ouvrier et sur les aspérités du mur. Comme dans tout métier, c'est une question de chance et de poigne, car plus d'une fois son corps heurta le sol pour le plus grand plaisir du public.



Tout le monde connaît ces petits trucs auxquels les maçons européens les plus assidus ont recours pour échapper à leur énorme tâche, les cigarettes, les crises physiologiques et la boisson comme s'ils parcouraient un désert. Le maçon rifain a trouvé des substituts aux mêmes fins, en se réfugiant dans son propre code socioreligieux, et les hommes de peu de foi qui dorment 48 heures d'affilée provoqueraient un scandale majeur si, pendant la journée, ils ne descendaient pas un nombre incalculable de fois de leurs murs pour des prières interminables selon les préceptes coraniques les plus stricts, sans parler des toilettes, même si les points d'eau ne sont pas à proximité.

Bien entendu, ces luxes peuvent lui être accordés si l'on tient compte de son rendement qui est le triple de celui de l'Européen, car alors que ce dernier travaille avec sa tête et une seule truelle, le maçon rifain emploie ses quatre membres presque simultanément pour le truillage grâce à l'appui de sa croupe. Ainsi, à califourchon, sinon en position accroupie ou assise, notre bon maçon place le torchis d'une main, la pierre de l'autre, et avec des talons énergiques, rectifie la direction en même temps qu'il s'entraîne à l'équitation, et pour comble de malheur, il n'est pas rare de le voir à terre par suite de l'effondrement soudain du mur que les oscillations de son tronc font subir à la paroi branlante.



Il est curieux de voir comment, chez les pauvres, les choses les plus compliquées sont simplifiées. Sur les chantiers européens, aussi petits soient-ils, il est rare de ne pas trouver

une série de poulies et d'installations pour le transport des matériaux. Ici, où les coutumes les plus pauvres sont maintenues avec ténacité, où les qualités individuelles sont développées au maximum, et où aucun effort n'est épargné, celui qui veut être maçon échouera s'il n'a pas d'abord joué à des jeux tels que le diabolo, la grenouille, les quilles et d'autres jeux similaires, développant la condition physique. Le mortier ou l'argile, malaxé et battu par les pieds puissants et habiles de l'ouvrier et modelé en position accroupie avec les mains, est servi au maître en boules d'environ 3 kilogrammes.

Un ouvrier occidental est un rouage de transport infantile et inférieur en tout point, sauf sur le plan économique, à l'ouvrier du maçon rifain, puisque ce dernier acquiert toute son orgueilleuse suffisance et son prestige dans le lancer de la boule de torchis, à son maître perché, si habile dans sa réception. Cet exercice, pratiqué par nécessité, par rareté de ressources et de matériaux chez ce peuple dépensier de l'effort humain, a donné naissance, en passant en Eurasie, à divers sports tels que le rugby et le punching-ball, ce dernier si en vogue chez les boxeurs, sur les plages à la mode et chez les cinéastes de sexe féminin.

En Amérique, est né le Base-ball, sport favori des jeunes filles de l'université et, dans ces contrées, plus d'une chute inattendue du maître maçon, en la recevant en pleine figure. C'est dans le lancer de la boule d'argile que l'ouvrier rifain joue son prestige s'il ne le fait pas à bon escient et s'il n'est pas saisie par le maître maçon distrait ou mal intentionné. L'ouvrier rifain est donc supérieur à bien des égards à l'européen.



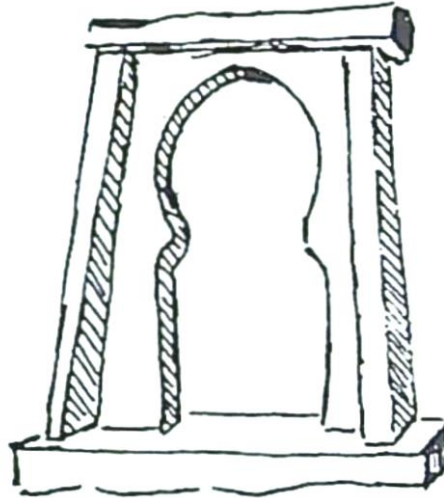
Et ce beau jeu est une autre des principales ressources que le maçon rifain utilise avec la prière pour raccourcir sa journée, une journée qui, pour cette raison même, n'a pas besoin d'être fixée pour une autre durée que celle de la lumière du soleil, puisqu'il est dans son pouvoir de la raccourcir.

## LES CHARPENTIERS

Et laissons notre maçon équilibriste pour nous occuper du maître charpentier, nous faisant monter par le fait même d'un degré de plus dans l'échelle sociale et artisanale, car ce métier des outils les plus brillants et les plus nombreux, peut même se diviser en deux castes, bûcheron et charpentier proprement dit, tant pour le montage que pour le démontage, et même comme charpentier naval si le besoin s'en fait sentir. Les premiers sont regroupés en équipes, composées de membres de la famille et, en dernier ressort, de voisins du même village, dont le chef est le plus astucieux et possède des connaissances en mathématiques avancées qui lui permettent de manipuler les neuf premiers chiffres et de détruire en un instant de vastes étendues de forêts, en fournissant une commande à l'état brut et au pied de la montagne, en utilisant des mesures calquées sur le corps humain, pieds, brasses, emfans, etc.

Dans son travail, il utilise des haches pour abattre, des houes pour dégrossir et des scies pour couper, toutes rustiques et émoussées, ce qui est compensé par l'effort. La ligne de sciage est marquée par un cordon de laine enduit de suie dont les lignes droites et sombres que les scieurs s'efforcent ensuite de ne pas suivre, dans un souci d'indépendance et par amour aux courbes. Ces individus qui apprécient les arbres, élevés dès leur enfance parmi les chèvres qu'ils gardaient, et dès qu'ils en pressentent l'existence, ils partent à leur recherche, quels que soient la rigueur du temps, l'heure tardive et les difficultés de l'endroit.

Ils ont leur propre conception de l'exploitation forestière, différente de celle des Européens, car ils commencent par dédaigner le charbon de bois, le bois de chauffage, les écorces et autres petits déchets qu'ils considèrent comme un travail peu viril, en choisissant les plus beaux spécimens, tant en épaisseur qu'en hauteur, afin de ne pas trop se tromper et de s'épargner travail et efforts, des dimensions supérieures d'au moins un tiers à celles demandées et, face à l'arbre, sans courber l'échine, ils coupent à hauteur d'homme, laissant un tronc aussi haut que son bourreau qui, dans une recherche méticuleuse, devient la véritable empreinte digitale de la forêt.



Une fois au sol, il se jette sur lui, le dépouillant à la hache de l'écorce et des couches nécessaires à un premier dégrossissage, provoquant un amoncellement d'échardes et une perte de bois au moins égale à ce qui reste, parfois moitié-moitié, ce qui, si on le joint au tronc gaspillé lors de l'abattage, dépasse certainement ce qui est utilisé, lors d'un tronçonnage minutieux.

Le transport des gros madriers s'effectue ensuite par traction humaine et par une ligne de pente maximale, en faisant une entaille à l'une des extrémités dans laquelle on insère une fine branche qui fait office de corde. Ces bois sont descendus par des trajets lents et discontinus, et c'est un spectacle exaltant de voir des patrouilles de troncs reptiliens s'approcher prudemment des villages, fracassant et interrompant les chemins délicats des communications oniriques et des réveils douloureux, sauf pour les petites pattes des chèvres maigrichonnes.

Parfois, certains de ces troncs reptiliens désorientés s'approchent et rôdent autour de la maison d'un maître charpentier, jusqu'à ce que, alertés, ils sortent rapidement avec leurs outils féroces, tels que l'herminette et le rabot artisanal, pour ramasser chaque éclat, que personne ne reconnaîtrait bientôt dans son corps meurtri cette fraîcheur et cette section qui faisaient la fierté de la montagne et l'admiration des jeunes spécimens élancés qui lui rendaient hommage en s'inclinant constamment pendant l'hiver, au son de la plainte des vents, tandis que là-haut, sa noble pointe, touchée par les flocons blancs, flirtait avec la brume. Les maçons et les charpentiers rifains se sont efforcés d'adapter le style arabe au goût des sommets, combinant avec bonheur, pour le régal de l'artiste, l'arc typique du premier avec l'inclinaison des jambages, afin d'augmenter le seuil au détriment du linteau, à cause de la désuétude des mesures et des concepts reçus en héritage.

## LES OUTILS ET LES MATÉRIAUX

Les outils et les matériaux utilisés pour la construction de leurs maisons sont on ne peut plus économiques, réduits et rudimentaires, à l'image de leur maigre économie. Des pioches en fer artisanal, travaillées par les maîtres forgerons de la tribu, leur permettent de creuser de petites fondations, d'extraire des pierres et de travailler le mortier. Des haches minuscules, de faible tranchant, de métal identique et de fabrication similaire, sont actuellement employées, par le propriétaire lui-même, pour ajuster la toiture rustique dont les éléments constitutifs, poutres et planches, sont le plus souvent acquis auprès des maîtres d'œuvre dédiés à cette tâche. Ces deux outils sont en fait les seuls à constituer l'essentiel du petit stock d'outils de construction que possède le Rifain, et ce non seulement pour la construction mais aussi pour le travail et pour toutes sortes d'activités dans de nombreux cas.

Il faut avouer que chaque jour, grâce aux activités du protectorat, il cherche à augmenter ce stock familial, en recourant à toutes sortes de moyens à l'exclusion du principal et unique, disons-le, utilisée par les Européens et connu sous le nom d'achat. Il se procure de nouveaux outils, tels que seaux, brouettes, pelles et pioches, parmi ceux utilisés dans les travaux de voirie et de construction, sans qu'il soit possible de déterminer en aucun cas le point ou la forme de l'acquisition, mais cela ne nous empêche pas de signaler avec un plaisir non dissimulé l'augmentation et l'amélioration de l'outillage du membre de la tribu, du moins avec le même plaisir conscient avec lequel le potentat et le mari satisfont les caprices du parent ou de l'épouse préférée.

Avec cela et d'autres choses qui seront appréciées par ceux qui arriveront patiemment et laborieusement au terme de ce récit. L'ingéniosité de l'Amazigh et de son rejeton, le Rifain, fournira, avec les surprises qui en découlent, de multiples suggestions aux peuples appauvris ou soumis, pour suivre les maximes bien connues du proverbe ; les meilleurs font feu de tout bois, pour augmenter ses ressources sans gaspillage en répondant rapidement à ses besoins les plus urgents. C'est pourquoi toute recommandation nous semble insuffisante pour les inciter à se recréer dans ce miroir rifain.

Aujourd'hui, notre laborieux Rifain est dispensé du redoutable et complexe problème du logement, grâce à la facilité et à l'économie de la construction, à la limitation des besoins et des exigences, à laquelle l'absence de personnel technique et les obstacles fonctionnels qui en découlent contribuent grandement. Ici, tout le monde est avant tout agriculteur avec une connaissance générale des autres professions que les occidentaux ont épurées et classées, se débrouillant pour vivre dans leur petit domaine, s'efforçant de ne pas frôler les autres, à cause des cris hystériques de la pouponnière fonctionnelle craintive, à la moindre probabilité d'atteinte à leurs intérêts et attributions.



Personne ici n'est surpris ou contrarié que quelqu'un veuille construire avec ses propres moyens une habitation qui l'isoleraient encore plus de ses semblables, ou qu'il soigne ses blessures ou celles d'un ami, ou qu'il s'occupe de son habillement et de sa défense, jouissant d'une vraie liberté, tant qu'il ne nuit pas à autrui. Que peut-il lui arriver ? Il lui appartient, s'il a agi en architecte sans le savoir et, s'il a été professeur, de ne pas s'en remettre à un savoir aussi méprisable que le savoir humain, d'en chercher d'autres plus fameux et, surtout, de se conformer à la volonté divine, hommes de foi, qui, dans ses mystérieux desseins, l'a permis. Accidents du travail ? Tant pis pour les personnes confiantes et leur insouciance, les maladroits et les confiants, les humanistes compliqués et le reste de la clique... On ne peut pas aller plus loin, même pour dédommager un maçon qui met imprudemment en péril son propre faux appui ! La tromperie porte sa peine. C'est un négociant qui, comme tous les négociants, fait des heureux et des malheureux, même si nous reconnaissons que ces derniers sont les moins nombreux. Dans tout ce qui est volontaire et gratuit, et donc là où l'on cite les risques, les revers et les fatigues, ainsi que la fortune, on ne comprend pas et on ne conçoit pas les augmentations de prix auxquelles correspondent les gratifications, les indemnités et autres émoluments, qui embrouillent, délabrent et entravent les budgets les mieux constitués.

C'est ainsi que leur vie est simplifiée, ce qui leur permet de satisfaire leurs instincts primaires avec un minimum d'efforts. Ici, chacun peut devenir ce qu'il veut avec ses propres efforts : avocat, médecin, saint, architecte, militaire, commerçant, etc., il n'a pas besoin de diplômes, ni d'abandonner l'agriculture, il lui suffit de le prouver ce que les diplômés ne font pas toujours, et seul le public, avec ses préférences et ses avantages, se charge de le vérifier. Une véritable école de la démocratie. Un Rifain pur-sang, au moins, devrait confier des tâches minimales à un professionnel et qui constituent, pour ainsi dire, une nécessité primordiale ; confier sa propre défense à un autre homme, même s'il s'appelle juge, avocat ou policier, seller un cheval, fabriquer des manches d'outils, refaire sa chambre, construire un mur, faire une route, labourer son potager, confectionner une jellaba ou préparer la nourriture, voire soigner ses maladies ou ses plaies.

Après nous être quelque peu éloignés de l'épigraphe, revenons-y rapidement avant que les digressions ne finissent par nous égarer lamentablement. Défaut de construction ? Aucune. La pierre et le bois, des matériaux à la portée des plus modestes. L'eau et la terre, les éléments que Dieu fournit en abondance à tous, bien que le premier soit rare pour que ces autochtones en soient privilégiés. Mais à en juger par les progrès de l'Islam, on peut penser que l'humanité n'est pas aussi friande d'eau que le prétendent de nombreux théoriciens de l'hygiène, et l'on pourrait même attribuer à cette modalité un caractère distinctif, compte tenu de l'interdiction de certaines boissons. "Religion sèche", il semble étrange que les Américains, amoureux de l'originalité et du progrès, ne

s'empresment pas d'inscrire Mohammed comme premier citoyen honoraire, un titre gratuit qui confirme ce qui a été si souvent prouvé qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Voici donc la première phase de tout travail de construction : connaître les outils et les matériaux nécessaires, que ses propres femmes et parents ont patiemment accumulés, avec ou sans l'aide des bêtes de somme, au pied du chantier. Quant au bois, s'il doit être utilisé en simples rondins, il le fournit lui-même avec sa propre main d'œuvre, et s'il doit être travaillé comme celui utilisé pour les poutres, les portes et les fenêtres, il se rend dans des villages qui se dédient à ce travail. Ces villages, situés dans les zones boisées, sont les véritables précurseurs de la production de masse, car ils connaissent les goûts du public, et l'on peut dire qu'ils ont utilisé des dimensions et des styles uniques, tant pour les ouvrages susmentionnés que pour d'autres menus articles. Les coffres, les tables, les récipients, les services à thé, etc. la variété étant difficile et coûteuse à réaliser.

Bien entendu, les exigences de la clientèle sont minimales et il ne viendrait donc à l'idée de personne d'imiter la minutie européenne qui, pour la satisfaire, a imposé l'invention d'innombrables mesures infinitésimales et le perfectionnement des outils de travail, capables de satisfaire les demandes de l'architecte le plus exigeant avec un minimum de gaspillage, de saisir l'esprit de l'ouvrier le plus consciencieux et de faire le désespoir de l'entrepreneur le plus patient. Pas dans ce pays, tout est plus simple et plus rapide, à l'image de sa vie rustique. Une porte, une fenêtre, un coffre, une table et même les planches, chacun sait ce que c'est et à quoi ça sert, il les commande sans autres fioritures inutiles, car, bien entendu, elles sont les mêmes à quelques tolérances près, comme les poids et mesures et les pièces de monnaie européennes. Autant de portes que de fenêtres. Telle est la commande, et c'est ce qu'il reçoit religieusement sans la moindre innovation, comme à l'époque de ses pères, de ses grands-pères et du Prophète lui-même, et il n'y a donc pas de tromperie, et il ne peut ainsi que combler son désir, parce que la porte ne s'adapte pas à l'ouverture et n'a d'autre vocation que de permettre le passage aisé de petits animaux, que les hommes parviendraient peut-être à utiliser, même s'ils doivent constamment faire ployer leur dure échine, s'ils n'optent pas pour sauter par-dessus, comme c'est le cas en général.

Avouons donc que chez les Européens, une porte, une fenêtre, un coffre, on ne sait certainement pas à quoi ils servent, que ce soit pour un usage normal ou comme ornement, caprice, etc.... et c'est ainsi que n'importe lequel de mes lecteurs aura connu, par exemple, ce que représentent les façades de certaines maisons, les balcons ou les gloriettes peintes. De telles absurdités ne sont possibles que chez des esprits considérés comme « civilisés », ennemis de la nature dans leur vie artificielle. D'autre part, il serait

très compliqué que le simple et rude Rifain donne à ses fournisseurs charpentiers la mauvaise idée d'introduire des innovations dangereuses et fragiles, comme c'est l'usage chez les peuples européens. Ces portes et fenêtres auront donc toute la robustesse souhaitable dans des assemblages et des épaisseurs judicieuses, sans qu'apparaisse nulle part le sale clou, allié des tailleurs. Il y a suffisamment de ronces sur le chemin, sans parler des absurdes serrures métalliques ou de poignées de porte dont le mécanisme délicat et compliqué entre les doigts rifains est facilement et instantanément brisé et difficile à remplacer ou à réparer, la preuve pratique réside dans tous les trous des Bureaux des contrôleurs.

Ces portes, ces fenêtres, aux dimensions uniques et au style ancestral, sont livrées démontées et chacun, homme, femme ou enfant, sait les monter ou les réparer, sans autre dépense que l'effort fourni, après plusieurs générations, victimes des ravages du temps. Tout est solide, robuste, à la mesure des personnages auxquels il est destiné et des fonctions qu'il exige. Ce sont des ouvertures viriles auxquelles les noms que nous utilisons pour les désigner ne s'appliquent pas très bien, mais conviennent plutôt à ce qui, chez nous, représente leurs caractéristiques de fragilité, de frivolité, de faiblesse, de coût, de luxe, d'encombrement, etc.

Les points d'approvisionnement de ce matériau sont bien connus dans tout le Rif : la tribu industrielle de Tagzout pour les travaux raffinés, si l'on peut dire, qui exigent la taille, la sculpture et la décoration du bois, auxquels les mêmes familles se consacrent depuis des temps immémoriaux avec les mêmes outils, et le village d'Uersan, dans la tribu de Zarkat de la confédération de Senhaja Srair, pour les travaux ordinaires, tels que les poutres, les planches, et les portails. En plus de ces deux points qui concentrent et servent les besoins de toutes les tribus de Targuist à la mer, il y a quelques villages dans la zone forestière qui pourvoient aux besoins de ces tribus en travaux artisanaux, les principaux étant Sammar pour la tribu d'Ait Aammart, Makhzen pour la tribu de Ketama et Assila pour Beni Sedat et Beni Guemil.

## LES ÉLÉMENTS DE LA CONSTRUCTION

La pratique a accompli chez ces autochtones ce que la technique n'a pas encore réalisé chez nous : la maison type, la maison unique, capable de se transformer et de s'adapter aux fortunes et aux activités les plus diverses. Ce n'est donc pas un détail que l'on peut négliger ; au contraire, il faut le souligner et le retenir, comme modèle pour nos civilisations inquiètes, qui se débattent dans la confusion, avec leurs maisons de campagne, leurs maisons à bas prix, leurs maisons ouvrières, etc., et le résultat évident de manque de logements, de manque de confort, de styles bizarres, d'intérieurs farfelus et de coûts exorbitants, générateurs d'un autre problème, celui du logement, dans la vie de ce citoyen inquiet.

Dans le tracé du plan, qui est exécuté en tenant compte de l'orientation vers le sud de la façade intérieure de la maison principale, aucun autre élément n'intervient autre que le bon œil du maçon et la pioche, sans être soumis à des règles, à des fils ou à une quelconque ficelle pour rendre le tracé plus régulier et plus beau, avec lesquels, en plus d'agir selon leurs normes de liberté et de fantaisie, rien ne les empêche de creuser ces minuscules fossés de fondation, en évitant de contourner les obstacles qu'ils jugent nécessaires, en raison de l'effort qu'ils requièrent ou d'autres commodités. Si le terrain est en pente, l'axe longitudinal de la pièce suit cette inclinaison, ce qui facilite grandement le travail pour les trois marches intérieures qui forment le plancher de la pièce. En outre, elles réduisent les mètres de maçonnerie en économisant sur la façade arrière. Ainsi, presque toutes les chambres semblent émerger des entrailles de la terre, telles de minuscules locomotives à la sortie d'un tunnel, et comme elles, noires, et à certaines heures de la journée auréolées de fumée. Cela explique pourquoi il est dangereux de chevaucher la nuit à proximité des villages, et rappelle une certaine occasion où le sommeil placide des habitants a été interrompu par la chute du ciel d'un contrôleur à cheval égaré, après l'effondrement d'un toit. Une magnifique "entrée" makhzenienne et une merveilleuse répartition du choc qui s'ensuit entre les acteurs. Les propriétaires ont sans doute encore des doutes amers sur leur " style " architectural.

Ceux qui suivent cette "voie" sont généralement les plus pauvres, car ils ne se soucient pas, comme nous l'avons dit plus haut, de leur sécurité ou de l'œil indiscret des autres, qui sont tous deux d'une grande importance, mais pas autant que l'aspect économique.

## LES FONDATIONS

Elles sont réduites au minimum en profondeur, à la fois parce qu'elles sont destinées à des bâtiments de plain-pied et que, fort heureusement, rien n'a été légiféré à leur sujet, les soumettant à des échelles étroites : trente ou quarante centimètres, de largeur et de

profondeur en général, mais sans régularité, ni dans le tracé, ni dans le reste. Il serait judicieux de perdre du temps à faire un fossé parfait, avec des pentes perpendiculaires, pour le reboucher. Il faut avoir perdu la tête dans des élucubrations académiques pour en arriver à de telles extrémités.

Le fossé suit donc capricieusement les sinuosités du terrain et son inclinaison générale, sans avoir de bords définis, de fond plat ou d'angles précis. C'est un fossé creusé par un enfant, pas par un spécialiste, ou un ouvrier professionnel. Son ouverture est plus large que sa base. Évidemment, cette fondation mauvaise est la cause de quelques inondations pendant la saison des pluies ; mais il n'y en a pas tant, ni fréquemment, pour que plus d'attention ne soit accordée à ce sujet. D'ailleurs, un effondrement, une fissure ou même un affaissement partiel n'inquiète pas le Rifain qui, incarnation de la sobriété et de la paresse, sait être débrouillard et est assez endurant pour supporter de vivre assez longtemps au milieu des ruines ou dans le peu qui reste debout, avant de se décider à réparer quoi que ce soit. De plus, conformiste né, il ne prétend pas, sacrilège, lutter contre la volonté divine, et si Dieu a voulu démolir sa maison, il accepte ses mystérieux desseins avec la force d'âme et la sérénité d'un croyant.

## LES MURS

Les murs ou murailles sont construits en pierre et en terre dans le Rif montagneux et en grosses briques d'adobe, généralement sans paille, dans le Rif côtier. A ce qui a été dit des maçons, il faut ajouter que les murs sont construits avec une épaisseur que l'on a coutume de fixer à trente ou quarante centimètres, que cette épaisseur, qui est celle des fondations, est aussi celle du genre d'habitation, de la forme de la robe, des dimensions des poutres et des planches, des ouvertures et de tant d'autres choses encore, uniques, déterminées par la coutume et concrétisées par la pratique et qu'elle est utilisée aussi bien dans les pièces de plain-pied que dans celles de l'étage (ghorfa), la plus haute élévation permise par la coutume réitérée et l'aspiration rifaine qui, comme on peut le constater, n'est pas de haute volée.

Cela ne signifie pas que le maçon doive mettre un mètre dans sa poche pour perdre du temps en mesures esthétique-micrométriques, au détriment de la rapidité du travail et surtout de son économie particulière, principal obstacle à sa diffusion, avec pour seul avantage l'enchantement du promeneur, car il serait absurde de faire pénétrer dans une maison rifaine, où la lumière artificielle est limitée et qui a une mission déterminée et unique de refuge pour la famille et le bétail pendant les journées rigoureuses, des distractions incompatibles avec la diligence à mettre dans ses occupations extérieures et la possibilité imminente de faire appel à la fuite.

De plus, ces mesures méticuleuses et répétées heurtent ouvertement le caractère rifain, dépréciateur de futilités. Il n'a pas besoin du mètre, tout comme il n'a pas besoin de montre et de miroir dans le paysage de sa vie, bien qu'ils ne manquent pas et qu'ils figurent en double dans toutes les maisons présomptueuses, mais comme simple décor, puisque ni l'un ni l'autre ne marchent, ni les autres ne reflètent autre chose que l'épaisse couche de poussière et les traces de chiures de mouches qui recouvrent leur surface, quand ils ne sont pas encore enveloppés dans le même papier d'emballage avec lequel ils ont été acquis, comme nous pouvons en témoigner. Et ils ne sont pas vraiment nécessaires. Ma montre est inutile si mes relations n'en ont pas. Le miroir ne sert à rien s'il n'y a pas de parade ou de jeunesse à refléter, comme l'appareil récepteur sans émetteur. Et dans les sociétés traditionnelles, il faut vivre avec les réalités.

En outre, le maçon construit le même mur que celui qu'il a vu construire par ses grands-parents, ses parents et ses frères et sœurs, car les grillages sont héréditaires, comme dans de nombreuses familles européennes, et aucun descendant n'a vu ou n'essaierait d'introduire des modifications irrespectueuses dans le travail de ses parents. Les principes fondamentaux de la famille musulmane empêchent cela dans une certaine mesure. Mais même s'il ne ressent pas le moindre penchant pour la modification, il n'a pas le moindre doute sur ces détails et c'est pourquoi tous les murs de toutes les maisons ont des dimensions si semblables, et identiques avec celles construites par la même famille de mains, qui en viennent à créer un style, qui après tout est le même chez les Européens et c'est pourquoi même les styles régionaux sont appréciés et loués là où il n'y a qu'un manque d'ingéniosité et un surplus d'écoles et d'imitateurs fidèles. Parmi les architectes, il serait donc facile, en appliquant cette règle, de faire une sélection de Rifains copistes ou récidivistes, comme dans les diverses professions libérales et rétrogrades dans lesquelles se condense et se classe la pensée humaine, et dont les lueurs sont obscurcies par tant de crasses réfractaires.

Ainsi, il ne fait aucun doute qu'il existe un style rifain, une école rifaine, car en son sein il en existe d'autres de la tribu et ainsi en descendant, on arriverait à la *neku*a de Mohamed Ben Mohamed numéro 100... mais elle serait aussi pesante que les petites écoles occidentales ; ce pour quoi nous remercions nos patients lecteurs et auditeurs.... Le mur rifain présente deux particularités essentielles qui, à elles seules, permettent de le distinguer de tous les autres murs connus, ce qui est évident dans les murs effondrés et exposés de la construction. Le mur rifain est un double mur de pierre. C'est peut-être une conséquence de la manière dont il est construit, avec deux ouvriers qui se font souvent face, farouchement autonomes, chacun érigeant son propre mur et comblant le vide entre les deux avec du torchis de terre. Cela conduit à des effondrements fréquents, dès que les eaux agissent sur la terre entre les deux, et explique la longévité de ces pauvres

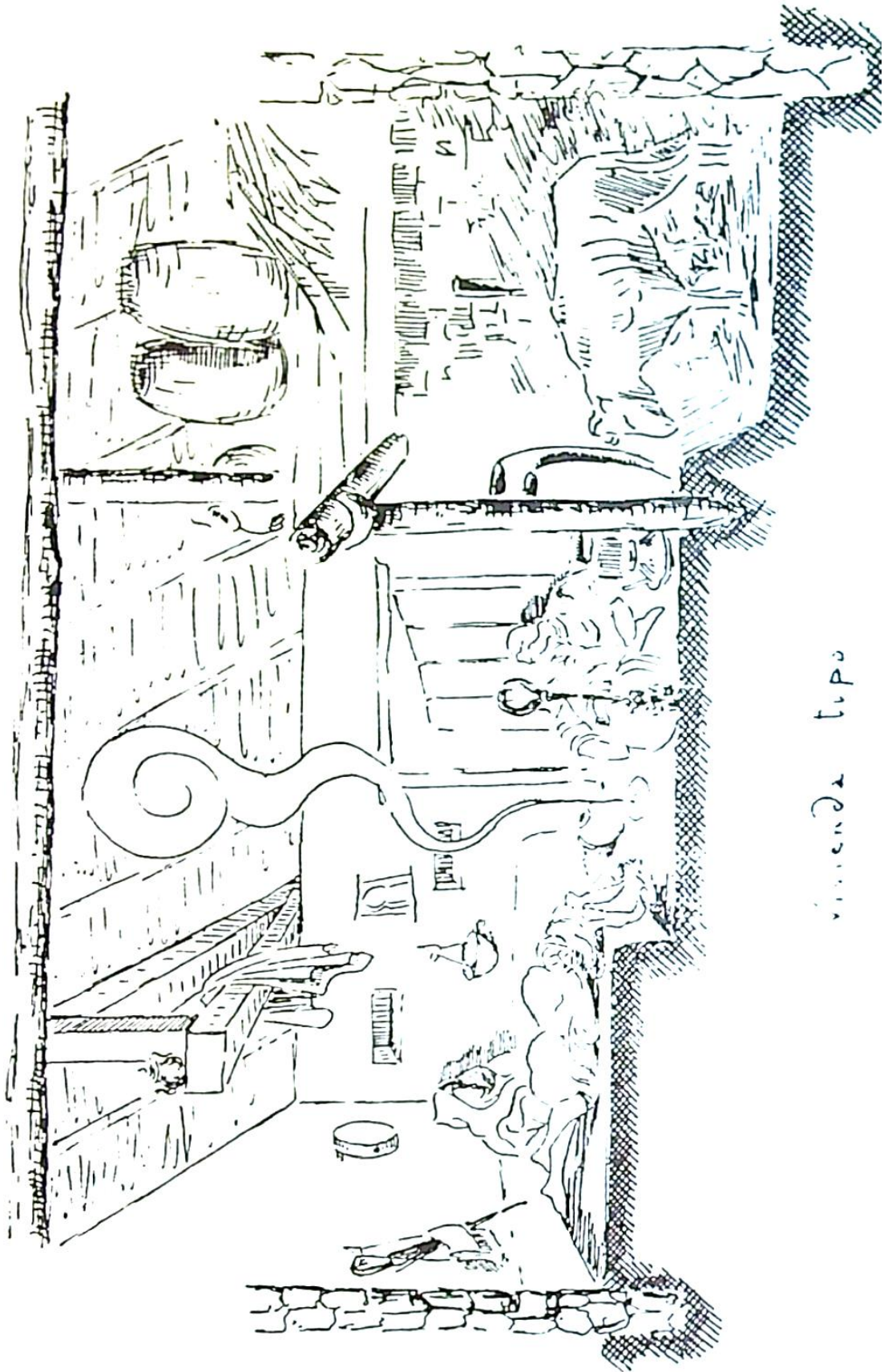


constructions, car l'effondrement du mur extérieur est généralement un bon avertissement pour le propriétaire. L'emboîtement des pierres entre elles est un concept qui dépasse le cerveau du maçon.

Les Rifains ont donc aussi leurs doubles, comme les adeptes du spiritisme, les banquiers et les dominos. L'autre particularité du mur rifain est son asymétrie. Aucun mur droit n'est jamais sorti des mains rifaines, ni à l'aide de règles, de fils à plomb, de coffrages, ou quoi que ce soit d'autre. On peut dire que cela a été tenté devant de nombreux témoins. C'est quelque chose de grand, de formidable, d'inexplicable, qui pousse le mur rifain à déborder, à perdre sa prodigieuse prestance, dans des contorsions grotesques. D'ordinaire, la pierre utilisée est l'ardoise, ce qui facilite la construction pour ces ouvriers si peu habiles à tailler la pierre, ce qui explique peut-être cette préférence, car ils peuvent facilement les tailler selon les besoins du moment, les angles, les surfaces, les extérieurs. Les murs sont généralement exposés dans les maisons pauvres et recouverts d'argile dans celles en meilleur état. Dans les régions boisées et pour plus de solidité, on utilise souvent des planches qui courent le long du mur et s'emboîtent aux angles avec celles du mur voisin, ce qui donne un aspect curieux aux maisons, comme le montrent les dessins de la section sur les éléments décoratifs. Ces bordures sont généralement espacées d'un demi-mètre. Les maisons construites de cette manière sont celles qui présentent la plus grande régularité de lignes et semblent avoir une longévité bien supérieure.

Le bois utilisé est coupé et posé tel quel, sans aucune transformation. La hauteur habituelle des murs est d'environ deux mètres et demi, ce qui est suffisant car les maisons ne sont pas dotées de faux plafond et la vie à l'intérieur se déroule à même le sol. Dans le cas d'une maison dotée de ghorfas, le rez-de-chaussée est généralement plus haut, jusqu'à trois mètres, tandis que le premier étage ne dépasse pas deux mètres.





vivienda tipo

## L'INTERIEUR

L'intérieur de la maison typique est on ne peut plus rationnel et simple, et les lignes sobres, l'utilité et la décoration, le confort et le succès de plus d'un Européen aux moyens économiques plus importants que ceux de ces habitants pauvres l'auraient souhaité pour eux-mêmes. Et il faut tenir compte du fait que la pièce, une pièce longitudinale d'environ huit mètres sur trois mètres de large, doit permettre aux gens du commun de vivre avec leur famille et leur bétail, et d'entreposer leur récolte. Le Rifain a résolu tout cela grâce à un plan astucieux, grâce auquel le sol est creusé en trois paliers, le supérieur formant la chambre, l'inférieur l'écurie et le central le vestibule, où se trouvent la cuisine, la réception et où se déroulent les travaux ménagers (mouture de grains, etc.), le lavabo se trouvant à côté de l'écurie.

Cette magnifique distribution permet, avec la seule porte principale, le fonctionnement confortable d'une maison, sans ces absurdes couloirs de catacombes des immeubles européens, épuisants pour les mères prolifiques ; une ventilation suffisante sans ces coups de vent qui obsèdent les verriers ou les personnes souffrant de rhumatisme ; le chauffage central, jamais mieux nommé, parce que le foyer correspond au point central de la maison ; accomplissant le miracle, auquel les « civilisés » ne sont pas parvenus avec leurs sociétés de protection des animaux, de fournir aux écuries du chauffage en remerciement du bienfait naturel qu'elles leur procurent ; avoir tout, sinon à portée de main, du moins à portée de vue, ce qui ne manque pas de contribuer à l'inspection rapide, facilitant la comptabilité et le contrôle que le despote exerce sur son domaine, sur les enfants et les animaux de ceux qui ne sont pas si esclaves que cela, comme beaucoup le pensent, qui ne connaissent ni cela, ni nos agricultrices, ni celles qui ne le sont pas.

Dans les intérieurs rifains, tout est d'une grande utilité. Les murs qui sont isolés de l'extérieur et qui supportent les poutres, en plus de supporter les charpentes à branchages, abritent en leur sein de petits placards qui reçoivent les casseroles et les petits objets pour le service à thé, etc. Les charpentes, en plus de leur fonction logique, sont utilisées comme perchoir, la traverse horizontale pour soutenir les tapis, les haïks et les vêtements et comme support pour le hamac improvisé, ou comme litière les jours de pluie, celle qui forme une section avec l'étable sert également de support pour les perches ou les planches qui forment le grenier sur lequel la récolte de noix et de céréales est stockée et tout ce qui peut être atteint et détruit par le bétail, dans ses éventuelles sorties nocturnes vers le vestibule, en empruntant la rampe qui le relie à l'étable.

Les colonnes, qui renforcent parfois les charpentes correspondant à l'écurie, sont utilisées comme étable, comme escalier de grenier et comme lampe au moyen

d'encoches ou de tiges, comme le montrent les figures correspondantes. Si nous devions énoncer les maximes de l'architecte rifain, nous dirions, par exemple : "Éviter le superflu". "Augmenter l'utilité, le confort et l'économie ". "Un espace minimal avec un confort maximal". "Une décoration économique ou mobile". "Intimité". " sécurité".

C'est toute une école !

Tout l'intérieur, sauf l'écurie, est recouvert d'argile ou de chaux, selon les possibilités d'acquisition. Et dans ces intérieurs, rien ne gêne, on ne craint pas de trébucher sur de la vaisselle ou des meubles encombrants, plantés au milieu des pièces, qui semblent être les vrais maîtres de la maison et obligent les propriétaires à se faufiler dans les espaces libres entre table et fauteuil, coffre et chaise. De la réussite européenne, laissons parler l'enfance avec ses nombreuses contusions et les noctambules, voleurs ou fêtards, les pompiers et autres femmes de ménage, car nos femmes ont définitivement perdu leur plaisir et leur raison.

La maison rifaine est une scène qui subit diverses transformations et qui est splendidement décorée. La maison européenne est une pouponnière ascétique ou une cage, parfois dorée, mais une cage quand même de laquelle tous les oiseaux tentent de s'échapper.

Comme nous l'avons dit, la maison rifaine permet de mener à bien les différentes tâches de la journée rifaine sans grandes complications. Ainsi, en séparant les planches ou les poteaux du grenier, quelques brassées du fourrage accumulé tombent dans l'étable sous leur propre poids, anticipant les stalles automatiques européennes, et tout au long de la journée, comme dans les casernes et surtout sur les bateaux, tous les ustensiles d'usage quotidien, tables, lits, etc. sont rassemblés, encastrés ou suspendus, et, comme sur scène, il y a un décor pour chaque acte, qui reste vide durant les entractes. Si quelqu'un vient en visite, les haïks colorés sont rapidement suspendus, tandis que de lourds tapis ou des couvertures de couleurs vives, comme les coussins et les services à thé, les bougies, transforment l'endroit froid et vide en un petit coin intime, douillet et haut en couleurs, ce qui n'arrive qu'ici et dans les contes de fées ; Le service à thé disparaît ensuite et les tables basses remplies de pains, de gâteaux et de nourriture prennent sa place, dans des marmites fumantes typiques, dégageant des odeurs puissantes, au-delà de n'importe quel apéritif, qui fait couler des larmes de tendresse des yeux de tout gourmet, et le soir venu, un nouveau changement de décor prend place.

Mais rappelons, au grand dam des touristes en herbe, que le Rifain, comme le Marocain, et le Musulman comme le Chrétien, est incommodé par les invités, selon le proverbe universel qui dit que "l'invité et la peste puent au bout de trois jours", et si, comme un

fervent shintoïste, vous ne souhaitez pas que vos ancêtres vous maudissent, évitez ces invitations, aussi nombreuses et insignifiantes soient-elles.

## LES ESCALIERS

Il est nécessaire de nommer les escaliers utilisés par les puissants fonctionnaires khalifiens, bien que les marches improvisées, inégales et tordues, et même les rares rampes, nécessitent notre attention pour les découvrir. L'escalier extérieur ou principal part de la rue elle-même et aboutit directement à la ghorfa, en allant plus vers l'intérieur. Il est fait de maçonnerie, de bois et même de matériaux bricolés, mais son équilibre est si instable que toutes les précautions et tous les membres sont trop peu nombreux pour s'y aventurer.

Dans la même ghorfa, il y a toujours une autre à l'intérieur en général petite, plus difficile d'accès et verticale, qui, à partir d'une trappe ou d'une lucarne, dans un angle de la pièce, permet de faire disparaître rapidement à l'arrivée d'un visiteur autant d'êtres ou de choses qu'il est convenable qu'ils disparaissent. Quelle que soit la soudaineté de leur apparition, personne ne saura jamais qui ils étaient ni de quoi il s'agissait. S'il a entendu de la musique dans la pièce, il découvrira peut-être le tambourin abandonné dans la fuite, ou trébuchera sur un petit os provenant du festin, s'il s'agissait d'une affaire importante, mais il ne rencontrera pas les protagonistes, mais seulement un nuage de poussière qui l'empêche de distinguer les objets et facilite l'expectoration.

Bientôt, dans la pénombre de la maison, comme dans un spectacle de magie, il apercevra la main d'un croyant sortant de la trappe, s'efforçant de soulever le capuchon de la jellaba et laisse apparaître la jambe musclée et bronzée, au pied calleux et nu, qui marque la fin de l'apparition du premier voisin. Derrière lui, une nouvelle main, un nouveau capuchon et le corps d'un autre prestidigitateur qui, longeant le mur, prendra silencieusement place à côté du premier, où il s'accroupira. Ainsi de nouvelles ombres chinoises fermeront le cercle et rempliront la pièce, grimpant à côté des pots et des poutrelles, tandis que vous, en pleine lumière, tenez la chandelle sous votre nez, violemment agité par de formidables éructations, et ne parvenez qu'à découvrir les regards lugubres des riverains du pauvre village.

Cette scène présente une similitude avec les cantiques vespérales de certains villages espagnols. Un premier plan, avec un récitant sous les feux de la rampe, ici le visiteur. Une pénombre ou un arrière-plan, plein de mantilles et de sombres châles, là des cagoules béantes et une humanité essorée, mâchée, repoussante et étourdie. Une

religieuse béate n'hésite pas à traverser la mer houleuse des mantilles noires, certaine d'atteindre son alvéole fantasque en se calant entre deux châles.

Un Rifain n'hésite pas non plus à plonger entre capuches et jellabas compactes, pour se parer de cols saugrenus. Le temple et la demeure rifaine sont des constructions à la capacité illimitée. Là où un châle et sa mantille tiennent, deux ou trois cents châles et mantilles le peuvent aussi. Là où une jellaba et sa capuche tiennent, des centaines et des millions de jellabas et de capuches peuvent tenir. C'est improbable, mais vrai et plein de parfum, la jellaba et sa capuche n'occupent pas la moindre place dans l'espace, si ce n'est sur les figuiers. De même que personne n'est en mesure de déterminer, a priori, le nombre de religieuses qu'une église peut accueillir, personne n'oserait déterminer le nombre de locataires de la maison rifaine : il y en aurait toujours un de plus.

Les jours les plus solennels, on les voit déborder des ouvertures, perchés sur les avant-toits, sous les avant-toits, au-dessus des avant-toits, accroupis, comme de la volaille, au bout des poutres des ghorfas, enracinés et même, je crois, dans les airs, grâce à un mystérieux hélicoptère, caché comme tout le reste sous l'infinie jellaba. Quant à l'escalier intérieur, il s'agit généralement d'une échelle avec moins de marches, ce qui rend l'accès plus difficile, car il est formé d'un seul tronc avec quelques encoches, qui repose sur les saillies des poutres des planchers supportant le parquet, ce qui donne aux cours intérieures de ces maisons un aspect de "poulaillers". Pour les utiliser convenablement, leurs pieds nus et préhensiles sont nécessaires, et l'on peut regretter la disparition de cet appendice darwinien qui attire l'attention (la queue). Les saillies des poutres du plancher ont diverses missions, hormis celle de supporter le poteau de l'échelle, puisqu'elles servent à suspendre les paniers, les jougs et les charrues et, les jours de grande fête, l'agneau sacrificiel pour l'écorcher.

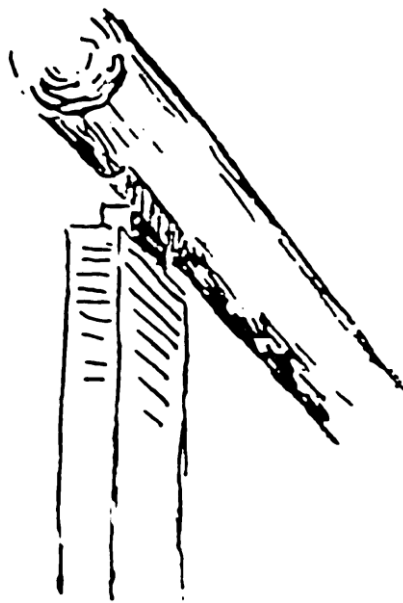
## LA TOITURE

La toiture, pour mieux agencer ces notes mal jointes, comprend la charpente et le toit. La charpente est toujours en bois, sans un seul clou pour la fixer, ce qui donne lieu à des formes multiples, ouvrant de larges perspectives à la libre ingéniosité charpentière, qui s'aiguise à des extrémités insoupçonnées, lorsqu'il s'agit d'adapter le peu de bois disponible à l'ambition exigeante du maître d'ouvrage.

Cela explique le gaspillage lié à l'improvisation, qui est propre aux différentes phases de la construction. Avec un seul rondin, pas de problème et pas besoin de maître charpentier ; le propriétaire et sa famille l'étaient aux angles des petites façades, et c'est tout. Si vous avez des doutes sur sa robustesse, une fourche centrale en bois vous

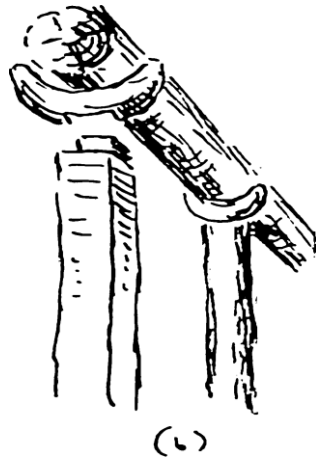


rassurera rapidement, même s'il est nécessaire d'ajouter des renforts. En cas de moyens économiques plus importants, ou si le logement le mérite, les travailleurs susmentionnés interviennent pour appliquer l'une des trois formes indiquées (a, b et c), le type (b) étant le plus couramment utilisé. Dans les maisons plus raffinées, la charpente est utilisée avec toutes ses parties assemblées. La plus simple est représentée sur la figure (d), et sur la figure (e), le moyen de joindre le poinçon et le faîtage est détaillé, grâce à une petite pièce où tous les éléments qui les constituent s'emboîtent. Ce modèle peut donc être considéré comme renforcé et privilégié.



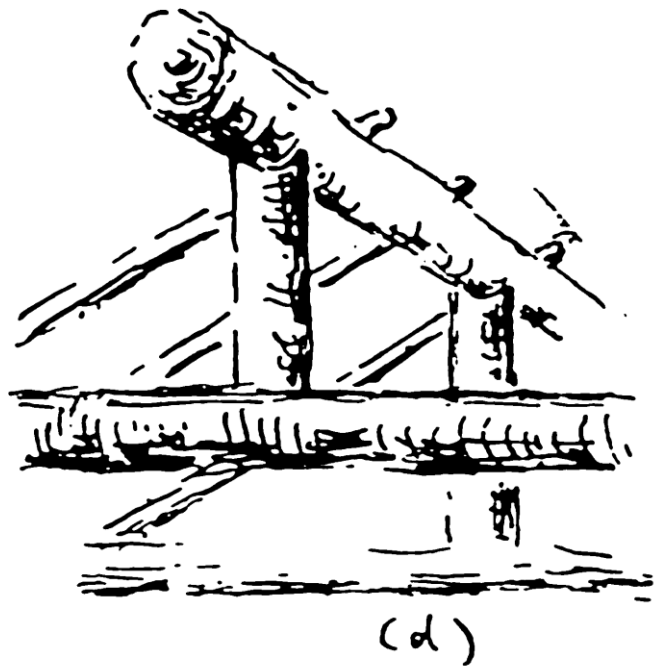
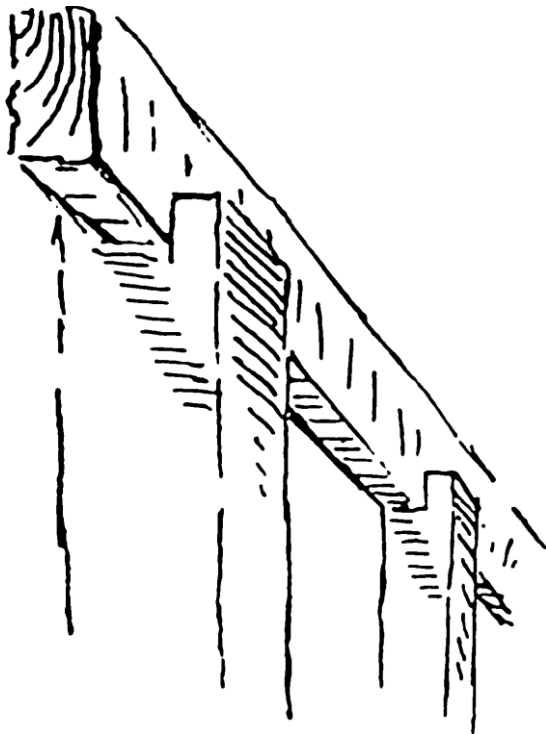
L'armature est complétée par des paires, des poteaux non façonnés, ou des planches chez les plus aisés, qui s'appuient sur le faîtage et le mur ou qui courent le long de ce dernier. Dans d'autres cas, on utilise des chevrons et des charpentes avec toutes leurs membrures.

L'extrémité qui repose sur le toit est fourchue pour les poteaux ou pointue pour les planches à la manière d'un toit à pignon (figures f et g). Le toit est toujours fait de terre (argile) dans les toits couverts, et dans les toits à pignon, le même matériau est utilisé indistinctement, ce qui lui donne un bel aspect.

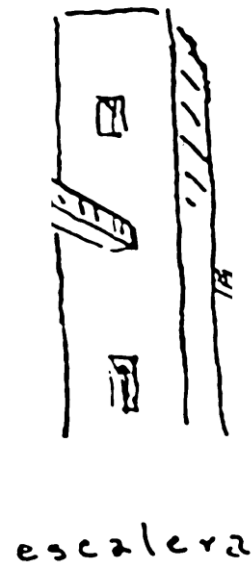
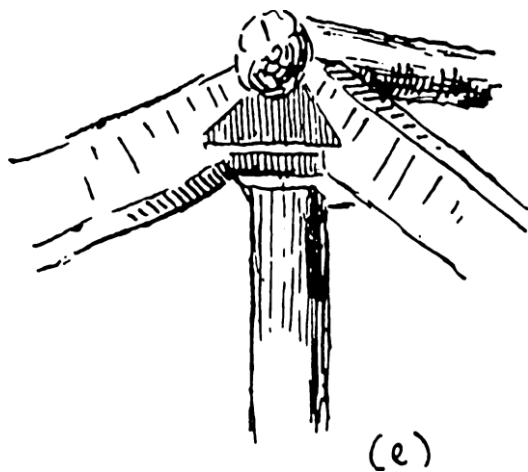


## LES SOLS

Au rez-de-chaussée, il est invariablement en terre battue, lissé et décoré d'une peinture verdâtre foncée à base de décoction de feuilles de pommes de terre ou de coquilles de noix, qui est très acceptable.



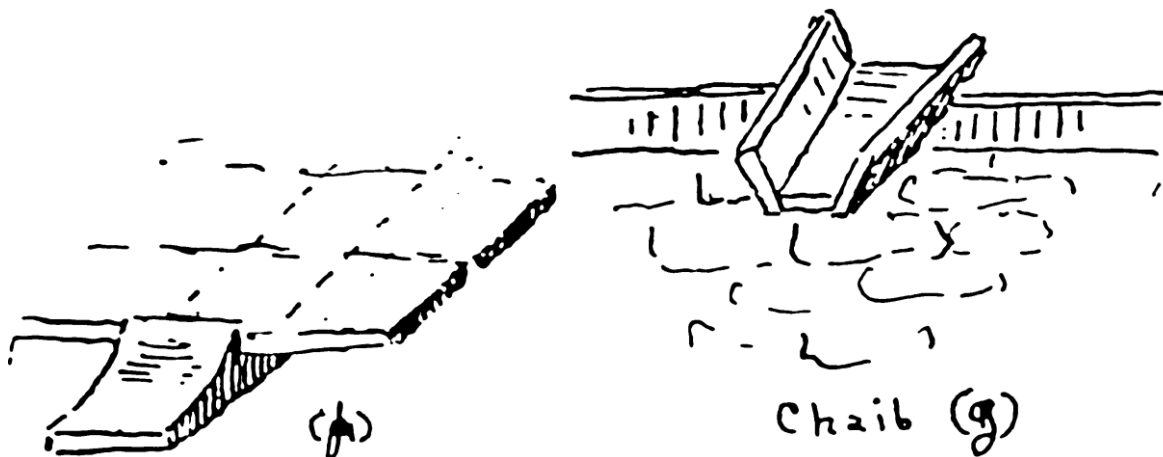




Dans les ghorfas, on utilise le même sol ou des planches non peintes.

## LA COUR

L'espace libre entre les deux ou trois chambres qui composent une maison forme la cour, si nécessaire à toute maison de campagne, qui donne de l'espace à la maison et permet d'isoler les pièces de la cuisine, le four, le bois de chauffage, etc, C'est aussi un enclos et une bergerie pour les troupeaux d'une certaine importance, auquel cas les jeunes veaux sont les seuls à occuper les étables couvertes pendant les journées rigoureuses, le reste des animaux s'abritant sous les porches qui forment le prolongement de la toiture soutenue par des fourches ou des poteaux en bois avec des semelles, à la manière d'un péristyle, dépourvu de jardin.



## LE TAS DE FUMIER ET LE HANGAR À BOIS

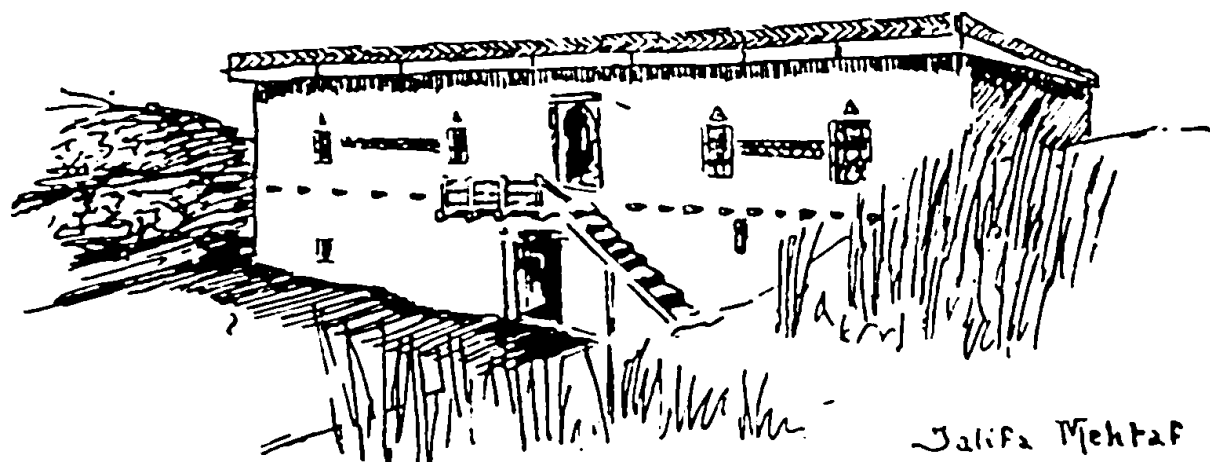
Ils le placent à proximité immédiate de la maison sans aménagement particulier, bien qu'ils les clôturent généralement avec les mêmes chargements de bois de chauffage que ceux qu'ils transportent pour la maison.

## LES ÉLÉMENTS DÉCORATIFS

La décoration modeste de la maison du Rifain, comme tout le reste, correspond à sa vie sobre et tous les éléments que nous avons mentionnés, matériels et humains, y contribuent. Les éléments décoratifs d'usage courant sont la pierre, le bois, le fer et la peinture, mais il en existe trois autres qui, bien qu'improvisés et accidentels, ne contribuent pas moins à son éclat et complètent le tableau. La lumière du soleil dans l'atmosphère pure, la construction irrégulière et surtout les êtres animés constituent la décoration la plus positive et la plus belle. Les tons vifs de la coiffe féminine, qui se promène parmi les ruines, sont des images vivantes et charmantes, dignes d'un coup de pinceau exquis. Le décor animé est le point fort de la demeure rifaine, et à côté de lui, nos cathédrales surchargées et sombres sont d'autant plus obscures et confuses avec leurs nombreuses et minutieuses gravures et sculptures. Ce sont des peintures sur pierre et elles sont vivantes, avec des contrastes de couleurs qui, s'ils choquent d'abord par leur rudesse et leur âpreté, deviennent vite si évidentes qu'on prie le ciel pour qu'ils se perpétuent. Regardez ces croyants qui, recroquevillés et immobiles, sont assis tranquillement ou rêvassent sur leurs piédestaux, en saillie sur les poutres qui forment le plancher des ghorfas, et comparez-les avec les figures des transepts et des enfilades de nos cathédrales. C'est le "nirvana" rifain.

Regardez cette bouffée féminine et observez leurs coiffes délirantes, simples et légères, qui ne dissimulent pas les minces lignes pubères de leurs corps bruns, et comparez-les à ces sculptures larmoyantes d'agonie. Même les souffrances de nos martyrs et de nos gisants ou de nos statues en prière semblent dépasser celles que toute vieille femme, incarnation de toutes les souffrances et de toutes les tragédies, en particulier celle de la famine, reflète sur son visage abîmé. Ici, tout se manifeste crûment, sans aucune dissimulation et en plein soleil, un soleil brûlant et aveuglant. La beauté juvénile et la vieillesse la plus repoussante. C'est le pays du contraste, où la jeune fille est valorisée et parée et la femme méprisée. Le coq sur le mur ou le toit en ruine est une touche finale digne et un symbole de la vie paisible du croyant rifain, qui, s'il n'a pas de soucis, ne connaît pas non plus d'inquiétudes. Mais ce sera toujours un coq plus digne et plus coloré que celui des girouettes noires européennes, un coq plus libre que son congénère.

Mais revenons au point de départ. Extérieurement, et en laissant de côté les ouvertures, les murs forment un cube aussi parfait que les maçons maladroits ont pu réaliser, et son revêtement brille de blanc sur toute sa surface, de l'avant-toit jusqu'aux fondations. S'il n'est pas revêtu, les architectes, en insérant des poutres de renfort sur toute sa longueur, apportent, peut-être involontairement, un précieux style décoratif, qui n'enlève rien à la pierre ardoisée et lui donne son cachet typique.

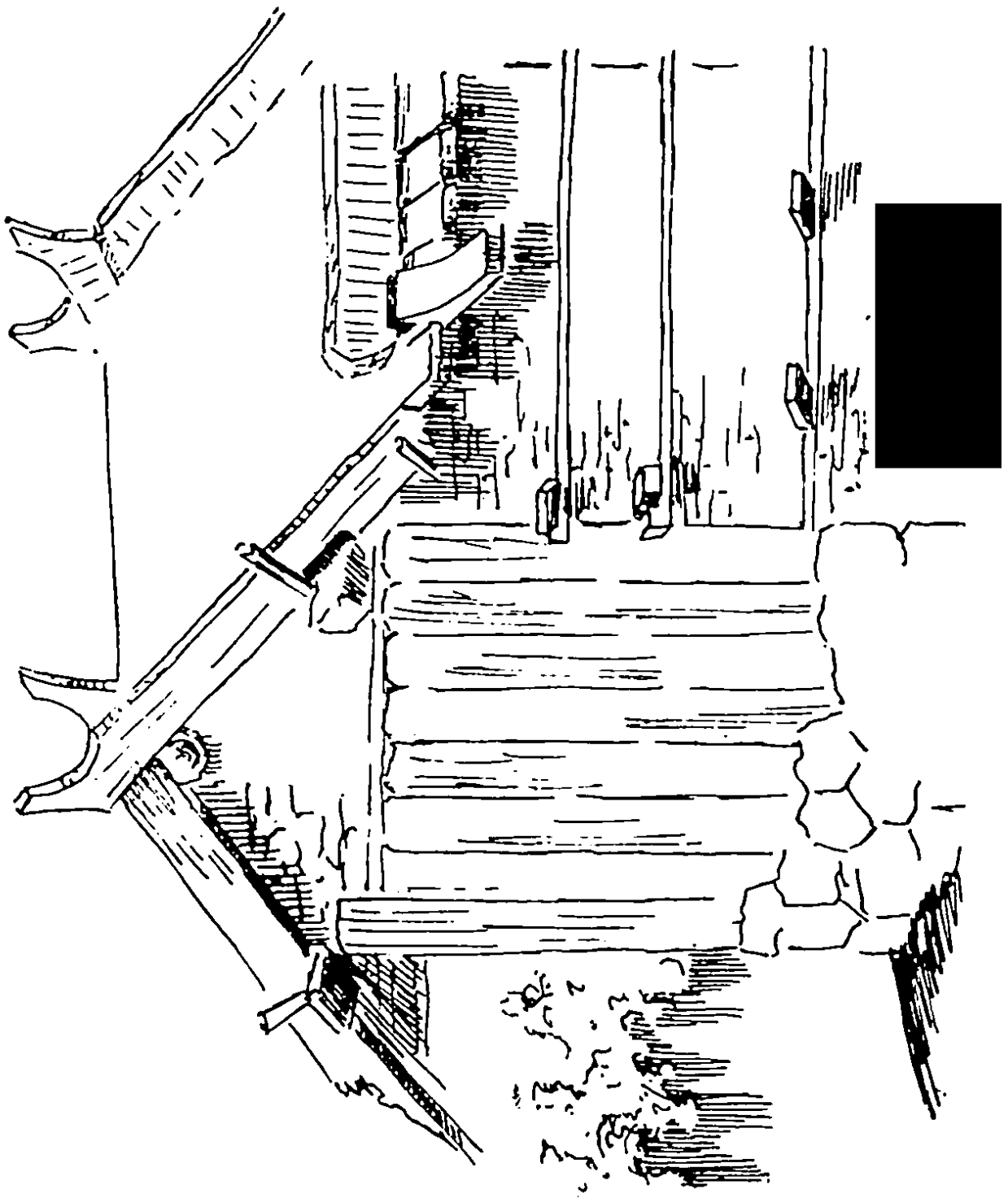


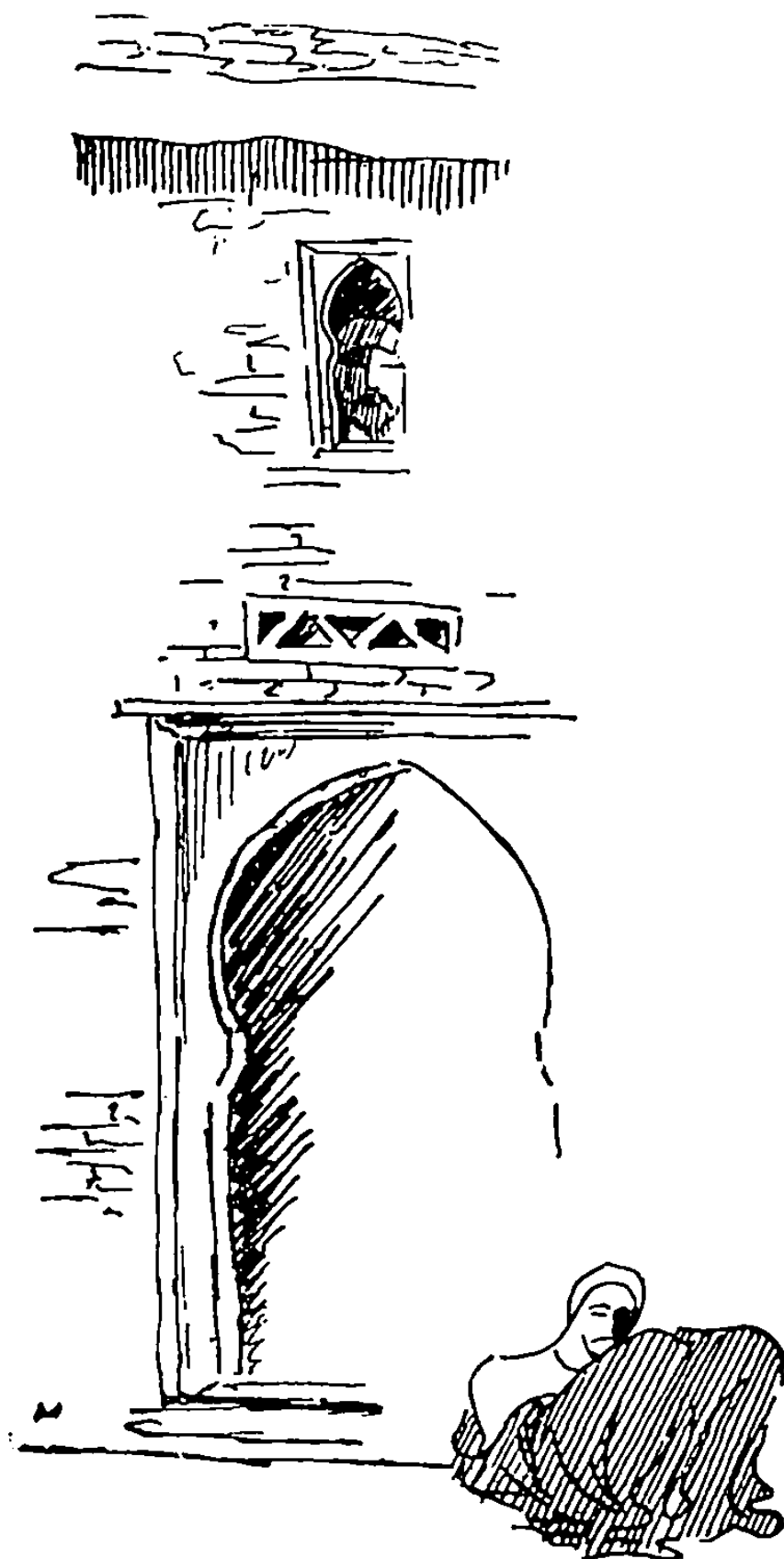
Des fenêtres inégales et des corniches rudimentaires complètent le beau dessin de ces maisons rustiques, si les conseils des Européens ne l'enrichissent pas comme à Adman (Beni Hamed) de quelques simples fenêtres à meneaux, probablement les seules que l'on puisse observer dans le Rif, construites par l'industrielle tribu de Tagzout. Rarement, notre bon maçon voudra se surpasser, en essayant de fragiliser le mur, au moyen de bordures incrustées, qui, comme dans la maison du Mokadem Hal-lok (Oulad Messita) et du Khalifa Mehtaf (Hessiet), tous deux originaires d'Ait Aammart, sont constituées par des boîtes encastrées avec un motif triangulaire, une suggestion de quelques moines. En revanche, s'il avait du temps à perdre ou qu'il souhaitait prolonger le travail, il n'hésitait pas à varier son travail en procédant à décorer la bordure avec la même pierre, vite interrompu par la fatigue ou par les violentes protestations du propriétaire.

Sur les avant-toits et les corniches au sommet du toit, il obtient de bons effets, avec la régularité des extrémités des poteaux de charpente ou des appareils en pierre, mais je n'ai vu dans aucune maison ces absurdes corniches capricieuses qui, rompant la douceur de la façade à la hauteur des étages, brisent l'aspect rectiligne et esthétique de certaines demeures européennes, comme si les innombrables trous dont elles sont pourvues ne suffisaient pas à les faire ressembler à d'énormes tamis ou à des cibles de tir après de féroces escarmouches.



Ce sont des ruches, symbole de toute une civilisation ingrate de l'effort, du travail et de l'esclavage. Il y a une place pour chaque chose et une chose pour chaque place. Une fenêtre pour chaque être et un être pour chaque fenêtre. Seul un cerveau matérialiste a pu imaginer des catégories aussi vastes pour nous enfermer.



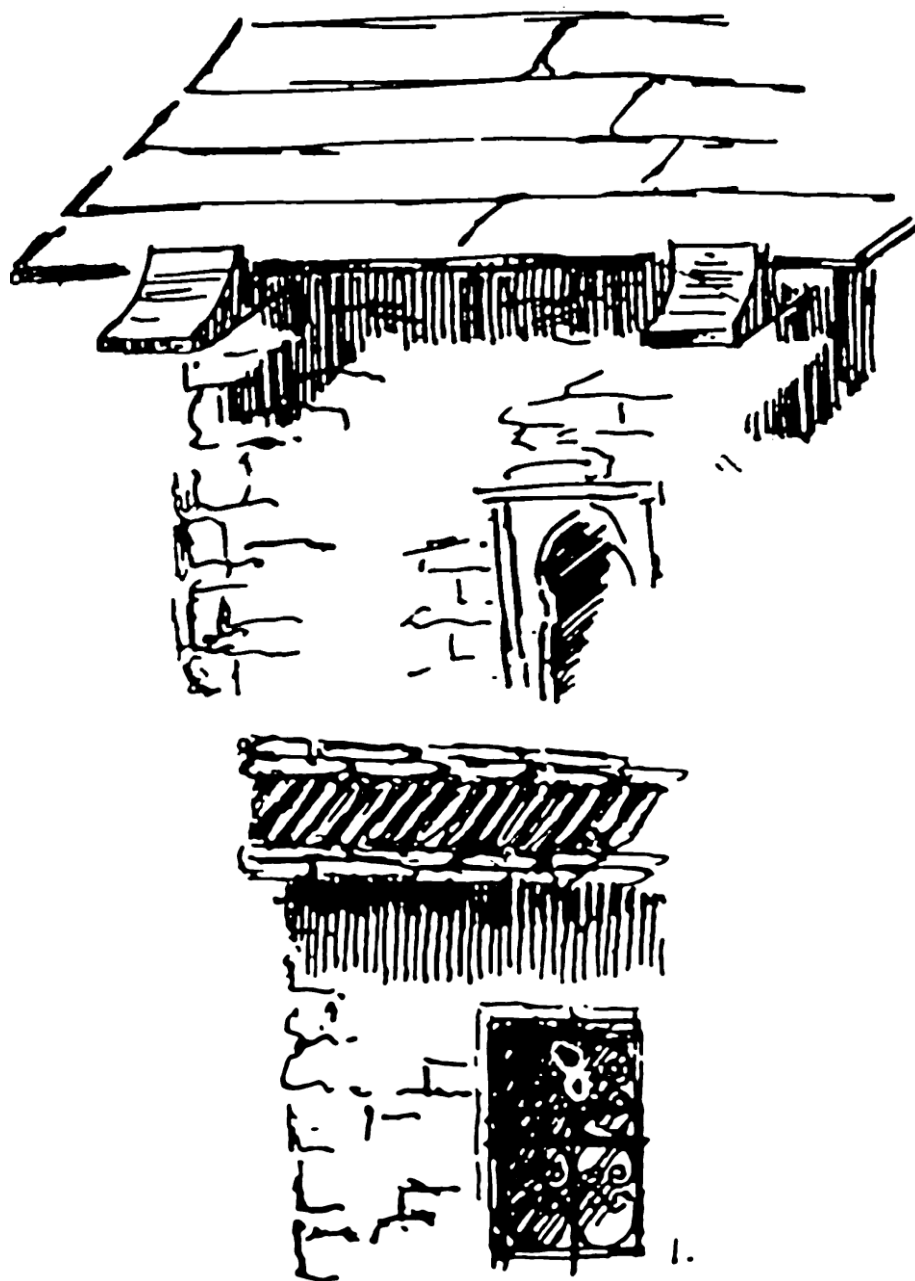


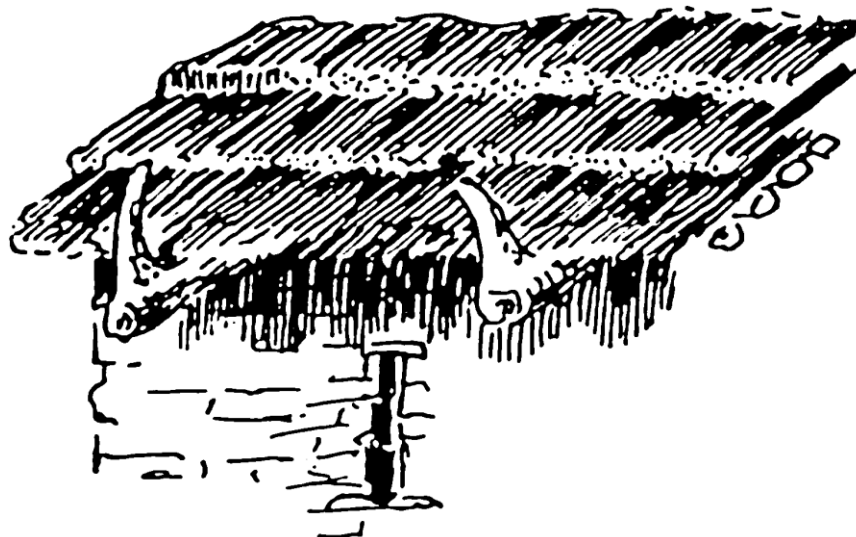
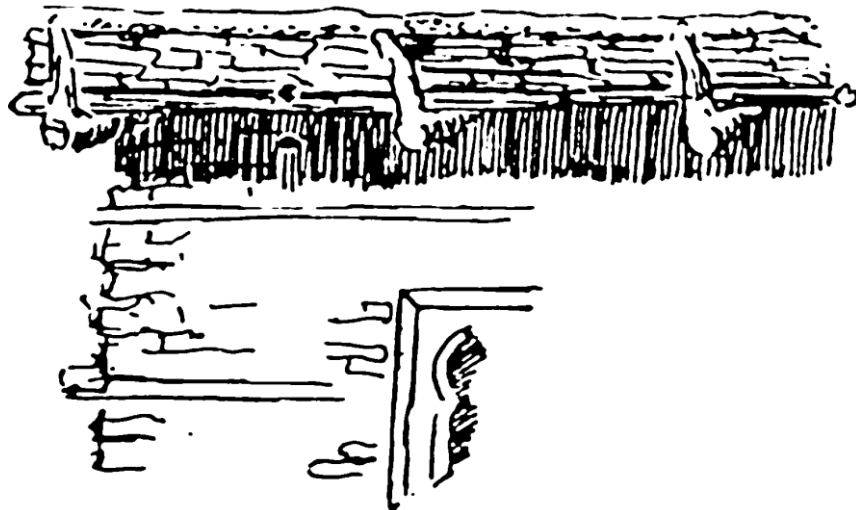
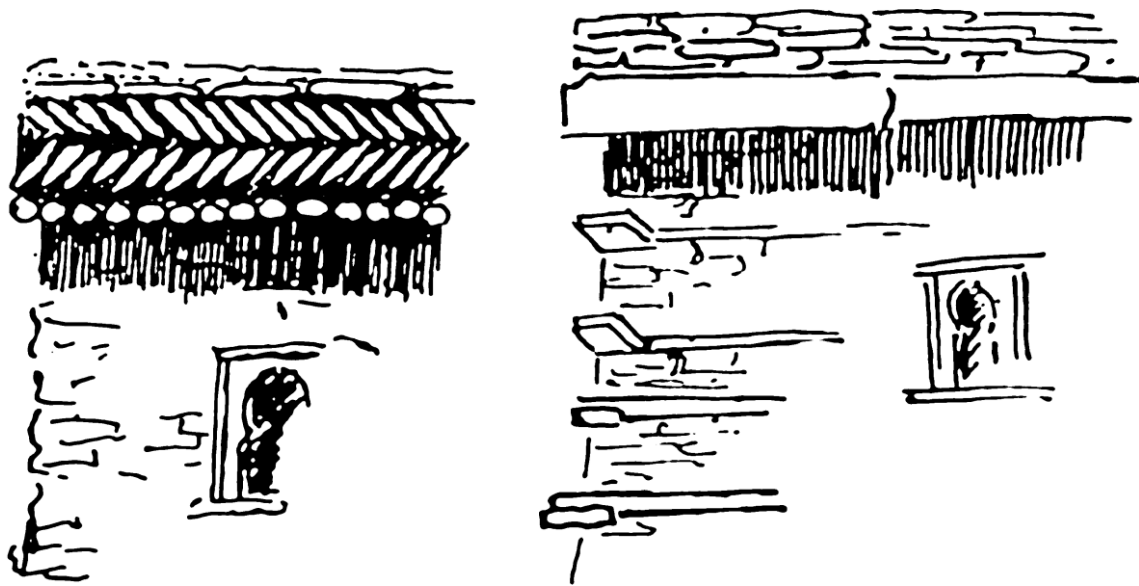


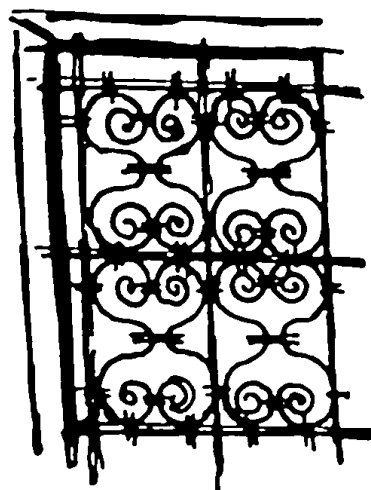
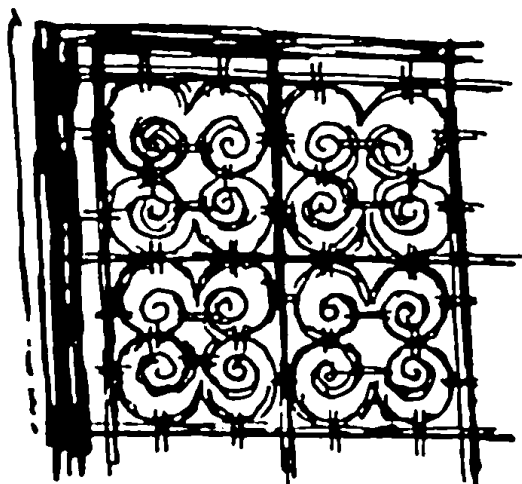
C'est la standardisation de l'habitat. Il ne manquait plus que cela, avec l'antécédent tant adoré, pour rendre notre civilisation plus attrayante. Quant à la lumière et à la ventilation qu'ils distribuent vaillamment, pour l'enfant comme pour le vieillard, pour le bien portant comme pour le malade, n'en parlons pas pour ne pas nous égarer. Mais notons que le Rifain se préoccupe du regard du passant, en décorant les façades de ses maisons, à l'inverse de ce que fait son compatriote de la ville avec ses murs lisses et blancs, percées de peu de et minuscules trous, pour ne pas détourner la lumière de ses rues étroites et ne pas distraire le passant de ses soucis et de ses préoccupations.

En plus des bordures, petits casiers qui, comme nous l'avons vu plus haut, s'insèrent parfois dans le mur, d'autres ornements utiles sont réalisés en bois, comme le revêtement de la façade, qui subit le plus les assauts de l'eau, et les épis de faîtage, qui soutiennent les toits et les combles en terre. Mais toujours comme un motif rationnel. Il est nécessaire, et non le fruit d'un caprice ; nécessaire, que l'artiste cherche avec entrain à embellir sans en diminuer l'utilité. Cela ne peut se faire que dans des villages peu perchés, où l'artiste prend plaisir à son travail, comme le berger avec sa flûte et sa houlette : ce n'est que chez les oisifs que l'on rencontre des joueurs de flûte. Prenons l'exemple de cette cabane de la zaouia de Teffah, que j'ai remarquée et incluse dans le croisement des planches qui soutiennent latéralement le toit de terre. L'artiste les parachève, malgré l'insignifiance de l'ouvrage, en un beau croissant, là où son homologue européen aurait enfoncé rapidement un vulgaire clou. Un autre détail est celui des fenêtres et des portes. Rares sont celles qui, entre les montants, n'abritent pas leur petite ogive, qui donne de la valeur et de la distinction en même temps qu'elle coupe les têtes qui dépassent comme des porte-voix de ventriloques. Tout le bois de ses ouvertures n'est pas peint et ne bénéficie d'aucun traitement. Ils utilisent également le fer comme élément décoratif dans certaines de leurs fenêtres, mais en très petites quantités - un métal qui n'est pas à la portée de toutes les bourses - avec lequel ils décorent et conservent certaines des ouvertures principales, que les dimensions et le motif soient différents sur la même façade est très apprécié.

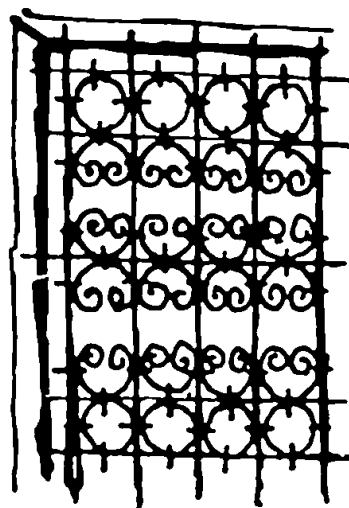
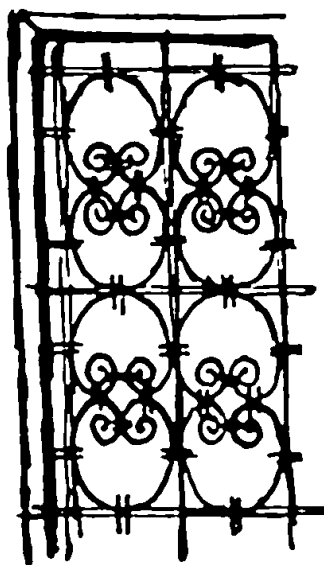
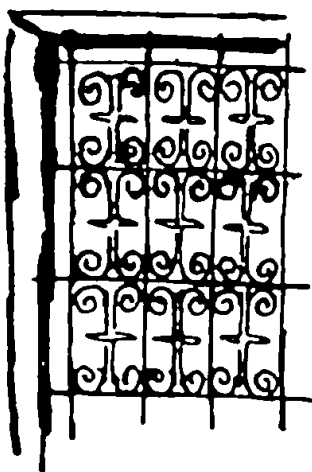
Le motif ornemental de leur ferronnerie se répète de façon monotone à travers les montagnes et les vallées, comme le son de leurs tambourins et de leurs chansons... et sur les avant-toits et les corniches sont imprimées des réminiscences du passé, des traces de fortifications improvisées, qui transforment les maisons en prisons.

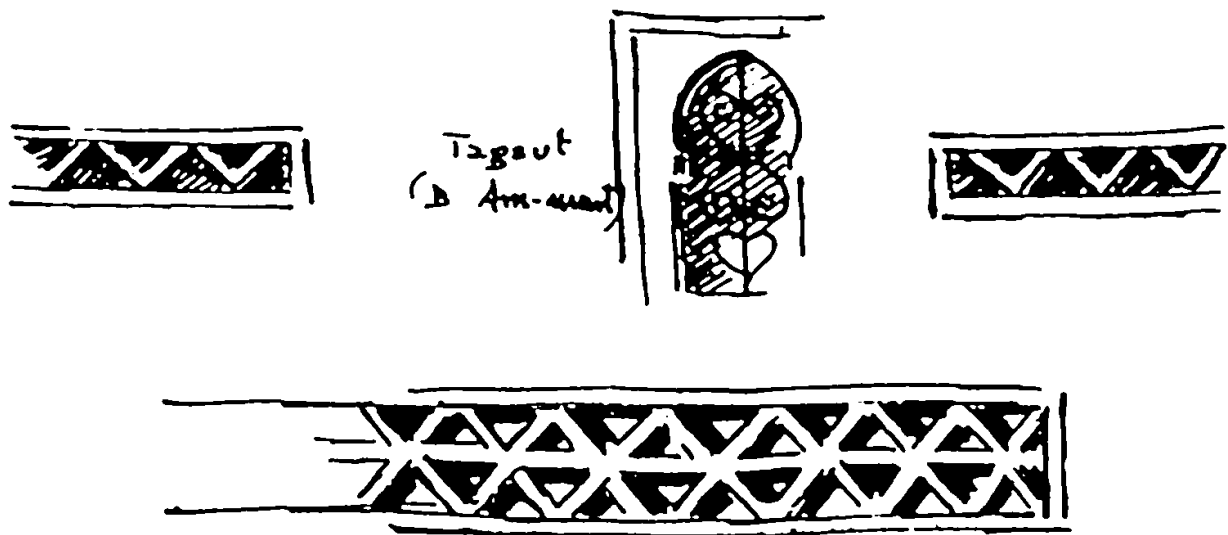






S: Mohand Tiel (B. Am-mart)





## LES ANNEXES

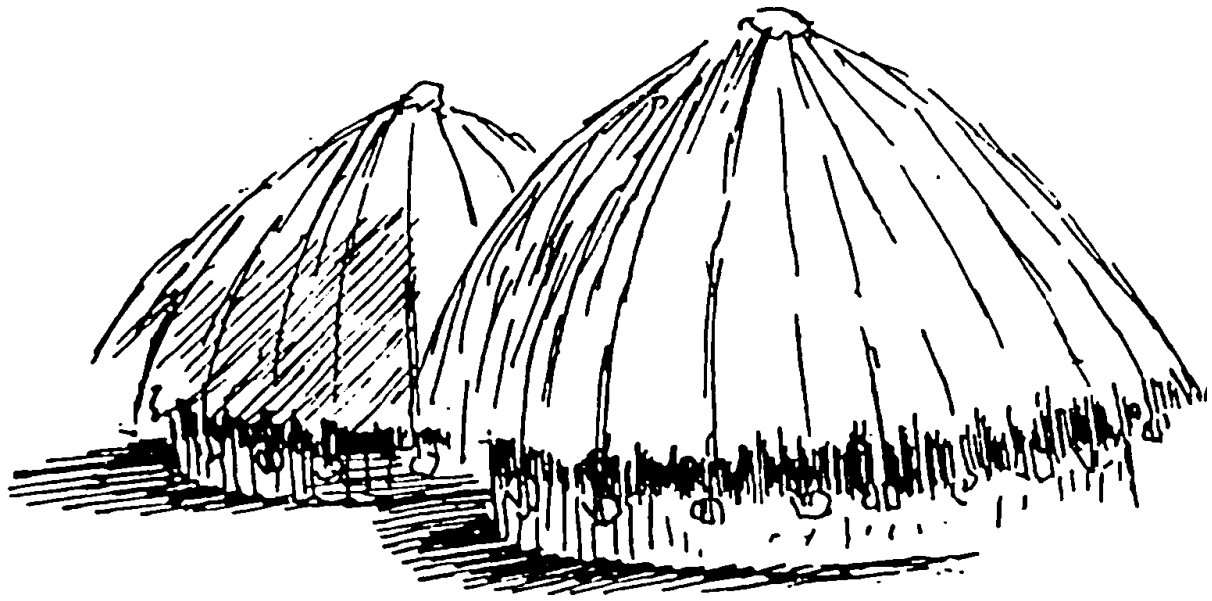
(Fours à pain, silos, greniers à grains y meules de foin, sources d'eau, abreuvoirs, bains et lavoirs, ruches). Le tas de fumier et le bûcher.

Les fours à pain utilisés sont de petites constructions d'environ deux mètres de haut, construits par les femmes, et sont constitués d'une base circulaire en pierre recouverte d'argile, de 1,50 à 2 mètres de rayon et d'un mètre de haut, sur laquelle sont élevées les coupes qui forment la sole, avec une petite ouverture semi-circulaire et un trou qui laisse échapper la fumée au sommet. À l'extérieur, ils les recouvrent parfaitement avec de l'argile et les blanchissent, et recouvrent l'orifice de sortie de la fumée avec le fond bombé de leurs pots en terre cuite cassés. L'enduit intérieur des pièces et le revêtement des fours sont des tâches purement féminines, qui se voient au premier coup d'œil et se distinguent par leur finesse, qui contraste avec les autres travaux grossiers. Ces petits fours typiques permettent la cuisson rapide d'une douzaine de galettes. Grâce à leur petite capacité, ils atteignent la température nécessaire rapidement et avec peu de bois. Ils rendent ainsi plus délicat le devoir d'hospitalité, en offrant à l'hôte non pas le pain du jour, mais le pain du moment, toujours aussi indigeste et, par conséquent, une compensation pour le désagrément qu'il cause.



## LES SILOS

Les silos utilisés sont des trous creusés dans le sol, de forme cylindrique et de capacité variable, en fonction de la récolte elle-même. Environ huit quintaux. L'intérieur est tapissé de paille de seigle fixée à la paroi au moyen d'osier ou de roseaux, et des pierres et de la paille sont placées à la base, tout cela afin de les protéger, autant que possible, de l'humidité. L'entrée est fermée par une grande dalle et de la terre est placée par-dessus.



Pour creuser les silos, ils recherchent les parties du terrain les plus proches de la maison qu'ils considèrent comme les plus imperméables en raison de leur déclivité ou de la qualité du sol. D'autres silos d'habitation sont utilisés pour stocker les récoltes ; les gros paniers en osier, ceux qui sont placés au rez-de-chaussée, près de l'étable, à portée des animaux qui les renverseraient ou les détruiraient, sont protégés par une couche de torchis de terre ; ceux du grenier ne le sont pas, comme l'indique la note intérieure sur la maison. Les greniers à grains à l'extérieur sont généralement remplacés par le grenier mentionné dans la description de l'intérieur de la maison et on y stocke les fruits secs, les grains, les épis de maïs, un peu de bois de chauffage et tout ce que l'on souhaite préserver de l'humidité et des prédateurs. Les meules de foin sont érigées en plaçant la paille dans le dispositif de la figure, avec une pente raide, et pour maintenir les couches supérieures, ils utilisent des pierres suspendues, au moyen de cordes à partir du sommet, où ils placent généralement aussi le fond d'un récipient brisé. Ils n'ont pas l'habitude de les isoler du sol par un quelconque carrelage. En revanche, ils les entourent généralement d'une petite haie afin d'éviter les dégâts causés par le bétail et la volaille.





## LE POINT D'EAU

Le point d'eau, sauf pour les maisons isolées, est généralement communal, mais, dans tous les cas, le Rifain improvise rapidement un point d'eau qui, partant d'un simple trou, sera progressivement amélioré, avec une clôture en pierres sèches et jusqu'à un mètre ou un mètre et demi de hauteur, qui sera couronné d'un petit toit de chêne vert nouveaux, de pierres plates ou de brindilles et de terre. Et dans ces puits minuscules, au débit infime, les femmes trouveront toujours de quoi faire une petite toilette et les bergers trouveront toujours de quoi nourrir le bétail, avec les prairies minuscules qui les entourent. L'essentiel dans le point d'eau n'est pas l'eau, comme tout hygiéniste endoctriné pourrait l'imaginer. C'est la moindre des choses. La physiologie du chameau est celle de la gorge rifaine ne ressent pas le besoin vicieux de l'Européen. Une petite gorgée d'eau, il sait la faire durer comme pitance, surpassant l'autruche par sa capacité digestive. Ce n'est pas une exagération. Il suffit de voir leurs points d'eau asséchés pendant plus de la moitié de l'année et les gouffres profonds en été, qu'ils sont obligés de creuser au fond de leurs ravins, à la poursuite acharnée de cet élément, chaque jour plus angoissante, pour le comprendre.



C'est pourquoi le progrès du christianisme est si nul, parce que son code est la plupart du temps inapplicable, insérant des maximes telles que nourrir les affamés et donner à boire aux assoiffés. C'est une raison géographique qui favorise la religion sèche et s'oppose à la religion humide, y compris celle des larmes. Le point d'eau n'est donc, la

plupart du temps, qu'un prétexte au *chaw chaw* (papotage), où l'on discute des moindres événements du village et où l'on diffuse ceux de la tribu, acquis dans le souk. Le souk, grande assemblée provinciale, dont les équivalents villageois espagnols sont la fontaine, la taverne et la pharmacie, est le seul lieu de rencontre rural, politique, social et même le foyer de la rébellion. C'est autour de ces points d'eau, consacrés au culte mythologique de Vénus - on connaît l'essoufflement de la foi amazighe - que les jeunes noceurs commencent et terminent leurs idylles, que toute ghaba protège.

## LE LAVOIR

Lorsque le débit d'eau est si miraculeux qu'en plus des gorgées périodiques des hommes et du bétail, il en reste encore pour humidifier les alentours, cette bénédiction est utilisée, au détriment de la sobriété rifaine, dans des raffinements tels que le lavage des vêtements et de la vaisselle, qui diminuent leur longévité. Grâce au pittoresque des gestes des hommes et des femmes et à la pierre à frotter acérée - plutôt enclume - qu'ils utilisent, il n'y a pas de vêtement, aussi solide soit-il, qui résiste à un second lavage sans en ressortir criblé de trous et en piteux état ; c'est la cause de nombreuses répudiations, car le mari ne peut être persuadé de dépenser un seul centime pour couvrir la nudité et la malséance publiques de leurs épouses atterrées.



## LE BAIN

Je n'ai pas pu savoir d'où vient l'eau des bains qu'ils prennent dans leurs maisons, à moins que, comme chez beaucoup d'Européens, ils ne remplissent un bassin, ce que je ne crois pas, en raison de leur tempérament utilitaire. Ce qui est certain, c'est que deux sortes de bains sont utilisés : à l'air libre pour les femmes et en maçonnerie pour les hommes. Les bras et les jambes, la jeune femme rifaine les lave aussi souvent qu'elle le peut, et elle le peut plus que les hommes. Plongée dans ses propres tâches quotidiennes, lui permet de veiller à leur propreté au gré des cours d'eau qu'elle traverse, pour lesquels ses bras et ses jambes nus sont toujours disponibles. Si la journée s'annonce clémente, elle enlève rapidement sa ceinture et sa robe, ses seuls vêtements, en retirant la première par la tête, et improvise la belle scène du "Bain de la Diane brune", sans trop se soucier d'éventuels faunes, qu'il n'est pas rare d'observer non plus. Le visage n'est généralement pas soumis à de tels lavages répétés en raison de la coiffe plus compliquée, ni à un savonnage total ou partiel, étant cet article un produit de luxe.



L'homme, qui reste assez pudique dans ces contrées, évite autant que possible de se baigner, à l'exception des bains rituels, et dispose à cet effet d'un bassin en maçonnerie et en torchis de terre dans sa propre maison, revêtu de peinture faite à partir de feuilles de pommes de terre, comme nous l'avons mentionné dans la discussion au sujet des intérieurs, qu'il utilise également comme urinoir. Ces hautes piles sont carrées, d'une hauteur d'environ 0,20 à 0,30 centimètre, de 0,70 de chaque côté et de 0,10 au fond incliné, avec une évacuation vers l'extérieur, et parfois vers les enclos, pour le fumier. Elles sont isolées et séparées du reste de la pièce par des paniers, des branches et, dans le meilleur des cas, du bois. Avec des paniers, des brindilles et, dans le meilleur des cas, du bois, elles sont isolées et séparées du reste de la chambre.

## LA RUCHE

Il peut également être considéré comme une annexe de la maison, car beaucoup d'entre elles possèdent une demi-douzaine de ruches en liège, fabriquées à partir d'écorce de chêne-liège, d'un diamètre d'environ vingt centimètres et d'une longueur d'un mètre, comme l'indique la note.



## LE CHAUFFAGE

Un trou dans le vestibule (voir " Maison type "), où une marmite est montée, forme le foyer, dont la fumée s'échappe par un trou dans le plafond, bien qu'elle puisse aussi s'échapper par les portes et les fenêtres.

## L'ÉCLAIRAGE

Celui de la lumière du soleil. Les jours de grande célébration, des bougies, de l'huile ou du pétrole, indistinctement.

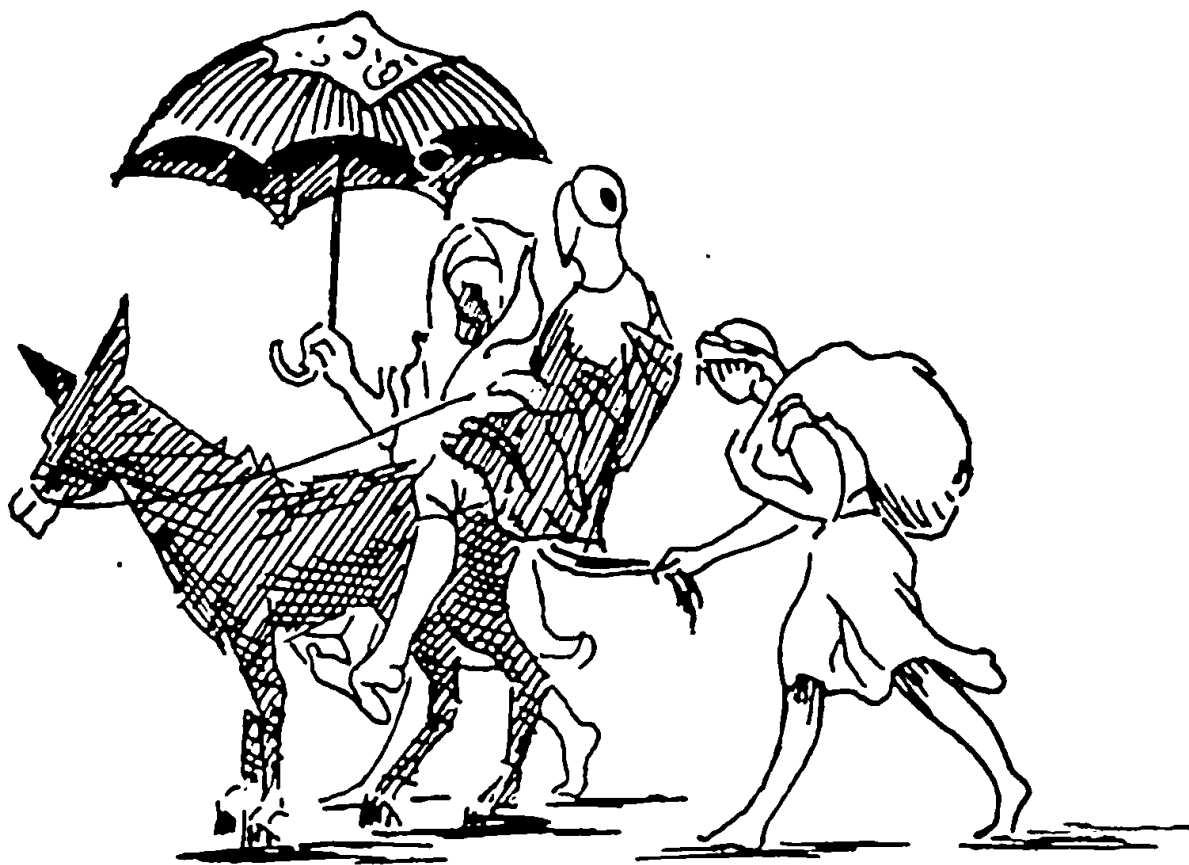
## LE TROUSSEAU

Ces pauvres Jebala (montagnards) possèdent un maigre trousseau qui correspond à leurs humbles demeures, car dans l'environnement rifain, rien n'est incongru, tout n'est que similitude, retards, monotonie, flou et pauvreté. Les crânes rasés, rubanés et bronzés des croyants, qui cachent des pensées et des sentiments similaires, sont enveloppés dans les jellabas, aux couleurs indéfinissables et aux lignes éteintes, et celles-ci dans les minuscules maisons en terre, qui à leur tour s'effacent dans le paysage, s'incrustent dans les plis telluriques, pour se diluer dans les tons gris de leur isolement, de leur fanatisme et de leur ignorance.

Les maisons rétrécissent et aplatissent même leurs toits, comme le bétail affamé et squelettique, qui traîne ses os branlants, d'un air absent, dans son errance lente et indifférente, aspirant aux prairies vertes et aux mares claires où il peut refléter son peu de vie et sa silhouette chétive, utile pour mieux scruter et saisir rapidement un minimum de verdure, aussi ténue soit-elle. Les espèces forestières qui, rabougries, craignant de s'offrir à l'ardeur sauvage des rayons du soleil, plongent dans les entrailles de la terre nourricière à la recherche de fraîcheur, évitent soigneusement de se faire remarquer. Et le trousseau, le misérable trousseau, est réduit en taille et en quantité, s'adaptant à cet

état de fait pour ne pas heurter les plafonds, ni renier son humble origine, ni surpasser les espèces animées qu'il sert, évitant d'avoir honte de se mettre en valeur, et il faut reconnaître qu'il le fait avec succès, si l'on applique le critère européen, car à part quelques snobismes, comme le parapluie vulgarisé, qui trahit l'extranéité et la jeunesse, malgré le camouflage des couleurs vives, tout cela est simple, économique, facile à réparer, et remplit à merveille ses fonctions, en donnant du cachet et de la couleur à la maison rifaine, à l'étonnement des visiteurs distraits.

Et ces autres snobismes mentionnés au début ne mettront pas longtemps à être absorbés par l'environnement, et ils seront facilement remarqués, comme il est facile de le voir, parce que, en commençant par être utilisé par les journées ensoleillées les plus claires et en perdant l'aspect morose et lugubre de son enveloppe, grâce aux accessoires brillants, ses derniers temps sont ceux d'un emballage majestueux lorsqu'il se passe de tissus et de tiges légères, et qu'il est manié et utilisé comme un noble bâton, substitut de la rude houlette amazighe. Dans ces contrées, il est aussi facile de déterminer l'âge d'un parapluie par sa couleur que celui d'un cerf par celui de ses bois. D'autre part, combien de réflexions savoureuses l'utilisation de parapluies dans les pays assoiffés de soleil et privés de celui-ci ne pourrait-elle pas susciter ?





Sous son parapluie noir, chaque Rifain est un petit sultan avec son parasol. Affinités ! Et pour mieux faire illusion, il le porte parfois à la manière d'un esclave. Le malheur, c'est que les femmes, profitant de l'absence de leur seigneur et maître, leur mari, n'hésitent pas à sortir avec un tel engin, si bien que son usage ne tardera pas à être déclassé devant tant d'audace sultanesque. On regrette le manque de diffusion de l'accordéon, l'autre symbole de la civilisation européenne, si bien accueilli en Amérique et aujourd'hui en Inde. Cette tendance que nous, humains, avons à nous cacher, léguée entre autres par notre parrain Adam, qui dès l'enfance devient un jeu favori, expliquerait peut-être, logiquement ..., cet atavisme musulman de disparaître sous une chaîne sans fin de multiples formes, capuche-parapluie, toit, prière, salutation, combat, travail et repos.

Le Marocain pourrait donc être considéré comme l'antithèse du torero, ou en géométrie coloniale, il pourrait représenter les courbes et l'Européen les lignes droites, en étudiant les relations entre les courbes orientales et les lignes droites occidentales, tant du point de vue social que du point de vue architectural. Le retard des Rifains par rapport aux Européens trouve son expression maximale dans leur école d'équitation, école *d'arrière-train*, pourrait-on dire, par rapport à l'européenne et à l'animal, qui leur permet, dans un équilibre surprenant, de s'appuyer sur la croupe et d'éviter la selle. Encore quelques années de retard dans l'action humanitaire espagnole et ce sport devient aérien. Voici une liste et une illustration des objets du trousseau d'un notable rifain, dont le signe extérieur est le dédoublement d'une partie du service à thé, des couvertures et des vêtements. Le trousseau de l'homme modeste se réduit aux outils de travail, au tambourin et à la poterie.

## LES OUTILS DE TRAVAIL

Barda	1
Bride	2
Joug	3
Fourche	4
Binette	5
Charrue	6
Faucille	7
Protège-doigts en bambou (utilisés avec la faux)	8
Hache	9
Sécateur	10
Pics de jardinage, cordes, poils de chèvre, palmier, etc	11

## EN OSIER ET EN PALMIER

Panier à paille et à fumier	12
Grange	13
Panier	14
Nacelle	15
Plateau à pain	16
Balai	17
Sacoches	50

## ORNEMENT ET MANTEAU

Couvertures en laine (tapis ou haïks)

## ARTICLES EN TERRE CUITE

Baratte à beurre	19
Pichet à eau	20
Brasero pour le service de thé	21
Carafe	22
Bouilloire à couscous	23
Bol avec couvercle	24
Plat en forme de moule à pain	25
Cruche à eau	26
Fontaine	27

## EN BOIS

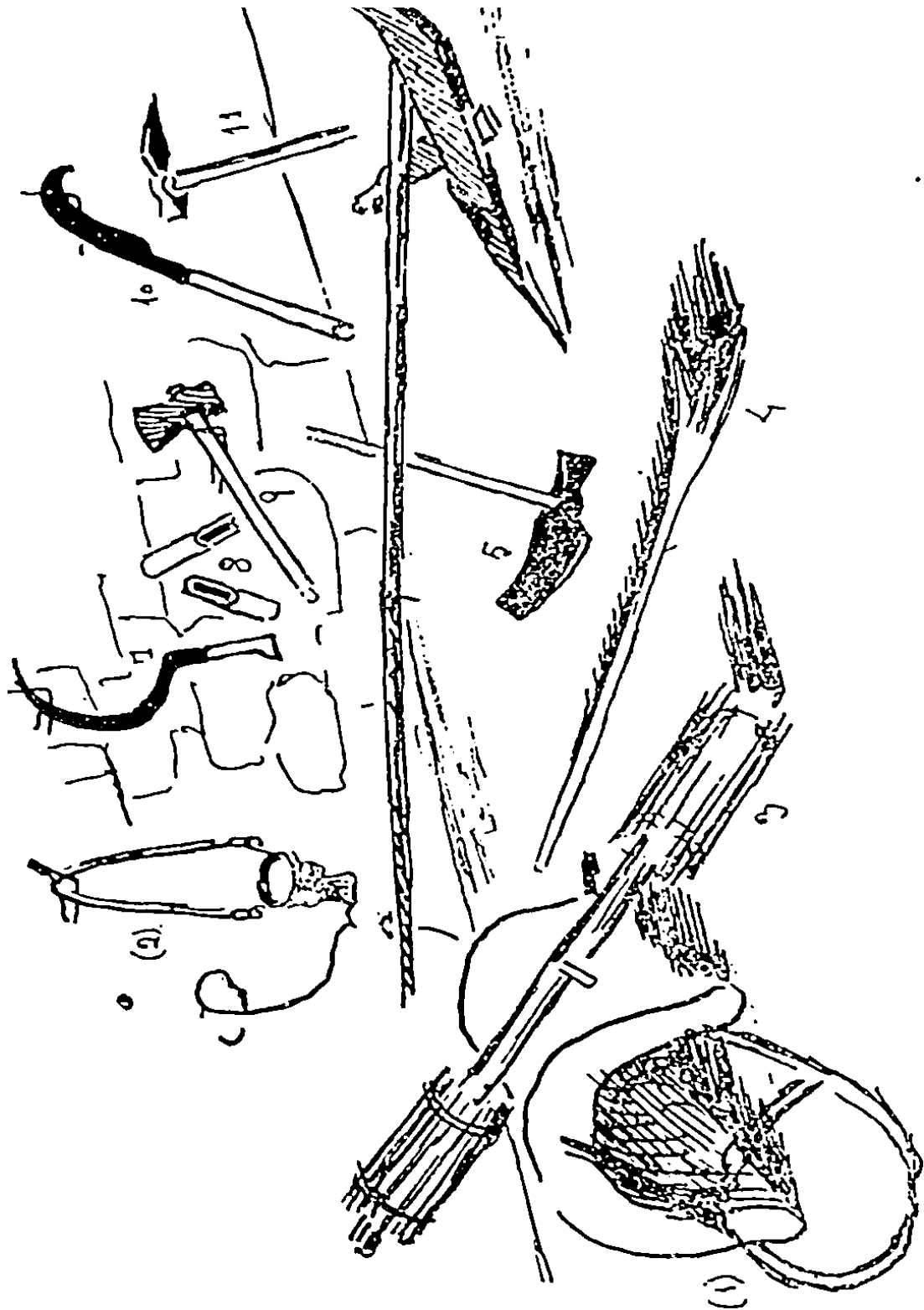
Coffre	28
Table	29
Mortier en bois	30
Tiroir pour tasses à thé	31
Pelle à enfourner	32
Tamis à farine en cuir	33
Louches	34
Attrape-figues de Barbarie	35
Flûte	36
Tambourin	37
Clarinette à double anses (zammar)	38
Pelle à laver	39
Soufflet	40
Rouet	41
Carde	42

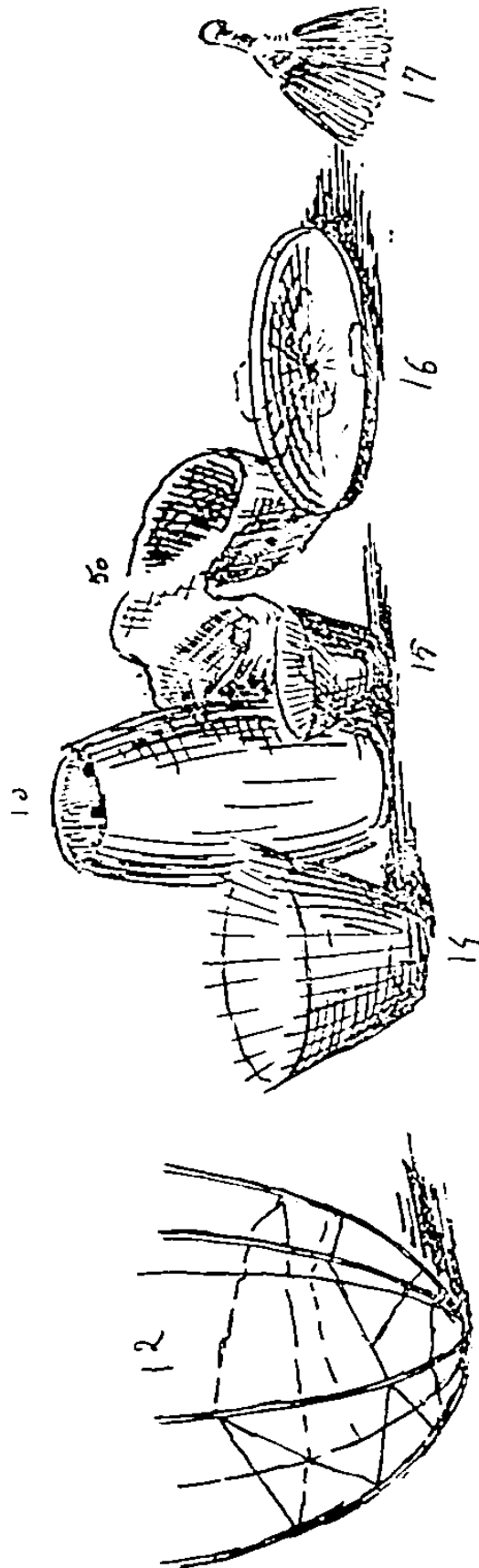
## EN PIERRE

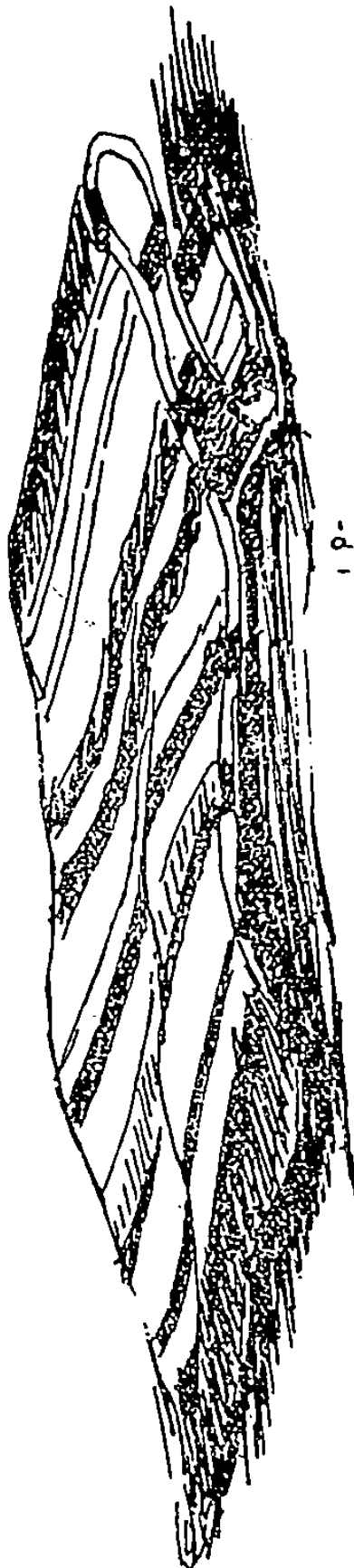
Moulin à main, encastré dans le sol	43
-------------------------------------	----

## EN MÉTAL

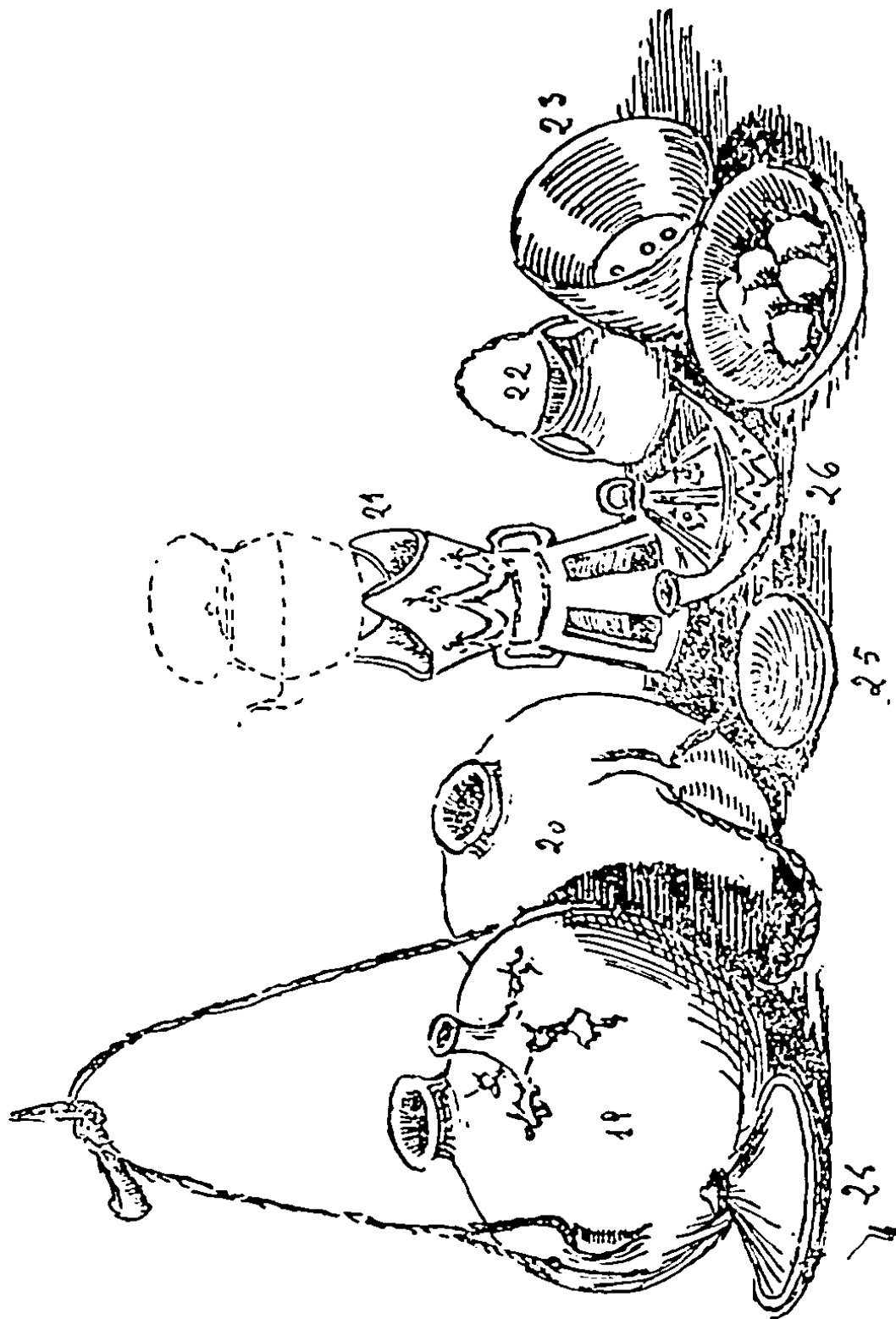
Lave-main (chlal)	44
Chandelier	45
Plateau et théière	46
Fourneau	47
Récipient pour lampe à pétrole	48
Lampe	49



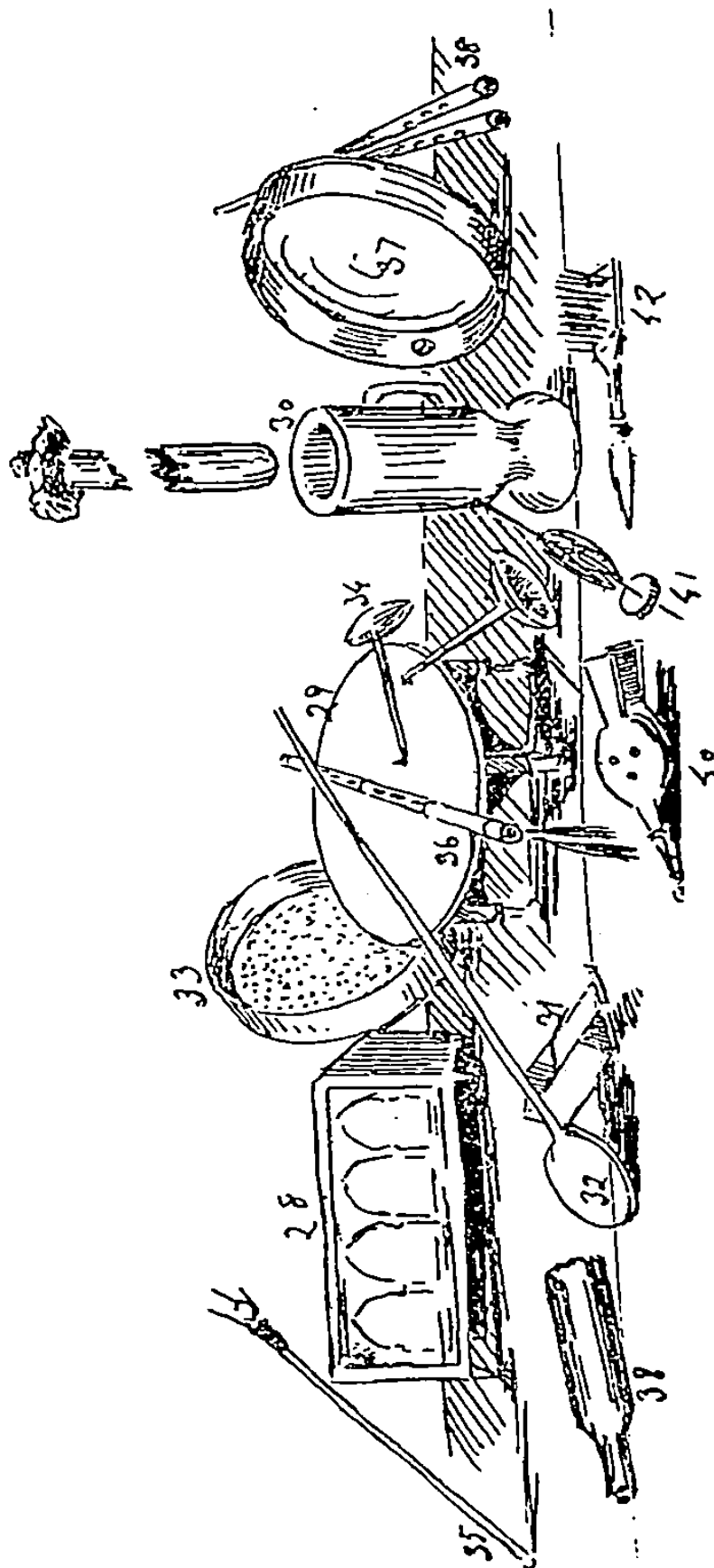


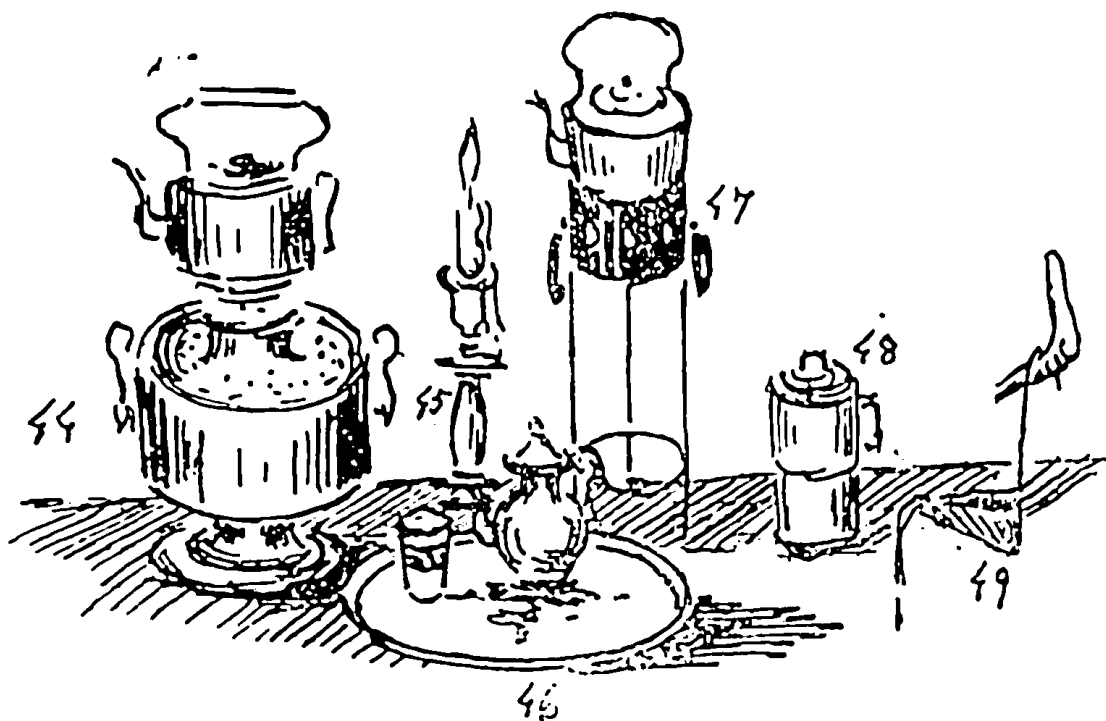
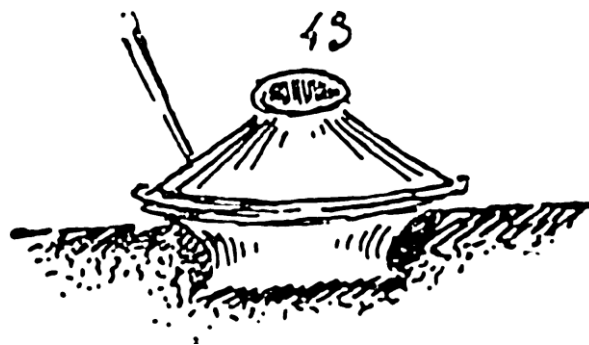


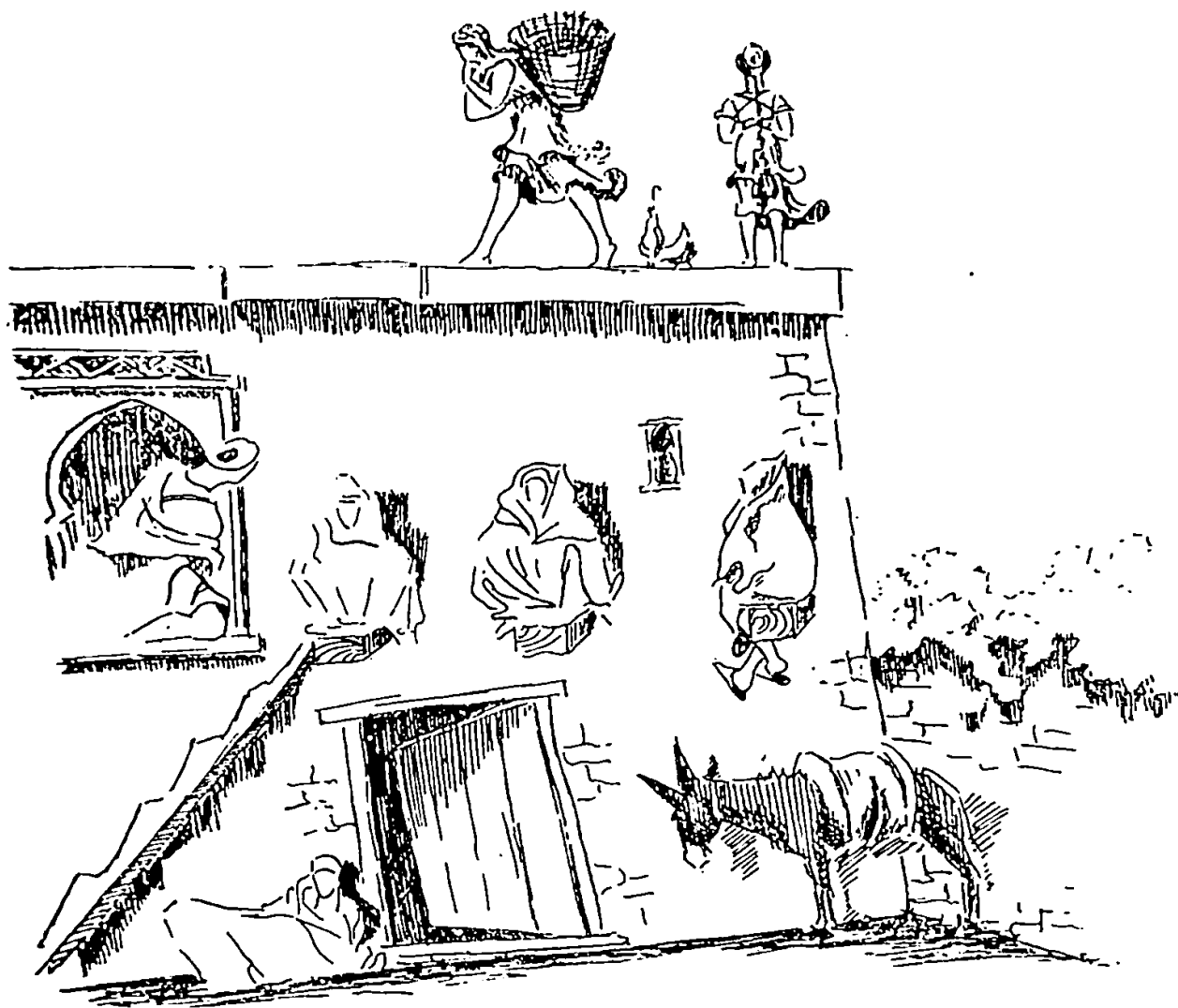
1 p-















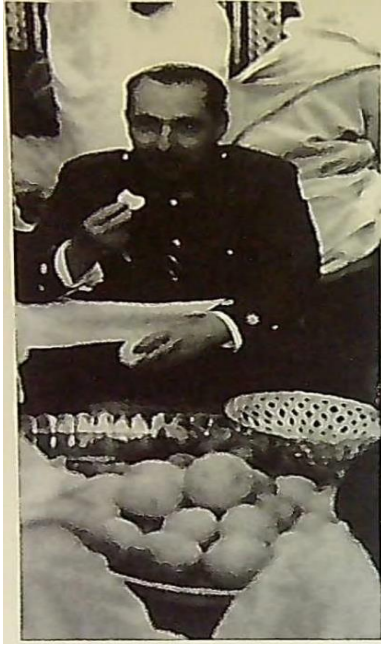
# Table des Matières

AVANT-PROPOS DE LA DEUXIÈME ÉDITION .....	3
QUELQUES INFORMATIONS SUR L'AUTEUR, SON ÉPOQUE ET SON ŒUVRE .....	4
LA CÉLÉBRATION DU MYSTÈRE RIFAIN, EMILIO BLANCO DE IZAGA CHEZ LES AIT AAMMART (1930) .....	9
1) PRÉAMBULE .....	10
2) LE RIF DES CONTROLEURS MILITAIRES .....	12
3) UN CONTROLEUR MILITAIRE EN MARGE DE LA « CIVILISATION » .....	19
Une tribu au cœur de la chaîne montagneuse du Rif.....	23
Le cycle agricole à Ait Aammart.....	33
Le calendrier fiscal du Bureau de l'Intervention .....	36
Les aspects d'une colonisation ratée .....	39
Le commerce : l'absence d'initiative civile .....	40
Les soins de santé comme arme politique. ....	42
L'enseignement : "une bande de tailleurs attirés et de piètres maîtres d'école". ....	44
Les travaux dans la campagne rifaine. ....	45
Le contrôle des autorités " locales " . ....	50
Les autorités publiques locales .....	52
Les autorités judiciaires .....	57
Les solutions possibles : la création d'une "conscience makhzénienne". ....	60
4. LE DAHIR BERBÈRE.....	63
5. LA PREMIÈRE ÉTUDE ÉTHNOGRAPHIQUE DE BLANCO DE IZAGA : <i>LA MAISON RIFAINE</i> .....	69
Le contrôleur militaire et la " supercherie de l'art " .....	70
6. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	79
LA MAISON RIFAINE .....	87
LECTEURS ET AUDITEURS.....	88
LA MAISON RIFAINE .....	90
LE STYLE .....	91
L'EMPLACEMENT .....	93
LES RESSORTS PSYCHOLOGIQUES DE CERTAINES PROFESSIONS LOCALES.....	95
LES CHARPENTIER.....	103
LES OUTILS ET LES MATÉRIAUX.....	105

LES ÉLÉMENTS DE LA CONSTRUCTION.....	109
LES FONDATIONS.....	109
LES MURS.....	110
L'INTERIEUR .....	114
LES ESCALIERS.....	116
LA TOITURE.....	117
LES SOLS.....	119
LA COUR.....	120
LE TAS DE FUMIER ET LE HANGAR À BOIS.....	121
LES ÉLÉMENTS DÉCORATIFS.....	121
LES ANNEXES .....	130
LES SILOS .....	131
LE POINT D'EAU.....	133
LE LAVOIR .....	135
LE BAIN .....	136
LA RUCHE .....	137
LE CHAUFFAGE .....	138
L'ÉCLAIRAGE .....	138
LE TROUSSEAU .....	138
LES OUTILS DE TRAVAIL.....	141
EN OSIER ET EN PALMIER.....	141
ORNEMENT ET MANTEAU .....	141
ARTICLES EN TERRE CUITE .....	141
EN BOIS .....	142
EN PIERRE .....	142
EN MÉTAL.....	142







Emilio Blanco de Izaga (Orduña 1892 - Madrid 1949) a commencé sa carrière militaire en entrant à l'Académie d'infanterie de Tolède (1910-1913), où il a également travaillé comme enseignant entre 1915 et 1917. Sa formation autodidacte et son penchant pour l'éducation physique l'amènent à fournir un intense travail comme professeur à l'École centrale de gymnastique de Tolède (1920-1927). À partir de cette étape, il entame son périple rifain avec un séjour de près de vingt ans dans différentes tribus : Ghomara, Senhaja, Ait Aammart, Bokouia et Aith Waryaghar. Alors que Blanco est arrivé dans le Rif en 1927 en tant que capitaine dans le petit bureau côtier de Puerto Capaz (El jabha), à Punta Pescadores (Sidi yehya Al Wardani), il est devenu en 1944-1945 le chef de la délégation des affaires indigènes à Tétouan, la capitale du Protectorat espagnol. Son œuvre - publiée et inédite - comprend des textes fondamentaux pour comprendre le tissu structurel complexe de la société rifaine du début du siècle.